This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Ø—D—102

2 Volumes

700

(98)

4

3

Vet. Fr. II A. 1753

L. Contades de Gizeux
vol. 615 | 1
481 | 86

2e édition

Jonathan Swift

VOYAGES
DE
GULLIVER.

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revûë & corrigée.

A MILDENDO,

Chez les Freres PIGMEOS.

Avec Privilége de l'Empereur de Lilliput.

1727.

UNIVERSITY
OF OXFORD

A MADAME LA MARQUISE D***

MADAME,

LES Femmes ont un droit naturel sur les Ouvrages d'imagination : ils

ſont faits pour elles, & vous les êtres du ſyſtême Poëtique n'ont été créés peut-être que pour les amuſer. Mais toute fiction ne convient pas à certaines Femmes d'un eſprit ſolide & d'un goût délicat. Comme, en qualité de Traducteur, je m'imagine que ce Livre a tout le mérite qui vous convient, je juge, Madame, que vous devés le lire avant qui que ce ſoit, & pour cela, je prens aujourd'hui la liberté de vous l'envoïer. Recevez, Madame,

ce témoignage de l'eſtime & du profond reſpect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Vôtre très-humble
& très-obéiſſant
Serviteur ****

EPILER.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

L'Auteur de cet Ouvrage eſt le celebre M. Swift, Anglois, Doïen de l'Egliſe de S. Patrice à Dublin, dont tous les Ecrits, ſoit dans le genre de Belles-Lettres, ſoit ſur les matieres de Politique, ſont connus & très-eſtimés en Angleterre.

Il y a environ dix-ſept

ans qu'il fit imprimer à Londres un volume in 8°. *d'Oeuvres mêlées.* En 1701. il donna au Public l'*Hiſtoire des Diſſentions*, qui s'éleverent autrefois dans les Republiques d'Athenes & de Rome, entre la Nobleſſe & le Peuple : Ouvrage où il faiſoit alluſion aux accuſations intentées en 1700. par la Chambre-Baſſe contre les Milords Somers, Halifax & Orford. Sans parler de pluſieurs de ſes Ecrits, qui regardent les affaires d'Etat, & les interêts des Princes de l'Europe, il y a quatre ou cinq ans, qu'il publia ſept

petits Traités, au ſujet d'une certaine monnoïe de cuivre, que le Gouvernement vouloit introduire en Irlande. Ces écrits également ingenieux & ſenſés, firent tant d'impreſſion ſur les Eſprits, que le Lord Carteret, envoïé en Irlande pour faire executer les intentions de la Cour, eut ordre d'abolir la nouvelle Monnoïe de cuivre.

On connoît aſſés en France le *Conte du Tonneau*, dont le même M. Swift eſt l'Auteur, & dont la Traduction, qui fut debitée à Paris il y a cinq ou ſix ans, quoi qu'aſſés

mauvaiſe, eut beaucoup de ſuccés.

Sur la fin de l'année derniere, M. Swift publia à Londres les *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver*, dont il s'agit ici. Un Seigneur Anglois qui réſide à Paris, les ayant preſque auſſi-tôt reçûs d'Angleterre, me fit l'honneur de m'en parler, comme d'un Livre agréable & plein d'eſprit. Le ſuffrage de ce Seigneur, qui a lui-même beaucoup d'eſprit, de goût, & de Litterature, me prévint en faveur du Livre. Quelques autres Anglois de ma connoiſſance, dont j'eſ-

time auſſi beaucoup les lumieres, en porterent le même jugement, & comme ils ſçavoient que depuis quelque tems j'avois un peu appris leur langue, ils m'exhorterent à faire connoître cet ouvrage ingenieux à la France, par une Traduction qui pût répondre à l'Original.

Dans ce même tems, un ami de M. de Voltaire me montra une lettre de fraîche datte, écrite de Londres, où cet illuſtre Poëte vantoit beaucoup le Livre nouveau de M. Swift, & aſſûroit qu'il n'avoit jamais rien lû de plus

amuſant & de plus ſpirituel, & que s'il étoit bien traduit en François il auroit un ſuccès éclatant.

Tout cela me fit naître, au commencement du mois de Février de cette année, non ſeulement l'envie de le lire, mais même le deſſein de le traduire, en cas que je m'en ſentiſſe capable, & que je le trouvaſſe conforme à mon goût. Je le lûs & n'y trouvai aucune obſcurité. Mais j'avouë que les trente premieres pages ne me firent aucun plaiſir. L'arrivée de *Gulliver* dans l'Empire de *Lilliput*, la deſcription de ce

païs & de ſes habitans, qui n'avoient que ſix pouces de hauteur, & le détail circonſtancié de leurs ſentimens & de leur conduite à l'égard d'un étranger, qui étoit pour eux un Géant, tout cela me parut aſſés froid & d'un mérite mediocre, & me fit craindre que tout l'ouvrage ne fut du même goût.

Mais quand j'eus un peu plus avancé dans la lecture du Livre, mes idées changérent, & je reconnus qu'on avoit eu raiſon de me le vanter. J'y trouvai des choſes amuſantes & judicieuſes, une fiction ſoûtenuë, de fines ſa-

nies, des allegories plaisantes, une Morale sensée & libre, & par tout une Critique badine & pleine de sel; je trouvai en un mot un Livre tout-à-fait neuf & original dans son genre. Je ne balançai plus; je me mis à le traduire, uniquement pour ma propre utilité, c'est-à-dire, pour me perfectionner dans la connoissance de la Langue Angloise, qui commence à être à la mode à Paris, & que plusieurs personnes de distinction & de merite ont depuis peu apprise.

Je lûs quelques morceaux

de ma Traduction à des amis éclairés, & qui se connoissent en bonne plaisanterie. J'observai la premiere impression que cela produisoit sur eux, & y fis, selon ma coutume, bien plus d'attention qu'aux réflexions avantageuses qui suivront. Enfin déterminé par leurs suffrages & leurs conseils, je résolus d'achever ma Traduction, & de risquer de la donner au Public.

Je ne puis neanmoins dissimuler ici que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de M. Swift, des endroits foibles & négligés, des détails, un

peu ennuïeux, & des fictions mediocrement ingenieuſes.

Je ſçai que quelques-uns répondent, que tous ces endroits qui déplaiſent, ſont allégoriques, & ont du Sel pour ceux qui les entendent. Pour moi qui n'en ai point la clé, non plus que ces Meſſieurs même qui en font l'apologie, & qui ne puis ni ne veux trouver l'explication de tous ces beaux myſtéres, je déclare que j'ai crû devoir prendre le parti de les ſupprimer entierement. Si j'ai peut être laiſſé encore quelque choſe de ce genre dans

ma Traduction, je prie le Public de ſonger qu'il eſt naturel à un Traducteur de ſe laiſſer gagner, & d'avoir quelquefois un peu trop d'indulgence pour ſon Auteur. Au reſte, je me ſuis figuré, que j'étois capable de ſuppléer à ces défauts & de réparer ces pertes, par le ſecours de mon imagination, & par de certains tours que je donnerois aux choſes même qui me déplaiſoient. J'en dis aſſés, pour faire connoître le caractere de ma Traduction.

J'apprends qu'on en imprime actuellement une en-

Hollande. Si elle eſt litterale, & ſi elle eſt faite par quelque Traducteur ordinaire de ce païs là, je prononce, ſans l'avoir vûë, qu'elle eſt fort mauvaiſe, & je ſuis bien ſûr, que quand elle paroîtra, je ne ſerai ni démenti, ni détrompé.

J'ai dit que cet Ouvrage de M. Swift étoit neuf & original en ſon genre. Je n'ignore pas cependant que nous en avons déja de cette eſpece. Sans parler de la *République* de Platon, de l'*Hiſtoire véritable* de Lucien, & du *Supplément* à cette Hiſtoire, on connoît l'*Utopie* du Chan-

celier Morus, la *nouvelle Atlantis* du Chancelier Bacon, l'*Hiſtoire des Sevarambes*, les *Voyages de Sadeur*, & de *Jacques Macé*, & enfin le *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac. Mais tous ces Ouvrages ſont d'un goût fort different, & ceux qui voudront les comparer à celui-ci, trouveront qu'ils n'ont rien de commun avec lui, que l'idée d'un voïage imaginaire, & d'un païs ſuppoſé.

Certains eſprits ſerieux & d'une ſolidité peſante, ennemis de toute Fiction, ou qui daignent tout au plus tolérer les Fictions ordinaires, ſe-

ront peut-être rebutés par la hardieſſe, & la nouveauté des ſuppoſitions qu'ils verront ici. Des Pigmées de ſix pouces, des Géans hauts de cent cinquante piés, une Iſle aërienne, dont tous les Habitans ſont Géométres & Aſtronomes, une Academie de ſyſtêmes & de chimeres, une Iſle de Magiciens, des hommes Immortels, enfin des Chevaux qui ont la Raiſon en partage, dans un païs où les animaux qui ont la figure humaine ne ſont point raiſonnables; tout cela révoltera ces eſprits ſolides, qui veulent par tout de la verité, & de la realité,

ou au moins de la vrai-ſemblance & de la poſſibilité.

Mais je leur demande, s'il y a beaucoup de vrai-ſemblance & de poſſibilité dans la ſuppoſition des Fées, des Enchanteurs, & des Hippogryphes. Combien cependant n'avons-nous pas d'ouvrages eſtimés, qui ne ſont fondés que ſur la ſuppoſition de ces Etres chimeriques? L'Arioſte & le Taſſe ſont pleins de ces fictions qui choquent la vrai-ſemblance. Que dirai-je des fictions les plus ordinaires des Poëtes? N'y trouve-t'on pas des Centaures, des Syrenes, des Tri-

tons, des Driades, des Naïades, des Muſes, un Pegaſe, des Gorgones, des Faunes, des Satyres, des Fleuves animés, des Genies, enfin des Pigmées & des Géans, comme ici : Voilà le ſyſtême poëtique : Si on le condamne, il faut réduire aujourd'hui toutes les fictions aux intrigues ennuïeuſes des Romans : il faut regarder avec le dernier mépris les Métamorphoſes d'Ovide, & celles qui ſont répanduës dans les Poëmes d'Homere & de Virgile ; puiſque tout cela n'eſt fondé que ſur des Imaginations qui n'ont aucune

trai-semblance.

Mais le *Pantagruel* de Rabelais doit paroître auſſi un livre inſipide & déteſtable, dans les endroits mêmes que les Connoiſſeurs admirent. Gargantua n'eſt-il pas un Géant plus grand encore que ceux de *Brobdingnag* ? On le voit monté ſur une Jument qui eſt capable de porter les deux groſſes cloches de Nôtre-Dame de Paris, & d'abbatre avec ſa queuë la moitié de la Foreſt d'Orleans. Que cette image doit peu plaire à nos Critiques !

Le voyage dans l'Iſle aërienne eſt-il plus abſurde

dans ſa ſuppoſition, que le *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac ? Cependant cette Imagination burleſque a été goûtée de tout le monde. A l'égard du Voyage dans le pays des Chevaux raiſonnables, ou des *Houyhnhnms*, j'avouë que c'eſt la fiction la plus hardie ; mais c'eſt auſſi celle, où l'art & l'eſprit brille le plus. Pour moi, en commençant à lire ce Voyage, j'avois de la peine à concevoir, comment l'Auteur pourroit ſoûtenir & orner cette fiction bizarre, & lui donner au moins un air de vrai ſem-

blance fabuleuſe. Des Chevaux raiſonnables & s'entretenans avec un Voyageur, me paroiſſoient une imagination inſoûtenable. Je me ſçûs pourtant bon gré enſuite d'avoir admis l'hypotheſe : l'Homme en effet, pour être bien peint, doit l'être par un autre animal que l'Homme. Au reſte, dans le *ſuplément* de l'hiſtoire de Lucien, on trouve une République d'animaux ; & les Fables d'Eſope, de Phedre, de la Fontaine, & quelques-unes auſſi de M. de la Motte, font parler & raiſonner les Bêtes.

Je croi donc que pour tou-

tes ces raiſons, on ne doit pas cenſurer les *Voyages de Gulliver*, préciſément parce que les fictions n'en ſont pas croïables. Ce ſont, il eſt vrai, des fictions chimeriques, mais qui fourniſſent de l'exercice à l'imagination, & donnent beau jeu à un Ecrivain, & qui par cet endroit ſeul doivent être goûtées, ſi elles ſont conduites avec jugement, ſi elles amuſent, & ſur tout, ſi elles amènent une Morale ſenſée. Or c'eſt ce qui me paroît ſe trouver ici. Cependant comme un Auteur, & un Traducteur ne font qu'un, je n'exige pas qu'on me croïe ſur ma parole.

Les deux premiers *Voyages* ſont fondés ſur l'idée d'un Principe de Phyſique très-certain ; ſçavoir, qu'il n'y a point de grandeur abſoluë, & que toute meſure eſt relative. L'Auteur a travaillé ſur cette idée, & en a tiré tout ce qu'il a pû, pour réjoüir & inſtruire ſes Lecteurs, & pour leur faire ſentir la vanité des grandeurs humaines. Dans ces deux Voyages, il ſemble en quelque ſorte conſiderer les hommes avec un Teleſcope. D'abord il tourne le verre objectif du côté de l'œil, & les voit par conſéquent très-petits : C'eſt le Voyage de *Lilliput*. Il re-

tourne enſuite ſon Teleſcope, & alors il voit les hommes très-grands : C'eſt le voyage de *Brobdingnag*. Cela lui fournit des images plaiſantes, des alluſions, des réfléxions.

A l'égard des autres Voyages, l'Auteur a eu deſſein, encore plus que dans les deux premiers, de cenſurer pluſieurs uſages de ſon païs. L'Iſle aërienne de *Laputa* paroît être la Cour d'Angleterre, & ne peut avoir de raport à aucune autre Cour. On ſent auſſi que dans ce troiſiéme Voyage, l'Auteur en veut à certaines maximes des Voyageurs Hollandois, qui commercent au Japon ; maximes

qui ne ſont que trop réellement pratiquées, & qu'il eſt a préſumer que la République n'autoriſe point.

Dans tous ces Voyages, & ſur tout, dans celui au Pays des *Houyhnhnms*, l'Auteur attaque l'Homme en général, & fait ſentir le ridicule & la miſere de l'eſprit humain. Il nous ouvre les yeux ſur des vices énormes, que nous ſommes accoûtumés à regarder tout au plus comme de legers défauts, & il nous fait ſentir le prix d'une Raiſon épurée, & plus parfaite que la nôtre.

Toutes ces idées grandes & ſérieuſes, ſont pourtant

traittées ici d'une maniere comique & burleſque. Ce ne ſont point des Contes de Fées, qui ne renferment d'ordinaire aucune conſequence pour la Morale, & qui en ce cas, ne ſont bons que pour amuſer les enfans: encore devroit-on les leur interdire, de peur d'accoutumer leur eſprit aux choſes frivoles. En general toute fiction eſt inſipide, lorſque l'utile n'en réſulte point. Mais c'eſt, je crois, ce qu'on ne dira pas des fictions dont il s'agit ici : les gens d'eſprit y trouveront du ſel ; & le commun des Lecteurs, de l'amuſement.

Je ne ſuis donc point ſurpris d'apprendre qu'en trois ſemaines, dix mille exemplaires de l'original Anglois des *Voyages de Gulliver*, ont été débités à Londres & répandus en Angleterre & ailleurs. Comme tout ce que ce Livre contient à un raport direct & immédiat aux uſages des trois Royaumes, & aux mœurs de leurs habitans, & ne regarde nos Coûtumes & nos mœurs, qu'autant qu'il s'y agit de l'Homme en général, je ſuis bien éloigné de penſer que ma Traduction puiſſe avoir en ce païs-ci un auſſi prodigieux ſuccès. Je puis néanmoins dire, ſans

trop me flâter, qu'elle a un certain mérite que l'original n'a point: j'en ai dit les raisons ci-dessus.

Je prie le Lecteur de me pardonner, s'il m'est échapé quelques Anglicismes. Quoi que j'aie eu soin de les éviter, je crains qu'on n'en découvre ici, & qu'on n'ait de la peine à y reconnoître ce stile, dont je fais peu de cas, & qu'on veut quelquefois trouver malgré moi dans des Ouvrages qui ne m'appartiennent point. Je ne desavouerai jamais ceux que j'ai écrits & publiés, de quelque nature qu'ils soient, parce que je n'écris rien dont je doive me défendre; &

quoique celui-ci ne soit pas fort conforme au genre de mes études, à mon génie & au peu de talent que la nature m'a donné pour autre chose, je ne rougirai cependant point d'un travail, dont j'ai expliqué les motifs ; & je m'en cacherai d'autant moins que c'est une Traduction : ouvrage ingrat, qui ne flâte point la vanité, & qui n'en peut jamais inspirer qu'à un esprit extrêmement foible & superficiel.

Mais ce que je desavouë d'avance, ce sont les applications malignes & injustes, qu'on voudroit peut-être faire de quelques endroits de

cet Ouvrage. Le Monde eſt aujourd'hui plein de faiſeurs d'alluſions, d'hommes ſubtils & chimeriques, qui pleins d'intentions mauvaiſes, en prêtent le plus qu'ils peuvent aux autres, & ſe livrent avec plaiſir aux interpretations les plus odieuſes & les plus forcées. Si on condamne tout ce qui peut occaſionner des alluſions éloignées & de fantaiſie, il faut condamner non ſeulement la plûpart des Livres d'imagination, mais preſque toutes les Hiſtoires, où l'on trouve néceſſairement des portraits qui reſſemblent un peu à des perſonnages moder-

nes, & des faits qui ſe rapportent à ce qui ſe paſſe ſous nos yeux.

Il eſt clair que ce Livre n'a point été écrit pour la France, mais pour l'Angleterre, & que ce qu'il renferme de ſatyre particuliere & directe ne nous touche point. Après cela, je proteſte que ſi j'euſſe trouvé dans mon Auteur des traits piquans, dont l'alluſion m'eut paru marquée & naturelle, & dont j'euſſe ſenti le raport injurieux à quelque perſonne de ce païs ci, je les aurois ſupprimés ſans balancer, comme j'ai retranché tout ce qui m'a paru groſſier & indécent.

Ce qui m'a fait plaiſir dans l'Original, c'eſt que je n'y ai rien aperçû qui pût bleſſer la vraye Religion. Ce que l'Auteur dit des *Groſboutiens*, des *Hauts-talons*, & des *Bas-talons* dans l'Empire de *Lilliput*, regarde évidemment ces malheureuſes diſputes, qui diviſent l'Angleterre en Conformiſtes & en non-Conformiſtes, en *Torys* & en *Vigts*. Spectacle ridicule aux yeux d'un Philoſophe profane, mais qui excite la compaſſion d'un Philoſophe Chrétien, attaché à la vraye Religion & à l'Unité, qui ne ſe trouve que dans l'Egliſe Romaine. Je

n'insiste point sur cette réflexion qui est trop sérieuse pour la Préface d'un Livre tel que celui-ci.

Je crois, au reste, qu'on ne sera point blessé de certains détails de Marine, ni de quelques petites circonstances indifferentes, que l'Auteur raporte, & que j'ai laissées dans ma Traduction. Il paroît qu'il a affecté en cela de contrefaire les Voyageurs, & qu'il a pretendu se mocquer de leur scrupuleuse exactitude, & des minucies dont ils chargent leurs Relations.

La maniere, dont *Gulliver* termine le recit de deux de

ſes voyages, eſt une peinture naturelle des effets de l'habitude. Au ſortir du Royaume de *Brobdingnag*, tous les hommes lui ſemblent des Pigmées ; & aprés avoir quitté le païs des *Houyhnhnms*, où il a entendu dire tant de mal de la Nature humaine, il ne la peut plus ſupporter, lorſqu'il retourne parmi les hommes. Mais il fait bien ſentir enſuite, que toutes les impreſſions s'effacent avec le tems.

Quoique j'aye fait mon poſſible pour ajuſter l'Ouvrage de M. Svvift au goût de la France, je ne prétens pas cependant en avoir fait

tout-à-fait un Ouvrage François. Un Etranger eſt toûjours Etranger : quelque eſprit & quelque politeſſe qu'il ait, il conſerve toûjours un peu de ſon accent & de ſes manieres.

Si cette Préface paroît longue, le Public doit pardonner cette prolixité à un Ecrivain, qui va faire le perſonnage de Traducteur, & ne dire preſque rien de lui-même, dans deux volumes.

TABLE
DES CHAPITRES DU PREMIER TOME.

I. PARTIE.

CHAP. I. *L'Auteur rend un compte succint des premiers motifs qui le porterent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la nage dans le Pays de* Lilliput. *On l'enchaîne, & on le conduit en cet état plus avant dans les terres.* pag. 1.

CHAP. II. *L'Empereur de* Lilliput, *accompagné de plusieurs de ses Courtisans, vient pour voir l'Auteur dans sa prison. Description de la personne & de l'habit de Sa Majesté.*

jesté. Gens sçavans nommés pour apprendre la Langue à l'Auteur. Il obtient des graces par sa douceur: ses poches sont visitées. 14

CHAP. III. *L'Auteur divertit l'Empereur & les Grands, de l'un & de l'autre sexe, d'une maniere fort extraordinaire. Description des divertissemens de la Cour de* Lilliput. *L'Auteur est mis en liberté à certaines conditions.* 44

CHAP. IV. *Description de* Mildendo, *Capitale de* Lilliput *& du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un Secretaire d'Etat, touchant les affaires de l'Empire. Les offres que l'Auteur fait de servir l'Empereur dans ses guerres.* 56

CHAP. V. *L'Auteur, par un stratagéme très-extraordinaire, s'oppose à une descente des Ennemis. L'Empereur lui confere un grand titre d'honneur. Les Ambassadeurs ar-*

****

rivent de la part de l'Empereur de Blefuſcu, *pour demander la paix. Le feu prend à l'Appartement de l'Imperatrice: l'Auteur contribuë beaucoup à éteindre l'incendie.* 70

CHAP. VI. *Les mœurs des Habitans de* Lilliput; *leur litterature, leurs Loix leurs Coutumes, & leur maniere d'élever les Enfans.* 83

CHAP. VII. *L'Auteur ayant reçû avis qu'on lui vouloit faire ſon procès, pour crime de leze Majeſté, s'enfuit dans le Royaume de* Blefuſcu.

CHAP. VIII. *L'Auteur par un accident heureux, trouve le moyen de quitter* Blefuſcu; *& après quelques difficultez, retourne dans ſa Patrie.* 124

II. PARTIE.

CHAP. I. *L'Auteur, après avoir eſſuyé une grande tempête, ſe met dans une Chaloupe pour*

descendre à terre, & est saisi par un des Habitans du Païs. Comment il en est traité. Idée du Païs & du Peuple. 139

CHAP. II. *Portrait de la Fille du Laboureur, L'Auteur est conduit à une Ville où il y avoit un Marché, & ensuite à la Capitale. Détail de son Voyage.* 167

CHAP. III. *L'Auteur mandé pour se rendre à la Cour: la Reine l'achette, & le presente au Roy. Il dispute avec les Sçavans de Sa Majesté. On lui prépare un appartement. Il devient Favori de la Reine. Il soûtient l'honneur de son Pays. Ses querelles avec le Nain de la Reine.* 181

CHAP. IV. *Différentes inventions de l'Auteur pour plaire au Roy & à la Reine. Le Roy s'informe de l'Etat de l'Europe, dont l'Auteur lui donne la relation. Les Observations du Roy, sur cet article.* 214

CHAP. V. *Zele de l'Auteur pour l'hon-*

neur de sa Patrie. Il fait une proposition avantageuse au Roy, qui est rejettée. La literature de ce peuple imparfaite & bornée. Leurs loix, leurs affaires militaires, & leur partis dans l'Etat. 235

CHAP. VI. *Le Roy & la Reine font un voyage vers la Frontière, où l'Auteur les suit. Détail de la maniere dont il sort de ce Pays pour retourner en* Angleterre. 251

OXFORD

VOYAGES DE GULLIVER.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGE A LILLIPUT.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur rend un compte succint des premiers motifs qui le porterent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la nage dans le Païs de Lilliput. *On l'enchaîne, & on le conduit en cet état plus avant dans les Terres.*

MON pere, dont le bien situé dans la Province de *Nottingham* étoit médiocre, avec cinq fils; j'étois le troisiéme,

& il m'envoya au Collége d'*Emanuel* à *Cambridge*, à l'âge de quatorze ans. J'y demeurai trois années que j'employai utilement : mais la dépense de mon entretien au Collége étant trop grande, on me mit en apprentissage sous Monsieur *Jacques Bates*, fameux Chirurgien à *Londres*, chez qui je demeurai quatre ans. Mon pere m'envoyant de tems en tems quelques petites sommes d'argent, je les employois à apprendre le Pilotage, & les autres parties des Mathematiques les plus necessaires à ceux qui forment le dessein de voyager sur Mer, ce que je prévoyois être ma destinée. Ayant quitté M. *Bates*, je retournai chez mon pere; & tant de lui que de mon oncle *Jean*, & de quelques autres parens, je tirai la somme de 40. l. sterlings, avec la promesse de 30. autres l. sterlings, par an, pour me soûtenir à *Leyde*. Je m'y rendis & m'y appliquai à l'étu-

de de la Medecine, pendant deux ans & ſept mois; perſuadé qu'elle me ſeroit un jour très utile dans mes Voyages.

Bien-tôt après mon retour de *Leyde*, j'eus, à la recommandation de mon bon maître M. *Bates*, l'emploi de Chirurgien ſur *l'Hirondelle*, où je reſtai trois ans & demi ſous le Capitaine *Abraham Panell* Commandant: je fis pendant ce tems là des voyages au Levant & ailleurs. A mon retour je réſolus de m'établir à *Londres*; M. *Bates* m'encouragea à prendre ce parti, & me recommanda à ſes malades; je loüai un appartement dans un petit Hôtel, ſitué dans le quartier appellé *Old-Jewry*; & bien-tôt après j'épouſai Mademoiſelle *Marie Burton*, ſeconde fille de M. *Edoüard Burton*, Marchand dans la ruë de *Newgate*, laquelle m'apporta quatre cens livres ſterlings en mariage.

Mais mon cher maître M. *Bates*

étant mort deux ans après, & n'ayant plus de Protecteur, ma pratique commença à diminuer. Ma conscience ne me permettoit pas d'imiter la conduite de la plûpart des Chirurgiens, dont la science est trop semblable à celle des Procureurs: c'est pourquoi, après avoir consulté ma femme, & quelques autres de mes intimes amis, je pris la résolution de faire encore un voyage de Mer. Je fus Chirurgien successivement dans deux Vaisseaux; & plusieurs autres voyages que je fis, pendant six ans, aux *Indes Orientales & Occidentales* augmenterent un peu ma petite fortune. J'employois mon loisir à lire les meilleurs Auteurs anciens & modernes, étant toûjours fourni d'un certain nombre de Livres; & quand je me trouvois à terre, je ne négligeois pas de remarquer les mœurs & les coûtumes des Peuples, & d'apprendre en même-tems

la Langue du Païs, ce qui me coûtoit peu, ayant la mémoire très-bonne.

Le dernier de ces Voyages n'ayant pas été heureux, je me trouvai dégoûté de la Mer, & je pris le parti de reſter chez moi, avec ma femme & mes enfans. Je changeai de demeure, & me tranſportai de l'*Old-Jewry* à la ruë de *Fetterlane*, & de-là à *Wapping*, dans l'eſperance d'avoir de la pratique parmi les Matelots; mais je n'y trouvai pas mon compte.

Après avoir attendu trois ans, & eſperé en vain que mes affaires iroient mieux, j'acceptai un parti avantageux qui me fut propoſé par le Capitaine *Guillaume Prichard*, prêt à monter l'*Antelope*, & à partir pour la Mer du Sud. Nous nous embarquâmes *à Briſtol*, le 4. de Mai 1699. & nôtre Voyage fut d'abord très-heureux.

Il eſt inutile d'ennuyer le Lec-

teur par le détail de nos avantures dans ces Mers : c'eſt aſſez de lui faire ſçavoir que dans nôtre paſſage aux *Indes Orientales*, nous eſſuyâmes une tempête dont la violence nous pouſſa vers le *Nord-Oüeſt* de la terre de *Van-Diemen*. Par une obſervation que je fis, je trouvai que nous étions à trente degrez deux minutes de latitude meridionale. Douze de nôtre Equipage étoient morts par le travail exceſſif & par la mauvaiſe nourriture. Le cinquiéme de Novembre, qui étoit le commencement de l'Eté dans ces Païs-là, le tems étant un peu noir, les Mariniers apperçûrent un roc qui n'étoit éloigné du Vaiſſeau que de la longueur d'un cable; mais le vent étoit ſi fort, que nous fûmes pouſſez directement contre l'écueïl, & que nous échoüâmes dans un moment. Six de l'Equipage dont j'étois un, s'étant jettez à propos dans la chalouppe,

trouverent le moyen de se débarrasser du Vaisseau & du roc. Nous allâmes à la rame environ trois lieuës ; mais à la fin, la lassitude ne nous permit plus de ramer. Entierement épuisez, nous nous abandonnâmes au gré des flots, & bien-tôt nous fûmes renversez par un coup de vent du Nord.

Je ne sçai quel fut le sort de mes camarades de la chalouppe, ni de ceux qui se sauverent sur le roc, ou qui resterent dans le Vaisseau ; mais je crois qu'ils perirent tous : pour moi, je nageai à l'avanture, & fus pousse vers la terre par le vent & la marée : je laissai souvent tomber mes jambes, mais sans toucher le fonds. Enfin étant prêt de m'abandonner, je trouvai pié dans l'eau. Et alors la tempête étoit bien diminuée. Comme la pente étoit presque insensible, je marchai une demie-lieuë dans la Mer avant que j'eusse pris terre. Je fis environ un

quart de lieuë, ſans découvrir aucunes maiſons ni aucuns veſtiges d'habitans, quoique ce païs fût très-peuplé. La fatigue, la chaleur, & une demie pinte d'eau-de-vie que j'avois bûë en abandonnant le Vaiſſeau; tout cela m'excita à dormir. Je me couchai ſur l'herbe, qui étoit très fine, où je fus bien-tôt enſeveli dans un profond ſommeil qui dura neuf heures. Au bout de ce tems-là m'étant éveillé, j'eſſayai de me lever; mais ce fut en vain. Je m'étois couché ſur le dos: je trouvai mes bras & mes jambes attachez à la terre, de l'un & de l'autre côté, & mes cheveux attachez de la même maniere: je trouvai même pluſieurs ligatures très minces, qui entouroient mon corps depuis mes aiſſelles juſqu'à mes cuiſſes. Je ne pouvois que regarder en haut; le Soleil commençoit à être fort chaud, & ſa grande clarté bleſſoit mes yeux. J'entendis un bruit confus

autour de moi, mais dans la posture où j'étois, je ne pouvois rien voir que le Soleil. Bien-tôt je sentis remuer quelque chose sur ma jambe gauche, & cette chose avançant doucement sur ma poitrine, monter presque jusqu'à mon menton. Quel fut mon étonnement, lorsque j'apperçûs une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de six pouces, un arc & une flêche à la main, avec un carquois sur le dos! J'en vis en même tems au moins quarante autres de la même espece. Je me mis soudain à jetter des cris si horribles, que tous ces petits animaux se retirerent transis de peur; & il y en eut même quelques-uns, comme je l'ai appris ensuite, qui furent dangereusement blessez par les chûtes précipitées qu'ils firent en sautant de dessus mon corps à terre. Néanmoins ils revinrent bien-tôt, & un d'eux qui eut la hardiesse de s'avan-

cer si près, qu'il fut en état de voir entierement mon visage, levant les mains & les yeux par une espece d'admiration, s'écria d'une voix aigre, mais distincte: *Hekinah Degul*. Les autres répeterent plusieurs fois les mêmes mots; mais alors je n'en compris pas le sens. J'étois pendant ce tems-là étonné, inquiet, troublé, & tel que seroit le Lecteur en pareille situation. En faisant des éforts pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les cordons ou fils, & d'arracher les chevilles qui attachoient mon bras droit à la terre: car en le haussant un peu, j'avois découvert ce qui me tenoit attaché & captif. En même tems, par une secousse violente qui me causa une douleur extrême, je lâchai un peu les cordons qui attachoient mes cheveux du côté droit, (cordons plus fins que mes cheveux même) en sorte que je me trouvai en état de procurer à ma

tête un petit mouvement libre. Alors ces Insectes humains se mirent en fuite, & poussèrent des cris très-aigus. Ce bruit cessant, j'entendis un d'eux s'écrier, *Tolgo phonac*, & aussi-tôt je me sentis percé à la main gauche de plus de cent flêches, qui me piquoient comme autant d'aiguilles. Ils firent ensuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des bombes en Europe, dont plusieurs, je crois, tomboient paraboliquement sur mon corps, quoique je ne les apperçûsse pas, & d'autres sur mon visage, que je tâchai de couvrir avec ma main droite. Quand cette grêle des flêches fut passée, je m'efforçai encore de me détacher, mais on fit alors une autre décharge plus grande que la premiere, & quelques-uns tâchoient de me percer de leurs lances; mais par bonheur je portois une veste impenetrable de peau de Buffle. Je crus donc que le meil-

leur parti étoit de me tenir en repos, & de reſter comme j'étois juſqu'à la nuit ; qu'alors dégageant mon bras gauche, je pourrois me mettre tout-à-fait en liberté : & à l'égard des Habitans, c'étoit avec raiſon que je me croyois d'une force égale aux plus puiſſantes armées qu'ils pourroient mettre ſur pié pour m'attaquer, s'ils étoient tous de la même taille que ceux que j'avois vûs juſques-là. Mais la fortune me réſervoit un autre ſort.

Quand ces gens eurent remarqué que j'étois tranquille, ils ceſſerent de me décocher des flêches ; mais par le bruit que j'entendis, je connus que leur nombre s'augmentoit conſiderablement ; & environ à deux toiſes loin de moi, vis-à-vis de mon oreille gauche, j'entendis un bruit pendant plus d'une heure, comme de gens qui travailloient. Enfin tournant un peu ma tête de ce côté-là, autant que les chevilles

& les cordons me le permettoient, je vis un échaffaut élevé de terre d'un pied & demi, où quatre de ces petits hommes pouvoient se placer, & une échelle pour y monter; d'où un d'entr'eux, qui me sembloit être une personne de condition, me fit une harangue assez longue, dont je ne compris pas un mot. Avant que de commencer, il s'écria trois fois; *Langro Dehul san*. Ces mots furent repetez ensuite, & expliquez par des signes pour me les faire entendre. Aussi-tôt cinquante hommes s'avancerent, & couperent les cordons qui attachoient le côté gauche de ma tête, ce qui me donna la liberté de la tourner à droit, & d'observer la mine & l'action de celui qui devoit parler. Il me parût être de moyen âge, & d'une taille plus grande que les trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un qui avoit l'air d'un Page, tenoit la queuë de sa

robe, & les deux autres étoient debout de chaque côté pour le soûtenir. Il me sembla bon Orateur, & je conjecturai que selon les régles de l'art, il mêloit dans son discours des periodes pleines de menaces & de promesses. Je fis la réponse en peu de mots, c'est-à-dire, par un petit nombre de signes, mais d'une maniere pleine de soûmission, levant ma main gauche & les deux yeux au Soleil, comme pour le prendre à témoin que je mourois de faim, n'ayant rien mangé depuis long-tems. Mon appetit étoit en éfet si pressant, que je ne pûs m'empêcher de faire voir mon impatience (peut-être contre les régles de *l'honnêteté*,) en portant mon doigt très souvent à ma bouche, pour faire connoître que j'avois besoin de nourriture. L'*Hurgo*, (c'est ainsi que parmi eux on appelle un grand Seigneur, comme je l'ai ensuite appris) m'entendit fort bien.

Il descendit de l'échafaut, & ordonna que plusieurs échelles fussent appliquées à mes côtez, sur lesquelles monterent bien-tôt plus de cent hommes, qui se mirent en marche vers ma bouche, chargez de paniers pleins de viandes. J'observai qu'il y avoit de la chair de differens animaux, mais je ne les pûs distinguer par le goût. Il y avoit des épaules & des éclanches en forme de celles de mouton, & fort bien accommodées, mais plus petites que les aîles d'une aloüette; j'en avalois deux ou trois d'une bouchée avec six pains. Ils me fournirent tout cela, témoignans de grandes marques d'étonnement & d'admiration, à cause de ma taille & de mon prodigieux appetit. Ayant fait un autre signe pour leur faire sçavoir qu'il me manquoit à boire; ils conjecturerent par la façon dont je mangeois, qu'une petite quantité de boisson ne me suffi-

roit pas, & étant un peuple d'eſprit, ils leverent avec beaucoup d'adreſſe un des plus grands tonneaux de vin qu'ils euſſent, le roulerent vers ma main, & le défoncerent. Je le bus d'un ſeul coup avec un grand plaiſir : on m'apporta un autre muid, que je bus de même, & fis pluſieurs ſignes pour avertir de me voiturer encore quelques autres muids.

Après m'avoir vû faire toutes ces merveilles, ils pouſſerent des cris de joye, & ſe mirent à danſer, repetant pluſieurs fois, comme ils avoient fait d'abord, *Hekinah Degul*. Bien-tôt après, j'entendis une acclamation univerſelle, avec de frequentes repetitions de ces mots, *Peplom Selan*, & j'apperçûs un grand nombre de peuple ſur mon côté gauche, relâchant les cordons à un tel point, que je me trouvai en état de me tourner, & d'avoir le ſoulagement de piſſer ; fonction dont je m'acquit-

m'acquittai au grand étonnement du peuple, lequel devinant ce que j'allois faire, s'ouvrit impetueuſement à droite & à gauche pour éviter le déluge. Quelque tems auparavant, on m'avoit frotté charitablement le viſage & les mains d'une eſpece d'onguent d'une odeur agréable, qui dans très-peu de tems me guerit de la piqueure des flêches. Ces circonſtances, jointes aux rafraîchiſſemens que j'avois reçûs, me diſpoſerent à dormir, & mon ſommeil fut environ de huit heures, ſans me réveiller; les Medecins, par ordre de l'Empereur, ayant frelatté le vin, & y ayant mêlé des drogues ſoporifiques.

Tandis que je dormois, l'Empereur de *Lilliput*, (c'étoit le nom de ce païs) ordonna de me faire conduire vers lui. Cette réſolution ſemblera peut-être hardie & dangereuſe, & je ſuis ſûr qu'en pareil cas, elle ne ſeroit du goût d'aucun

Souverain de l'Europe : cependant, à mon avis, c'étoit un deſſein également prudent & genereux; car en cas que ces peuples euſſent tenté de me tuer avec leurs lances & leurs flêches, pendant que je dormois, je me ſerois certainement éveillé au premier ſentiment de douleur ; ce qui auroit excité ma fureur & augmenté mes forces à un tel degré, que je me ſerois trouvé en état de rompre le reſte des cordons ; & après cela, comme ils n'étoient pas capables de me réſiſter, je les aurois tous écraſez & foudroyez.

On fit donc travailler à la hâte cinq mille Charpentiers & Ingenieurs, pour conſtruire une voiture. C'étoit un chariot élevé de trois pouces, ayant ſept pieds de longueur & quatre de largeur, avec vingt-deux rouës. Quand il fut achevé, on le conduiſit au lieu où j'étois ; mais la principale difficul-

té fut de m'élever, & de me mettre sur cette voiture. Dans cette vûë, quatre-vingt perches, chacune de deux pieds de hauteur, furent employées, & des cordes très-fortes de la grosseur d'une ficelle, furent attachées, par le moyen de plusieurs crochets, aux bandages que les Ouvriers avoient ceints autour de mon coû, de mes mains, de mes jambes, & de tout mon corps. Neuf cens hommes des plus robustes furent employez à élever ces cordes par le moyen d'un grand nombre de poulies attachées aux perches; & de cette façon, dans moins de trois heures de tems, je fus élevé, placé, & attaché dans la machine. Je sçai tout cela par le rapport qu'on m'en a fait depuis; car pendant cette manœuvre, je dormois très-profondement. Quinze cens chevaux des plus grands de l'Ecurie de l'Empereur, chacun d'environ quatre pouces & demi

de haut, furent attelez au Chariot, & me traînerent vers la Capitale, éloignée d'un quart de lieuë.

Il y avoit quatre heures que nous étions en chemin, lorsque je fus subitement éveillé par un accident assez ridicule. Les Voituriers s'étant arrêtez un peu de tems pour raccommoder quelque chose, deux ou trois Habitans du Païs, avoient eû la curiosité de regarder ma mine, pendant que je dormois; & s'avançant très-doucement jusqu'à mon visage, l'un d'entr'eux, Capitaine aux Gardes, avoit mis la pointe aiguë de son sponton bien avant dans ma narine gauche; ce qui me chatoüilla le nez, m'éveilla & me fit éternuer trois fois. Nous fimes une grande marche le reste de ce jour-là, & nous campâmes la nuit avec cinq cens gardes, une moitié avec des flambeaux, & l'autre avec des arcs & des flêches, prêts à tirer, si j'eusse essayé de me remuer.

Le lendemain au lever du Soleil, nous continuâmes nôtre voyage, & nous arrivâmes sur le midi à cent toises des portes de la Ville. L'Empereur & toute sa Cour sortirent pour nous voir ; mais les grands Officiers ne voulurent jamais consentir que Sa Majesté hazardât sa personne en montant sur mon corps, comme plusieurs autres avoient osé faire.

A l'endroit où la Voiture s'arrêta, il y avoit un Temple ancien, estimé le plus grand de tout le Royaume ; lequel ayant été souillé quelques années auparavant par un meurtre, étoit, selon la prévention de ces peuples, regardé comme profane, & pour cette raison employé à divers usages. Il fut resolu que je serois logé dans ce vaste édifice. La grande porte, regardant le Nord, étoit environ de quatre pieds de haut, & presque de deux pieds de large. De chaque

côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre élevée de six pouces. A celle qui étoit du côté gauche, les Serruriers du Roi attacherent quatre-vingt-onze chaînes, semblables à celles qui sont attachées à la montre d'une Dame d'Europe, & presque aussi larges : elles furent par l'autre bout attachées à ma jambe gauche, avec trente-six cadenats. Vis-à-vis de ce Temple, de l'autre côté du grand chemin, à la distance de vingt pieds, il y avoit une Tour au moins de cinq pieds de haut : c'étoit-là que le Roi devoit monter avec plusieurs des principaux Seigneurs de sa Cour, pour avoir la commodité de me regarder à son aise. On compte qu'il y eut plus de cent mille Habitans qui sortirent de la Ville, attirez par la curiosité ; & malgré mes Gardes, je crois qu'il n'y auroit pas eu moins de dix mille hommes, qui à différentes fois auroient monté sur mon

corps par des échelles, ſi on n'eût publié un Arrêt du Conſeil d'Etat pour le défendre. On ne peut s'imaginer le bruit & l'étonnement du peuple, quand il me vit debout & me promener : les chaînes qui tenoient mon pied gauche, étoient environ de ſix pieds de long, & me donnoient la liberté d'aller & de venir dans un demi cercle.

CHAPITRE II.

L'Empereur de Lilliput, *accompagné de plusieurs de ses Courtisans, vient pour voir l'Auteur dans sa prison. Description de la personne & de l'habit de Sa M. Gens sçavans nommez pour apprendre la langue à l'Auteur. Il obtient des graces par sa douceur. Ses poches sont visitées.*

L'Empereur à cheval s'avança un jour vers moi, ce qui pensa lui coûter cher. A ma vûë, son cheval étonné se cabra ; mais ce Prince, qui est un Cavalier excellent, se tint ferme sur ses étriers, jusqu'à ce que sa suite accourût & prît la bride. Sa Majesté, après avoir mis pied à terre, me considera de tous côtez avec une grande admiration ; mais pourtant se tenant toûjours

jours par précaution hors de la portée de ma chaîne.

L'Imperatrice, les Princes & Princeſſes du Sang, accompagnez de pluſieurs Dames, s'aſſirent à quelque diſtance dans des fauteuils. L'Empereur eſt plus grand qu'aucun de ſa Cour; ce qui le fait redouter par ceux qui le regardent. Les traits de ſon viſage ſont grands & mâles, avec une levre d'Autriche, & un nez Aquilin; il a un teint d'olive, un air élevé, & des membres proportionnez; de la grace & de la majeſté dans toutes ſes actions. Il avoit alors paſſé la fleur de ſa jeuneſſe, étant âgé de vingt-huit ans & trois quarts, dont il en avoit regné environ ſept. Pour le regarder avec plus de commodité: je me tenois couché ſur le côté, en ſorte que mon viſage pût être parallele au ſien; & il ſe tenoit à une toiſe & demie loin de moi. Cependant depuis ce tems-là, je l'ai eû pluſieurs

fois dans ma main : c'eſt pourquoi, je ne puis me tromper dans le portrait que j'en fais. Son habit étoit uni & ſimple, & fait moitié à l'Aſiatique, moitié à l'Européenne; mais il avoit ſur la tête un leger caſque d'or, orné de joyaux & d'un plumet magnifique. Il avoit ſon épée nuë à la main, pour ſe défendre, en cas que j'euſſe briſé mes chaînes; cette épée étoit preſque longue de trois pouces, la poignée & le fourreau étoient d'or & enrichis de Diamans. Sa voix étoit aigre, mais claire & diſtincte, & je la pouvois entendre aiſément, même quand je me tenois debout. Les Dames & les Courtiſans étoient tous habillez ſuperbement, en ſorte que la place qu'occupoit toute la Cour, paroiſſoit à mes yeux comme une belle juppe étenduë ſur la terre, & brodée de figures d'or & d'argent. Sa Majeſté Imperiale me fit l'honneur de me parler ſouvent, & je lui répondis

toûjours ; mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre.

Au bout de deux heures, la Cour se retira, & on me laissa une forte Garde, pour empêcher l'impertinence, & peut-être la malice de la populace, qui avoit beaucoup d'impatience de se rendre en foule autour de moi, pour me voir de près. Quelques-uns d'entr'eux eurent l'effronterie & la temerité de me tirer des flêches, dont une pensa me crever l'œil gauche : mais le Colonel fit arrêter six des principaux de cette canaille, & ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur faute, que de les livrer liez & garrottez dans mes mains. Je les pris donc dans ma main droite, & en mis cinq dans la poche de mon juste-au-corps ; & à l'égard du sixiéme, je feignis de le vouloir manger tout vivant. Le pauvre petit homme poussoit des hurlemens horribles, & le Colonel avec ses Officiers

étoient fort en peine, sur tout quand ils me virent tirer mon canif. Mais je fis bien-tôt cesser leur frayeur; car avec un air doux & humain, coupant promptement les cordes dont il étoit garrotté, je le mis doucement à terre, & il prit la fuite. Je traitai les autres de la même façon, les tirant successivement l'un après l'autre de ma poche. Je remarquai avec plaisir que les soldats & le peuple avoient été très touchez de cette action d'humanité, qui fut rapportée à la Cour d'une maniere avantageuse, & qui me fit honneur.

La nouvelle de l'arrivée d'un homme prodigieusement grand s'étant répandue dans tout le Royaume, attira un nombre infini de gens oisifs & curieux; en sorte que les Villages furent presque abandonnez, & que la culture de la terre en auroit souffert, si S. M. I. n'y avoit pourvû par differens Edits & Or-

donnances. Elle ordonna donc que tous ceux qui m'avoient déja vû, retourneroient incessamment chez eux, & n'approcheroient point, sans une permission particuliere, du lieu de mon séjour. Par cet ordre les Commis des Secretaires d'Etat, gagnèrent des sommes très-considerables.

Cependant l'Empereur tint plusieurs Conseils, pour déliberer sur le parti qu'il falloit prendre à mon égard; j'ai sçû depuis que la Cour avoit été fort embarrassée. On craignoit que je ne vinsse à briser mes chaînes, & à me mettre en liberté. On disoit que ma nourriture causant une dépense excessive, étoit capable de produire une disette de vivres. On opinoit quelquefois à me faire mourir de faim, ou à me percer de flêches empoisonnées: mais on fit réflexion que l'infection d'un corps tel que le mien, pourroit produire la peste dans la Capitale; &

dans tout le Royaume. Pendant qu'on déliberoit, plusieurs Officiers de l'armée se rendirent à la porte de la grande Chambre, où le Conseil Imperial étoit assemblé; & deux d'entre eux ayant été introduits, rendirent compte de ma conduite à l'égard des six criminels dont j'ai parlé, ce qui fit une impression si favorable sur l'esprit de S.M. & de tout son Conseil, qu'une Commission Imperiale fut aussi-tôt expediée, pour obliger tous les Villages à 450. toises aux environs de la Ville, de livrer tous les matins six bœufs, quarante moutons, & d'autres vivres pour ma nourriture, avec une quantité proportionnée de pain & de vin, & d'autres boissons. Pour le payement de ces vivres, Sa Majesté donna des assignations sur son tresor. Ce Prince n'a d'autres revenus que ceux de son Domaine, & ce n'est que dans des occasions importantes, qu'il leve des

impôts ſur ſes Sujets ; qui ſont obligez de le ſuivre à la guerre à leurs propres dépens. On nomma ſix cens perſonnes pour me ſervir, qui furent pourvûs d'appointemens pour leur dépenſe de bouche, & de tentes conſtruites très-commodement, de chaque côté de ma porte. Il fut auſſi ordonné que trois cens Tailleurs me feroient un habit à la mode du Païs : que ſix hommes de Lettres des plus ſçavans de l'Empire ſeroient chargez de m'apprendre la Langue ; & enfin que les chevaux de l'Empereur, & ceux de la Nobleſſe, & les Compagnies des Gardes, feroient ſouvent l'exercice devant moi, pour les accoûtumer à ma figure. Tous ces ordres furent ponctuellement executez. Je fis de grands progrès dans la connoiſſance de la langue de *Lilliput* ; pendant ce tems-là l'Empereur m'honora de viſites frequentes, & même voulut bien aider mes Maîtres de Langue à m'inſtruire.

Les premiers mots que j'appris, furent pour lui faire ſçavoir l'envie que j'avois qu'il voulût bien me rendre ma liberté, ce que je lui repetois tous les jours à genoux. Sa réponſe fut qu'il falloit attendre encore un peu de tems, que c'étoit une affaire ſur laquelle il ne pouvoit ſe déterminer ſans l'avis de ſon Conſeil ; & que premierement il falloit que je promiſſe par ſerment l'obſervation d'une paix inviolable avec lui & avec ſes Sujets ; qu'en attendant je ſerois traité avec toute l'honnêteté poſſible. Il me conſeilla de gagner par ma patience, & par ma bonne conduite, ſon eſtime & celle de ſes peuples. Il m'avertit de ne lui ſçavoir point mauvis gré, s'il donnoit ordre à certains Officiers de me viſiter, parce que vraiſemblablement je pourrois porter ſur moi, pluſieurs armes dangereuſes & préjudiciables à la ſûreté de ſes Etats. Je répondis que j'étois

prêt à me dépoüiller de mon habit, & à vuider toutes mes poches en ſa preſence. Il me repartit, que par les Loix de l'Empire, il falloit que je fuſſe viſité par deux Commiſſaires: qu'il ſçavoit bien que cela ne pouvoit ſe faire ſans mon conſentement, mais qu'il avoit ſi bonne opinion de ma generoſité & de ma droiture, qu'il confieroit ſans crainte leurs perſonnes entre mes mains: que tout ce qu'on m'ôteroit me ſeroit rendu fidellement, quand je quitterois le Païs, ou que je ſerois rembourſé ſelon l'évaluation que j'en ferois moi même.

Lorſque les deux Commiſſaires vinrent pour me foüiller, je pris ces Meſſieurs dans mes mains. Je les mis d'abord dans les poches de mon juſte-au-corps, & enſuite dans toutes mes autres poches.

Ces Officiers du Prince ayant des plumes, de l'encre & du papier ſur eux, firent un inventaire très-

exact de tout ce qu'ils virent ; & quand ils eurent achevé, ils me prierent de les mettre à terre, afin qu'ils puſſent rendre compte de leur viſite à l'Empereur.

Cet inventaire étoit conçû dans les termes ſuivans.

„ Premierement, dans la poche „ droite du juſte-au-corps du *grand* „ *homme Montagne*, (c'eſt ainſi que „ je rends ces mots, *Quinbus Fleſ-* „ *trin*,) après une viſite exacte, nous „ n'avons trouvé qu'un morceau de „ toile groſſiére aſſez grande pour „ ſervir de tapis de pied dans la „ principale chambre de parade de „ Vôtre Majeſté. Dans la poche „ gauche, nous avons trouvé un „ grand coffre d'argent avec un „ couvercle de même métail, que „ nous Commiſſaires n'avons pû „ lever. Nous avons prié ledit *hom-* „ *me Montagne* de l'ouvrir, & l'un „ de nous étant entré dedans, a eu „ de la pouſſiere juſqu'aux genoux,

„ dont il a éternué pendant deux
„ heures, & l'autre pendant ſept
„ minutes. Dans la poche droite de
„ ſa veſte, nous avons trouvé un pa-
„ quet prodigieux de ſubſtances
„ blanches & minces, pliées l'une
„ ſur l'autre, environ de la groſſeur
„ de trois hommes, attachées d'un
„ cable bien fort, & marquées de
„ grandes figures noires; leſquelles
„ il nous a ſemblé être des écritu-
„ res. Dans la poche gauche, il y
„ avoit une grande machine plate,
„ armée de grandes dents très-lon-
„ gues, qui reſſemblent aux paliſſa-
„ des qui ſont devant la Cour de
„ Vôtre Majeſté. Dans la grande
„ poche du côté droit de ſon *couvre-*
„ *milieu*: (c'eſt ainſi que je traduis le
„ mot *Ranfulo*, par lequel l'on vou-
„ loit entendre ma culotte) nous
„ avons vû un grand pilier de fer,
„ creux, attaché à une groſſe piece
„ de bois, plus large que le pilier;
„ & d'un côté du pilier, il y avoit

„ d'autres pieces de fer en relief,
„ ſerrant un caillou coupé en talus;
„ nous n'avons ſçû ce que c'étoit.
„ Et dans la poche gauche, il y avoit
„ encore une machine de la même
„ eſpece. Dans la plus petite poche
„ du côté droit, il y avoit pluſieurs
„ pieces rondes & plates, de métail
„ rouge & blanc, & d'une groſſeur
„ differentes : quelques-unes des
„ pieces blanches, qui nous ont pa-
„ ru être d'argent, étoient ſi larges
„ & ſi peſantes, que mon Confrere
„ & moi avons eu de la peine à les
„ lever. *Item*, deux ſabres de poche
„ dont la lame s'emboittoit dans
„ une renure du manche, & qui
„ avoient le fil fort tranchant : ils
„ étoient placez dans une grande
„ boëte ou étuit. Il reſtoit deux po-
„ ches à viſiter ; celles-ci, il les ap-
„ pelloit gouſſets. C'étoit deux ou-
„ vertures coupées dans le haut de
„ ſon *couvre-milieu*, mais fort ſerrées
„ par ſon ventre qui les preſſoit,

„ Hors du gouſſet droit, pendoit
„ une grande chaîne d'argent, avec
„ une machine très-merveilleuſe au
„ bout. Nous lui avons commandé
„ de tirer hors du gouſſet tout ce
„ qui tenoit à cette chaîne; cela
„ paroiſſoit être un globe, dont la
„ moitié étoit d'argent, & l'autre
„ étoit d'un métail tranſparent. Sur
„ le côté tranſparent, nous avons
„ vû certaines figures étranges,
„ tracées dans un cercle, nous
„ avons crû que nous pourrions les
„ toucher: mais nos doigts ont été
„ arrêtez par une ſubſtance lumi-
„ neuſe. Nous avons appliqué cette
„ machine à nos oreilles: elle fai-
„ ſoit un bruit continuel à peu prés
„ comme celui d'un moulin à eau;
„ & nous avons conjecturé que c'eſt
„ ou quelque animal inconnu, ou la
„ Divinité qu'il adore; mais nous
„ penchons plus du côté de la der-
„ niere opinion, parce qu'il nous a
„ aſſûrez (ſi nous l'avons bien en-

„ tendu; car il s'exprimoit fort im-
„ parfaitement) qu'il faiſoit rare-
„ ment aucune choſe ſans l'avoir
„ conſultée ; il l'appelloit ſon ora-
„ cle, & diſoit qu'elle déſignoit le
„ tems pour chaque action de ſa vie.
„ Du gouſſet gauche, il tira un filet
„ preſque aſſez large pour ſervir à
„ un pêcheur, mais qui s'ouvroit &
„ ſe fermoit. Nous avons trouvé au
„ dedans pluſieurs pieces maſſives
„ d'un métail jaune : ſi c'eſt du ve-
„ ritable or, il faut qu'elles ſoient
„ d'une valeur ineſtimable. Ainſi
„ ayant par obéiſſance aux ordres
„ de Vôtre Majeſté, foüillé exacte-
„ ment toutes ſes poches, nous
„ avons obſervé une ceinture au-
„ tour de ſon corps, faite de la peau
„ de quelque animal prodigieux, à
„ laquelle, du côté gauche, pen-
„ doit une épée de la longueur de
„ ſix hommes; & du côté droit une
„ bourſe ou poche partagée en
„ deux cellules ; chacune étant ca-

„ pable de contenir trois Sujets de
„ V.M. Dans une de ces cellules, il
„ y avoit plusieurs globes ou balles
„ d'un métail très-pesant, environ
„ de la grosseur de nôtre tête, &
„ qui exigeoient une main très-
„ forte pour les lever. L'autre cel-
„ lule contenoit un amas de certai-
„ nes graines noires, mais peu gros-
„ ses & assez legeres, car nous en
„ pouvions tenir plus de cinquante
„ dans la paume de nos mains.

„ Tel est l'inventaire exact de
„ tout ce que nous avons trouvé sur
„ le corps de l'*Homme Montagne*, qui
„ nous a reçûs avec beaucoup
„ d'honnêteté, & avec des égards
„ conformes à la Commission de
„ Vôtre Majesté. Signé & cacheté
„ le quatriéme jour de la Lune,
„ quatre-vingt neuviéme du regne
„ très-heureux de Vôtre Majesté.

Flessen Frelock, *Marsi Frelock*.

Quand cet inventaire eut été lû en presence de l'Empereur, il m'or-

donna en des termes honnêtes de lui livrer toutes ces choſes en particulier. D'abord il demanda mon ſabre, il avoit donné ordre à 3000. hommes de ſes meilleures Troupes qui l'accompagnoient, de l'environner à quelque diſtance avec leurs arcs & leurs flêches; mais je ne m'en apperçûs pas dans le moment, parce que mes yeux étoient fixez ſur Sa Majeſté. Il me pria donc de tirer mon ſabre, qui, quoiqu'un peu roüillé par l'eau de la Mer, étoit néanmoins aſſez brillant. Je le fis, & tout auſſi-tôt les Troupes jetterent de grands cris; il m'ordonna de le remettre dans le fourreau, & de le jetter à terre auſſi doucement que je pourrois, environ à ſix piés de diſtance de ma chaîne. La ſeconde choſe qu'il me demanda, fut un de ces piliers creux de fer, par leſquels il entendoit mes piſtolets de poche: je les lui preſentai, & par ſon ordre je lui en expliquai l'uſage.

com-

comme je pûs ; & ne les chargeant que de poudre, j'avertis l'Empereur de n'être point effrayé, & puis je les tirai en l'air. L'étonnement à cette occasion fut plus grand qu'à la vûë de mon sabre ; ils tomberent tous à la renverse, comme s'ils eussent été frappez du tonnerre, & même l'Empereur, qui étoit très brave, ne pût revenir à lui-même qu'après quelque tems. Je lui remis mes deux pistolets de la même maniere que mon sabre, avec mes sacs de plomb & de poudre, l'avertissant de ne pas approcher le sac de poudre du feu, s'il ne vouloit voir son Palais Imperial sauter en l'air ; ce qui le surprit beaucoup. Je lui remis aussi ma montre, qu'il fut fort curieux de voir ; & il commanda à deux de ses Gardes, les plus grands, de la porter sur leurs épaules, suspenduë à un grand bâton, comme les Chartiers des Brasseurs portent un barril de Biere en *Angleterre*. Il étoit

étonné du bruit continuel qu'elle faisoit, & du mouvement de l'aiguille qui marquoit les minutes ; il pouvoit aisément le suivre des yeux, la vûë de ces Peuples étant bien plus perçante que la nôtre. Il demanda sur ce sujet le sentiment de ses Docteurs ; qui furent très-partagez, comme le Lecteur peut bien s'imaginer.

Ensuite je livrai mes pieces d'argent & de cuivre ; ma bourse avec neuf grosses pieces d'or, & quelques-unes plus petites ; mon peigne, ma tabatiére d'argent, mon mouchoir & mon journal. Mon sabre, mes pistolets de poche, & mes sacs de poudre & de plomb furent transportez à l'Arsenal de Sa Majesté ; mais tout le reste fut laissé chez moi.

J'avois une poche en particulier, qui ne fut point visitée ; dans laquelle il y avoit une paire de lunettes, dont je me sers quelquefois

à cauſe de la foibleſſe de mes yeux; un Teleſcope avec pluſieurs autres bagatelles, que je crûs de nulle conſequence pour l'Empereur, & que pour cette raiſon je ne découvris point aux Commiſſaires, apprehendant qu'elles ne fuſſent gâtées ou perduës, ſi je venois à m'en déſaiſir.

CHAPITRE III.

L'Auteur divertit l'Empereur & les Grands de l'un & de l'autre sexe, d'une maniere fort extraordinaire. Description des divertissemens de la Cour de Lilliput. *L'Auteur est mis en liberté à certaines conditions.*

L'Empereur voulut un jour me donner le divertissement de quelque spectacle, en quoi ces peuples surpassent toutes les Nations que j'ai vûës, soit pour l'adresse, soit pour la magnificence; mais rien ne me divertit davantage, que lorsque je vis des danseurs de corde voltiger sur un fil blanc bien mince, long de deux pieds onze pouces.

Ceux qui pratiquent cet exercice, sont les personnes qui aspirent aux grands Emplois, & souhaitent

de devenir les Favoris de la Cour, ils ſont pour cela formez dès leur jeuneſſe à ce noble exercice, qui convient ſur-tout aux perſonnes de haute naiſſance. Quand une grande Charge eſt vacante, ſoit par la mort de celui qui en étoit revêtu, ſoit par ſa diſgrace, (ce qui arrive très-ſouvent, (cinq ou ſix prétendans à la Charge) preſentent une Requête à l'Empereur, pour avoir la permiſſion de divertir Sa Majeſté & ſa Cour, d'une danſe ſur la corde; & celui qui ſaute le plus haut ſans tomber, obtient la Charge. Il arrive très-ſouvent qu'on ordonne aux grands Magiſtrats & aux principaux Miniſtres de danſer auſſi ſur la corde pour montrer leur habileté, & pour faire connoître à l'Empereur qu'ils n'ont pas perdu leur talent. *Flimnap* grand Treſorier de l'Empire, paſſe pour avoir l'adreſſe de faire une capriole ſur la corde, au moins un pouce plus haut qu'aucun

autre Seigneur de l'Empire. Je l'ai vû plusieurs fois faire un saut perilleux (que nous appellons le *Sommerset*) sur une petite planche de bois attachée à la corde, qui n'est pas plus grosse qu'une ficelle ordinaire.

Ces divertissemens causent souvent des accidens funestes, dont la plûpart sont enregistrez dans les Archives Imperiales. J'ai vû moi-même 2. ou 3. Prétendans s'estropier: mais le peril est beaucoup plus grand quand les Ministres eux-mêmes reçoivent ordre de signaler leur adresse; car en faisant des efforts extraordinaires pour se surpasser eux-mêmes, & pour l'emporter sur les autres, ils font presque toûjours des chûtes dangereuses. On m'assûra qu'un an avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit infailliblement cassé la tête en tombant, si un des coussins du Roi ne l'eût préservé.

Il y a un autre divertissement qui

n'eſt que pour l'Empereur, l'Imperatrice, & pour le premier Miniſtre. L'Empereur met ſur une table trois fils de ſoye fort déliez, longs de ſix pouces ; l'un eſt cramoiſi, le ſecond jaune, & le troiſiéme blanc. Ces fils ſont propoſez, comme des prix à ceux que l'Empereur veut diſtinguer par une marque ſinguliere de ſa faveur. La céremonie eſt faite dans la grande Chambre d'Audience de Sa Majeſté, où les concurrens ſont obligez de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vû de ſemblable dans aucun autre païs de l'ancien ou du nouveau monde.

L'Empereur tient un bâton, les deux bouts paralleles à l'horiſon, tandis que les concurrens s'avançant ſucceſſivement, ſautent par-deſſus le bâton. Quelquefois l'Empereur tient un bout, & ſon premier Miniſtre tient l'autre ; quelquefois le Miniſtre le tient tout ſeul. Celui

qui réüſſit mieux, & montre plus d'agilité & de ſoupleſſe en ſautant. eſt récompenſé de la ſoye cramoiſie. La jaune eſt donnée au ſecond, & la blanche au troiſiéme. Ces fils, dont ils font des baudriers, leur ſervent dans la ſuite d'ornement; & les diſtinguant du vulgaire, leur inſpirent une noble fierté.

L'Empereur ayant un jour donné ordre à une partie de ſon Armée, logée dans la Capitale, & aux environs, de ſe tenir prête, voulut ſe réjoüir d'une façon très-ſinguliere. Il m'ordonna de me tenir debout comme un coloſſe, mes deux pieds auſſi éloignez l'un de l'autre que je les pourrois étendre commodement. Enſuite il commanda à ſon General, vieux Capitaine fort experimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille, & de les faire paſſer en revûë entre mes deux jambes, l'Infanterie par vingt-quatre de front, & la Cavalerie par ſeize

ſeize, Tambours batans, Enſeignes déployées, & Piques hautes. Ce corps étoit compoſé de trois mille hommes d'Infanterie, & de mille de Cavalerie. Sa Majeſté preſcrivit, ſous peine de mort, à tous les Soldats d'obſerver dans la marche la bienſéance la plus exacte à l'égard de ma perſonne; ce qui néanmoins n'empêcha pas quelques-uns des jeunes Officiers, de lever en haut leurs yeux, en paſſant au-deſſous de moi. Et pour confeſſer la verité, ma culotte étoit alors dans un ſi mauvais état, qu'elle leur donna occaſion d'éclater de rire.

J'avois preſenté ou envoyé tant de memoires & de requêtes pour ma liberté, que Sa Majeſté à la fin propoſa l'affaire, premierement au Conſeil des dépêches. & puis au Conſeil d'Etat, où il n'y eût d'oppoſition que de la part du Miniſtre *Skyresh Bolgolam*, qui jugea à propos, ſans aucun ſujet, de ſe décla-

rer contre moi. Mais tout le reſte du Conſeil me fut favorable, & l'Empereur appuya leur avis. Ce Miniſtre qui étoit *Galbet*, c'eſt-à-dire, grand Amiral, avoit merité la confiance de ſon Maître, par ſon habileté dans les affaires; mais il étoit d'un eſprit aigre & fantaſque. Il obtint que les articles touchant les conditions auſquelles je devois être mis en liberté, ſeroient dreſſez par lui-même. Ces articles me furent apportez par *Skyresh Bolgolam* en perſonne, accompagné de deux ſous-Secretaires, & de pluſieurs gens de diſtinction. On me dit d'en promettre l'obſervation par ſerment, prêté d'abord à la façon de mon païs, & enſuite à la maniere ordonnée par leurs Loix, qui fut de tenir l'orteïl de mon pied droit dans ma main gauche, de mettre le doigt du milieu de ma main droite ſur le haut de ma tête, & le pouce ſur la pointe de mon oreille droite,

Mais comme le Lecteur peut être curieux de connoître le ſtile de cette Cour ; & de ſçavoir les articles préliminaires de ma délivrance, j'ai fait une traduction de l'acte entier, mot pour mot.

GOLBASTO MOMAREN EULAME' GURDILO SHEFIN MULLY ULLY GUE', très-puiſſant Empereur de *Lilliput*, les délices & la terreur de l'Univers, dont les Etats s'étendent cinq mille *Bluſtrugs*, (c'eſt-à-dire, environ ſix lieuës en circuit) aux extremitez du Globe ; Souverain de tous les Souverains ; plus haut que les fils des hommes, dont les pieds preſſent la terre juſqu'au centre, dont la tête touche le Soleil, dont un clin d'œil fait trembler les genoux des Potentats ; aimable comme le Printems, agréable comme l'Eté, abondant comme l'Automne, terrible comme l'Hyver, à tous nos Sujets amez & feaux, Salut. Sa très haute Majeſté propoſe à l'*Hom-*

me Montagne les Articles ſuivans, leſquels pour préliminaire il ſera obligé de ratifier par un ſerment ſolemnel.

I. *L'Homme Montagne* ne ſortira point de nos vaſtes Etats, ſans nôtre permiſſion ſcellée du grand Sceau.

II. Il ne prendra point la liberté d'entrer dans nôtre Capitale, ſans nôtre ordre exprès, afin que les Habitans ſoient avertis deux heures auparavant de ſe tenir renfermez chez eux.

III. Ledit *Homme Montagne* bornera ſes promenades à nos principaux grands chemins, & ſe gardera de ſe promener ou de ſe coucher dans un pré ou piece de bled.

IV. En ſe promenant par leſdits chemins, il prendra tout le ſoin poſſible de ne fouler aux pieds les corps d'aucuns de nos fidéles Sujets, ni de leurs chevaux ou voitures; & il ne prendra aucun de noſdits Sujets dans ſes mains, ſi ce n'eſt de leur conſentement.

v. S'il eſt neceſſaire qu'un Courrier du Cabinet faſſe quelque courſe extraordinaire, l'*Homme Montagne* ſera obligé de porter dans ſa poche ledit Courrier durant ſix journées, une fois toutes les Lunes, & de remettre ledit Courrier, (s'il en eſt requis) ſain & ſauf en nôtre preſence Imperiale.

vi. Il ſera nôtre Allié contre nos ennemis de l'Iſle de *Blefuſcu*, & fera tout ſon poſſible pour faire perir la Flotte qu'ils arment actuellement pour faire une deſcente ſur nos Terres.

vii. Ledit *Homme Montagne*, à ſes heures de loiſir, prêtera ſon ſecours à nos Ouvriers, en les aidant à élever certaines groſſes pierres, pour achever les murailles de nôtre grand Parc, & de nos Bâtimens Imperiaux.

viii. Après avoir fait le ſerment ſolemnel d'obſerver les articles-ci-deſſus énoncez, ledit *Homme Monta-*

tagne aura une proviſion journaliere de viande & de boiſſon ſuffiſante à la nourriture de dix-huit cens ſoixante & quatorze de nos Sujets, avec un accès libre auprès de nôtre perſonne Imperiale,& autres marques de nôtre faveur. Donné en nôtre Palais à *Belfaborac*, le douziéme jour de la quatre-vingt-onziéme Lune de nôtre regne.

Je prêtai le ſerment,& ſignai tous ces articles avec une grande joye, quoique quelques-uns ne fuſſent pas auſſi honorables que je l'euſſe ſouhaité : ce qui fut l'effet de la malice du grand Amiral *Sykresh Bolgolam*. On m'ôta mes chaînes,& je fus mis en liberté. L'Empereur me fit l'honneur de ſe rendre en perſonne, & d'être préſent à la cérémonie de ma délivrance. Je rendis de très-humbles actions de graces à Sa Majeſté,en me proſternant à ſes pieds ; mais il me commanda de me lever, & cela dans les termes les plus obligeans.

Le Lecteur a pû obſerver que dans le dernier article de l'Acte de ma délivrance, l'Empereur étoit convenu de me donner une quantité de viande & de boiſſon qui pût ſuffire à la ſubſiſtance de dix-huit cens ſoixante & quatorze *Lilliputiens*; quelquetems après demandant à un Courtiſan, mon ami particulier, pourquoi on s'étoit déterminé à cette quantité; il me répondit que les Mathematiciens de Sa Majeſté, ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de cercle, & ſupputé ſa groſſeur, & le trouvant par rapport au leur, comme 1874. eſt à un, ils avoient inferé de la *ſimilarité* de leur corps, que je devois avoir un appetit 1874. fois plus grand que le leur: d'où le Lecteur peut juger de l'eſprit admirable de ce peuple, & de l'œconomie ſage, exacte & clairvoyante de leur Empereur.

CHAPITRE IV.

Deſcription de Mildendo, *Capitale de* Lilliput, *& du Palais de l'Empereur. Converſation entre l'Auteur, & un Secretaire d'Etat, touchant les affaires de l'Empire. Les offres que l'Auteur fait de ſervir l'Empereur dans ſes guerres.*

LA premiere requête que je preſentai, après avoir obtenu ma liberté, fut pour avoir la permiſſion de voir *Mildendo*, Capitale de l'Empire; ce que l'Empereur m'accorda, mais en me recommandant de ne faire aucun mal aux Habitans, ni aucun tort à leurs maiſons. Le peuple en fut averti par une Proclamation, qui annonçoit le deſſein que j'avois de viſiter la Ville. La muraille qui l'environnoit

étoit haute de deux pieds & demi, & large au moins d'onze pouces, en ſorte qu'un Caroſſe pouvoit aller deſſus, & faire le tour de la Ville en ſûreté : Elle étoit flanquée de fortes tours à dix pieds de diſtance l'une de l'autre. Je paſſai par deſſus la porte Occidentale, & je marchai très-lentement & de côté, par les deux principales ruës, n'ayant qu'un pourpoint, de peur d'endommager les toits & les ſeverondes des maiſons par les pans de mon juſte-au-corps. J'allois avec une extrême circonſpection, pour me garder de fouler aux pieds quelques gens qui étoient reſtez dans les ruës, nonobſtant les ordres précis, ſignifiez à tout le monde de ſe tenir chez ſoi, ſans ſortir aucunement durant ma marche. Les balcons, les fenêtres des 1. 2. 3. & 4. étages, celles des Greniers ou Galatas, & les goutieres même étoient remplies d'une ſi grande

foule de ſpectateurs, que je jugeai que la Ville devoit être conſiderablement peuplée. Cette Ville forme un quarré exact, chaque côté de la muraille ayant cinq cens pieds de long. Les deux grandes ruës qui ſe croiſent, & la partagent en quatre quartiers égaux, ont cinq pieds de large; les petites ruës dans leſquelles je ne pûs entrer, ont de largeur depuis douze juſqu'à dix-huit pouces. La Ville eſt capable de contenir cinq cens mille ames. Les maiſons ſont de trois ou de quatre étages. Les Boutiques & les Marchez ſont bien fournis. Il y avoit autrefois bon Opera & bonne Comedie; mais faute d'Auteurs excitez par les libéralitez du Prince, il n'y a plus rien qui vaille.

Le Palais de l'Empereur ſitué dans le centre de la Ville, où les deux grandes ruës ſe rencontrent, eſt entouré d'une muraille haute de vingt-trois pouces, & à vingt pieds

de distance des bâtimens. Sa Majesté m'avoit permis d'enjamber par dessus cette muraille, pour voir son Palais de tous les côtez. La Cour exterieure est un quarré de quarante pieds, & comprend deux autres Cours. C'est dans la plus interieure que sont les Appartemens de Sa Majesté, que j'avois un grand desir de voir ; ce qui étoit pourtant bien difficile ; car les plus grandes Portes n'étoient que de dix-huit pouces de haut, & de sept pouces de large. De plus, les Bâtimens de la Cour exterieure étoient au moins hauts de cinq pieds, & il m'étoit impossible d'enjamber par dessus, sans courir risque de briser les ardoises des toits : car pour les murailles, elles étoient solidement bâties de pierres de taille, épaisses de quatre pouces. L'Empereur avoit néanmoins grande envie que je visse la magnificence de son Palais; mais je ne fus en état de le fai-

re qu'au bout de trois jours, lorſque j'eus coupé avec mon coûteau quelques arbres des plus grands du Parc Imperial, éloigné de la Ville d'environ cinquante toiſes. De ces arbres, je fis deux tabourets, chacun de trois pieds de haut, & aſſez forts pour ſoûtenir le poids de mon corps. Le peuple ayant donc été averti pour la ſeconde fois, je paſſai encore au travers de la ville, & m'avançai vers le Palais, tenant mes deux tabourets à la main. Quand je fus arrivé à un côté de la Cour exterieure, je montai ſur un de mes tabourets, & pris l'autre à la main. Je fis paſſer celui-ci par deſſus le toît, & le deſcendis doucement à terre dans l'eſpace qui étoit entre la premiere & la ſeconde Cour, lequel avoit huit pieds de large. Je paſſai enſuite très-commodement par-deſſus les Bâtimens, par le moyen des deux tabourets; & quand je fus en dedans, je tirai avec un

crochet le tabouret qui étoit reſté en dehors. Par cette invention, j'entrai juſques dans la Cour la plus interieure, où me couchant ſur le côté, j'appliquai mon viſage à toutes les fenêtres du premier étage qu'on avoit exprès laiſſé ouvertes; & je vis les Appartemens les plus magnifiques qu'on puiſſe imaginer. Je vis l'Imperatrice & les jeunes Princeſſes dans leurs Chambres, environnées de leur ſuite. Sa Majeſté Imperiale voulut bien m'honorer d'un ſouris très-gracieux, & me donna par la fenêtre ſa main à baiſer.

Je ne ferai point ici le détail des curioſitez renfermées dans ce Palais; je les reſerve pour un plus grand Ouvrage, qui eſt preſque prêt à être mis ſous la preſſe, contenant une Deſcription generale de cet Empire depuis ſa premiere fondation; l'Hiſtoire de ſes Empereurs pendant une longue ſuite de ſiécles.

des obſervations ſur leurs guerres, leur Politique, leurs Loix ; les Lettres & la Religion du Païs, les Plantes & animaux qui s'y trouvent, les Mœurs & les Coûtumes des Habitans, avec pluſieurs autres matieres prodigieuſement curieuſes, & exceſſivement utiles. Mon but n'eſt à preſent que de raconter ce qui m'arriva pendant un ſéjour d'environ neuf mois dans ce merveilleux Empire.

Quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, *Keldreſal* Secretaire d'Etat, pour le département des Affaires particulieres, ſe rendit chez moi, ſuivi d'un ſeul domeſtique. Il ordonna que ſon carroſſe l'attendît à quelque diſtance, & me pria de lui donner un entretien d'une heure. Je lui offris de me coucher, afin qu'il pût être de niveau à mon oreille, mais il aima mieux que je le tinſſe dans ma main pendant la converſation. Il commença

par me faire des complimens ſur ma liberté, & me dit qu'il pouvoit ſe flâter d'y avoir un peu contribué; puis il ajoûta que ſans l'interêt que la Cour y avoit, je ne l'euſſe pas ſi-tôt obtenuë. Car, dit-il, quelque floriſſant que nôtre Etat paroiſſe aux Etrangers, nous avons deux grands fleaux à combattre; une faction puiſſante au dedans, & au dehors l'invaſion dont nous ſommes menacez par un ennemi formidable. A l'égard du premier, il faut que vous ſçachiez que depuis plus de ſoixante & dix Lunes, il y a eu deux partis oppoſez dans cet Empire, ſous les noms de *Trameckſan* & *Slameckſan*, termes empruntez des *hauts* & *bas talons* de leurs ſouliers, par leſquels ils ſe diſtinguent. On prétend, il eſt vrai, que les *hauts talons* ſont les plus conformes à nôtre ancienne conſtitution; mais quoi qu'il en ſoit, Sa Majeſté a réſolu de ne ſe ſervir que des *bas talons* dans

l'adminiſtration du Gouvernement & dans toutes les Charges qui ſont à la diſpoſition de la Couronne : vous pouvez même remarquer, que les talons de Sa Majeſté Imperiale, ſont plus bas au moins d'un *Druit*, que ceux d'aucun de ſa Cour. (*Druit* eſt environ la quatorziéme partie d'un pouce.)

La haine des deux partis, continua-t'il, eſt à un tel dégré, qu'ils ne mangent ni ne boivent enſemble, & qu'ils ne ſe parlent point. Nous comptons que les *Trametkſans* ou *hauts talons*, nous ſurpaſſent en nombre ; mais l'autorité eſt entre nos mains. Helas ! nous apprehendons que ſon Alteſſe Imperiale, l'Heritier apparent de la Couronne, n'aye quelque penchant aux *hauts talons* ; au moins, nous pouvons facilement voir qu'un de ſes talons eſt plus haut que l'autre, ce qui le fait un peu clocher dans ſa démarche. Or au milieu de ces diſſen-

diſſenſions inteſtines, nous ſommes menacez d'une invaſion de la part de l'Iſle de *Bleſuſcu*, qui eſt l'autre grand Empire de l'Univers, preſque auſſi grand & auſſi puiſſant que celui-ci. Car pour ce qui eſt de ce que nous vous avons entendu dire, qu'il y a d'autres Empires, Royaumes & Etats dans le monde, habitez par des creatures humaines, auſſi groſſes & auſſi grandes que vous, nos Philoſophes en doutent beaucoup, & aiment mieux conjecturer que vous êtes tombé de la Lune ou d'une des Etoiles, parce qu'il eſt certain qu'une centaine de mortels de vôtre groſſeur, conſumeroit dans peu de tems tous les fruits & tous les beſtiaux de Sa M. D'ailleurs nos Hiſtoriens depuis 6000. Lunes, ne font mention d'aucunes autres regions, que des deux grands Empires de *Lilliput* & de *Bleſuſcu*. Ces deux formidables Puiſſances ont, comme

j'allois vous dire, été engagées pendant 36. Lunes dans une guerre très opiniâtre, dont voici le sujet. Tout le monde convient que la maniere primitive de casser les œufs, avant que nous les mangions, est de les casser au gros bout; mais l'Ayeul de Sa M. regnante, pendant qu'il étoit enfant, sur le point de manger un œuf, eut le malheur de couper un de ses doigts, sur quoi l'Empereur son pere donna un Arrêt pour ordonner à tous ses Sujets, sous de griéves peines, de casser leurs œufs par le petit bout. Le peuple fut si irrité de cette loi, que nos Historiens racontent qu'il y eut à cette occasion six revoltes, dans lesquelles un Empereur perdit la vie, & un autre la Couronne. Ces dissentions intestines furent toûjours fomentées par les Souverains de *Blefuscu*; & quand les soûlevemens furent réprimez, les coupables se refugiérent dans cet Empire. On

On ſuppute que onze mille hommes ont à differentes fois aimé mieux ſouffrir la mort, que de ſe ſoûmettre à la loi de caſſer leurs œufs par le petit bout. Pluſieurs centaines de gros Volumes ont été écrits & publiez ſur cette matiere; mais les Livres des *Gros-Boutiens* ont été défendus depuis long-tems, & tout leur parti a été déclaré par les Loix, incapable de poſſeder des Charges. Pendant la ſuite continuelle de ces troubles, les Empereurs de *Blefuſcu* ont ſouvent fait des remontrances par leurs Ambaſſadeurs, nous accuſant de faire un crime, en violant un précepte fondamental de nôtre grand Prophete *Luſtrogg* dans le 54. Chapitre du *Brundecral*; ce qui eſt leur Alcoran;) cependant cela a été jugé n'être qu'une Interpretation du ſens du texte, dont voici les mots: *Que tous les Fidéles caſſeront leurs œufs au bout le plus commode:* on doit, à mon

avis, laisser décider à la conscience de chacun, quel est le bout le plus commode ; ou au moins, c'est à l'autorité du Souverain Magistrat d'en décider. Or les *Gros-Boutiens* exilez ont trouvé tant de credit dans la Cour de l'Empereur de *Blefuscu*, & tant de secours, & d'appui dans nôtre païs même, qu'une guerre très-sanglante a regné entre les deux Empires, pendant 36. Lunes à ce sujet, avec differens succès. Dans cette guerre, nous avons perdu 40. Vaisseaux de ligne, & un bien plus grand nombre de petits Vaisseaux, avec 30000. de nos meilleurs Matelots & Soldats : l'on compte que la perte de l'Ennemi n'est pas moins considerable. Quoi qu'il en soit, on arme à present une Flotte très-redoutable, & on se prépare à faire une descente sur nos Côtes. Or Sa M. I. mettant sa confiance en vôtre valeur, & ayant une haute idée de

vos forces, il m'a commandé de vous faire ce détail au ſujet de ſes affaires, afin de ſçavoir quelles ſont vos diſpoſitions à cet égard.

Je répondis au Secretaire, que je le priois d'aſſûrer l'Empereur de mes très-humbles reſpects, & de lui faire ſçavoir que j'étois prêt à ſacrifier ma vie pour défendre ſa perſonne ſacrée & ſon Empire, contre toutes les entrepriſes & invaſions de ſes Ennemis. Il me quitta fort ſatisfait de ma réponſe.

CHAPITRE II.

L'Auteur, par un ſtratagême très-extraordinaire, s'oppoſe à une deſcente des Ennemis. L'Empereur lui confere un grand titre d'honneur. Les Ambaſſadeurs arrivent de la part de l'Empereur de Bleſuſcu, *pour demander la paix. Le feu prend à l'Appartement de l'Imperatrice: l'Auteur contribuë beaucoup à éteindre l'incendie.*

L'Empire de *Bleſuſcu* eſt une Iſle ſituée au Nord-Nord-Eſt de *Lilliput*, dont elle n'eſt ſéparée que par un canal qui a 400. toiſes de large. Je ne l'avois pas encore vû, & ſur l'avis d'une deſcente projettée, je me gardois bien de paroître de ce côté-là, de peur d'être découvert par quelques-uns des

Vaisseaux de l'Ennemi.

Je fis part à l'Empereur d'un projet que j'avois formé depuis peu, pour me rendre maître de toute la Flotte des Ennemis, qui, selon le rapport de ceux que nous envoyons à la découverte, étoit dans le Port prête à mettre à la voile au premier vent favorable. Je consultai les plus experimentez dans la Marine, pour apprendre d'eux quelle étoit la profondeur du Canal; & ils me dirent qu'au milieu, dans la plus haute marée, il étoit profond de 70. *Glumgluffs*, (c'est-à-dire, environ de six pieds, selon la mesure de l'Europe;) & le reste de 50. *Glumgluffs* au plus. Je m'en allai secrettement vers la Côte de Nord-Est, vis-à-vis de *Blefuscu*, & me couchant derriere une colline, je tirai ma lunette, & vis la Flotte de l'Ennemi composée de 50. Vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre de Vaisseaux de transport. M'étant

enſuite retiré, je donnai ordre de fabriquer une grande quantité de cables les plus forts, qu'on pourroit, avec des barres de fer. Les cables devoient être environ de la groſſeur d'une double ficelle; & les barres de la longueur & de la groſſeur d'une aiguille à tricoter. Je triplai le cable pour le rendre encore plus fort; & pour la même raiſon, je tortillai enſemble trois des barres de fer, & attachai à chacune un crochet. Je retournai à la Côte de Nord-Eſt, & mettant bas mon juſte-au-corps, mes ſouliers, & mes bas, j'entrai dans la Mer. Je marchai d'abord dans l'eau avec toute la vîteſſe que je pûs, & enſuite je nageai au milieu, environ quinze toiſes, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé pied. J'arrivai à la Flotte en moins d'une demie heure: les Ennemis furent ſi frappez à mon aſpect, qu'ils ſauterent tous hors de leurs Vaiſſeaux comme des grenoüilles, & s'en-

s'enfuirent à terre : ils paroiſſoient être au nombre de 30000. hommes. Je pris alors mes cables, & attachant un crochet au trou de la proue de chaque Vaiſſeau, je paſſai mes cables dans les crochets. Pendant que je travaillois, l'Ennemi fit une décharge de pluſieurs milliers de fléches, dont un grand nombre m'atteignit au viſage & aux mains, & qui, outre la douleur exceſſive qu'elles me cauſerent, me troublerent fort dans mon ouvrage. Ma plus grande apprehenſion étoit pour mes yeux, que j'aurois infailliblement perdus, ſi je ne me fuſſe promtement aviſé d'un expedient. J'avois dans un de mes gouſſets une paire de lunettes, que je tirai & attachai à mon nez, auſſi fortement que je pûs. Armé de cette façon, comme d'une eſpece de caſque, je pourſuivis mon travail, en dépit de la grêle continuelle de fléches qui tomboit ſur moi. Ayant placé tous

les crochets, je commençai à tirer; mais ce fut inutilement, tous les Vaisseaux étoient à l'ancre. Je coupai aussi-tôt avec mon coûteau tous les cables, auquels étoient attachez les autres; ce qu'ayant achevé en peu de tems, je tirai aisément cinquante des plus gros Vaisseaux, & les entraînai avec moi.

Les *Blefuscudiens*, qui n'avoient point d'idée de ce que je projettois, furent également surpris & confus. Ils m'avoient vû couper les cables, & avoient crû que mon dessein n'étoit que de les laisser flotter au gré du vent & de la marée, & de les faire heurter l'un contre l'autre; mais quand ils me virent entraîner toute la flotte à la fois, ils jetterent des cris de rage & de desespoir.

Ayant marché quelque tems, & me trouvant hors de la portée des traits, je m'arrêtai un peu pour tirer toutes les fléches qui s'étoient attachées à mon visage & à mes

mains ; puis conduiſant ma priſe, je tâchai de me rendre au Port Imperial de *Lilliput*.

L'Empereur avec toute ſa Cour étoit ſur le bord de la Mer, attendant le ſuccès de mon entrepriſe. Ils voyoient de loin avancer une Flotte ſous la forme d'un grand croiſſant ; mais comme j'étois dans l'eau juſqu'au cou, ils ne s'appercevoient pas que c'étoit moi qui la conduiſoit vers eux.

L'Empereur crût donc que j'avois péri, & que la Flotte de l'ennemi s'approchoit pour faire une deſcente. Mais ſes craintes furent bien-tôt diſſipées ; car ayant pris pié, on me vit à la tête de tous les Vaiſſeaux, & on m'entendit crier d'une voix forte : *Vive le très-puiſſant Empereur de Lilliput.* Ce Prince à mon arrivée, me donna des loüanges infinies, & ſur le champ me créa *Nardac*, qui eſt le plus haut titre d'honneur parmi eux.

Sa Majesté me pria de prendre des mesures, pour amener dans ses Ports tous les autres Vaisseaux de l'Ennemi. L'ambition de ce Prince ne lui faisoit prétendre rien moins, que de se rendre maître de tout le Royaume de *Blefuscu*, de le réduire en Province de son Empire, & de le faire gouverner par un Viceroi: de faire perir tous les exilez *Gros-Boutiens*, & de contraindre tous les peuples à casser les œufs par le petit bout: ce qui l'auroit fait parvenir à la Monarchie Universelle. Mais je tâchai de le détourner de ce dessein par plusieurs raisonnemens fondez sur la Politique & sur la Justice; & je protestai hautement, que je ne serois jamais l'instrument dont il se serviroit, pour opprimer un Peuple libre, noble & courageux. Quand on eut déliberé sur cette affaire dans le Conseil, la plus saine partie fut de mon avis.

Cette déclaration ouverte & hardie étoit ſi oppoſée aux projets & à la Politique de Sa Majeſté Imperiale, qu'il étoit difficile qu'il pût me le pardonner. Il en parla dans le Conſeil d'une maniere trés-artificieuſe, & mes ennemis ſecrets s'en prévalurent pour me perdre. Tant il eſt vrai que les ſervices les plus importans rendus aux Souverains, ſont bien peu de choſe, lorſqu'ils ſont ſuivis du refus de ſervir aveuglément leurs paſſions.

Environ trois ſemaines après mon expedition éclatante, il arriva une Ambaſſade ſolemnelle de *Blefuſcu*, avec des propoſitions de Paix. Le traité fut bien-tôt conclû à des conditions très-avantageuſes pour l'Empereur. L'Ambaſſade étoit compoſée de ſix Seigneurs, avec une ſuite de 500. perſonnes; & on peut dire que leur entrée fut conforme à la grandeur de leur Maître, & à l'importance de leur negociation.

Après la concluſion du Traité leurs Excellences étant averties ſecrettement des bons offices que j'avois rendus à leur Nation, par la maniere dont j'avois parlé à l'Empereur, me rendirent une viſite en cérémonie. Ils commencerent par me faire beaucoup de complimens ſur ma valeur & ſur ma generoſité, & m'inviterent au nom de leur Maître à paſſer dans ſon Royaume. Je les remerciai, & les priai de me faire l'honneur de preſenter mes très-humbles reſpects à Sa Majeſté *Blefuſcudienne*, dont les vertus éclatantes étoient répanduës par tout l'Univers. Je promis de me rendre auprès de ſa perſonne Royale, avant que de retourner dans mon Païs.

Peu de jours après je demandai à l'Empereur la permiſſion de faire mes complimens au Grand Roi de *Blefuſcu*: il me répondit froidement qu'il le vouloit bien.

J'ai oublié de dire que les Ambaſſadeurs m'avoient parlé avec le ſecours d'un Interprete. Les langues des deux Empires ſont très-différentes l'une de l'autre : chacune des deux Nations vante l'Antiquité, la beauté, & la force de ſa Langue, & mépriſe l'autre. Cependant l'Empereur fier de l'avantage qu'il avoit remporté ſur les *Bleſuſcudiens*, par la priſe de leur Flotte, obligea les Ambaſſadeurs à preſenter leurs Lettres de creance, & à faire leur harangue dans la Langue *Lilliputienne*. Et il faut avoüer qu'à raiſon du trafic & du commerce qui eſt entre les deux Royaumes, de la réception réciproque des exilez, & de l'uſage où ſont les *Lilliputiens* d'envoyer leur jeune nobleſſe dans le *Bleſuſcu*, afin de s'y polir & d'y apprendre les exercices, il y a très-peu de perſonnes de diſtinction dans l'Empire de *Lilliput*, & encore moins de Negotians ou de Ma-

telots dans les Places maritimes, qui ne parlent les deux Langues.

J'eus alors occaſion de rendre à Sa Majeſté Imperiale un ſervice très-ſignalé. Je fus un jour reveillé ſur le minuit par les cris d'une foule de Peuple aſſemblée à la porte de mon Hôtel : J'entendis le mot *Burgum* repeté pluſieurs fois. Quelques-uns de la Cour de l'Empereur s'ouvrant un paſſage à travers la foule, me prierent de venir inceſſamment au Palais, où l'appartement de l'Imperatrice étoit en feu, par la faute d'une de ſes Dames, qui s'étoit endormie en liſant une Poëme *Blefuſcudien*. Je me levai à l'inſtant, & me tranſportai au Palais avec aſſez de peine, ſans néanmoins fouler perſonne aux pieds. Je trouvai qu'on avoit déja appliqué des échelles aux murailles de l'appartement, & qu'on étoit bien fourni de ſceaux ; mais l'eau étoit aſſez éloignée. Ces ſceaux étoient envi-

ron de la groſſeur d'un dé à coudre, & le pauvre Peuple en fourniſſoit avec toute la diligence qu'il pouvoit. L'Incendie commençoit à croître, & un Palais ſi magnifique auroit été infailliblement réduit en cendres, ſi par une préſence d'eſprit peu ordinaire, je ne me fuſſe tout à coup aviſé d'un expédient. Le ſoir précédent j'avois bû en grande abondance d'un vin blanc appellé *Glimigrim*, qui vient d'une Province de *Blefuſcu*, & qui eſt très-diuretique. Je me mis donc à piſſer en ſi grande abondance, & j'appliquai l'eau ſi à propos & ſi adroitement aux endroits convenables, qu'en trois minutes le feu fut tout-à fait éteint, & que le reſte de ce ſuperbe édifice, qui avoit coûté des ſommes immenſes, fut préſervé d'un fatal embraſement.

J'ignorois ſi l'Empereur me ſçauroit gré du ſervice que je venois de lui rendre; car par les Loix fonda-

mentales de l'Empire, c'étoit un crime capital & digne de mort de piſſer dans l'étenduë du Palais Imperial : Je fus raſſûré, lorſque j'appris que Sa Majeſté avoit donné ordre au Grand-Juge de m'expedier des Lettres de grace. Mais on m'apprit que l'Imperatrice, concevant la plus grande horreur de ce que je venois de faire, s'étoit tranſportée au côté le plus éloigné de la Cour, & qu'elle étoit déterminée à ne jamais loger dans des Appartemens, que j'avois oſé ſoüiller par une action malhonnête & temeraire.

CHAPITRE VI.

Les mœurs des Habitans de Lilliput, *leur Litterature, leurs Loix, leurs Coûtumes, & leur maniere d'élever les Enfans.*

QUoique j'aye le deſſein, de renvoyer la Deſcription de cet Empire à un Traité particulier, je crois cependant devoir en donner ici au Lecteur quelque idée generale. Comme la taille ordinaire des gens du Païs, eſt un peu moins haute que de ſix pouces, il y a une proportion exacte dans tous les autres animaux, auſſi bien que dans les plantes & dans les arbres. Par exemple, les chevaux & les bœufs les plus hauts ſont de quatre à cinq pouces; les moutons d'un pouce & demi, plus ou moins; leurs oyes

environ de la groſſeur d'un moineau ; en ſorte que leurs inſectes étoient preſque inviſibles pour moi : mais la nature a ſçû ajuſter les yeux des Habitans de *Lilliput*, à tous les objets qui leur ſont proportionnez. Pour faire connoître combien leur vûë eſt perçante, à l'égard des objets qui ſont proches, je dirai que je vis une fois avec plaiſir un Cuiſinier habile, plumant une alloüette, qui n'étoit pas ſi groſſe qu'une mouche ordinaire ; & une jeune fille enfilant une aiguille inviſible, avec de la ſoye pareillement inviſible.

Ils ont des Caracteres & des Lettres ; mais leur façon d'écrire eſt remarquable, n'étant ni de la gauche à la droite, comme celle de l'*Europe*, ni de la droite à la gauche comme celle des *Arabes*, ni de haut en bas comme celle des *Chinois*, ni de bas en haut, comme celle des *Caſcagiens* ; mais obliquement, &

d'un angle du papier à l'autre, comme celle des Dames d'*Angleterre*.

Ils enterrent les morts la tête directement en bas; parce qu'ils s'imaginent que dans onze mille Lunes, tous les morts reſſuſciteront; qu'alors la Terre (qu'ils croyent platte) ſe tournera ſans deſſus deſſous; & que par ce moyen, au moment de leur Reſurrection, ils ſeront tous trouvez debout ſur leurs pieds. Les Sçavans d'entr'eux reconnoiſſent l'abſurdité de cette opinion; mais l'uſage ſubſiſte, parce qu'il eſt ancien, & fondé ſur les idées du Peuple.

Ils ont des Loix & des Coûtumes très-ſingulieres, que j'entreprendrois peut-être de juſtifier, ſi elles n'étoient trop contraires à celles de ma chere Patrie. La premiere dont je ferai mention, regarde les Délateurs. Tous les crimes contre l'Etat ſont punis en ce Païs-là avec une rigueur extrême; mais ſi

l'Accusé fait voir évidemment so
innocence, l'Accusateur est auss
tôt condamné à une mort ignomi
nieuse, & tous ses biens confisque
au profit de l'Innocent. Si l'accusa
teur est un gueux, l'Empereur d
ses propres deniers dédommag
l'accusé, supposé qu'il ait été mis e
prison; ou qu'il ait été mal-trai
le moins du monde.

On regarde la fraude comme u
crime plus énorme que le vol; c'e
pourquoi elle est toûjours punie d
mort; car on a pour principe, qu
le soin & la vigilance, avec un e
prit ordinaire, peuvent garantir l
biens d'un homme contre les atte
tats des voleurs; mais que la prob
té n'a point de défense contre
fourberie & la mauvaise foi.

Quoique nous regardions
châtimens & les récompenses co
me les grands pivots du Gouvern
ment, je puis dire néanmoins q
la maxime de punir & de récon

enſer n'eſt pas obſervée en Euro-
e, avec la même ſageſſe que dans
Empire de *Lilliput*. Quiconque
ut apporter des preuves ſuffiſan-
s, qu'il a obſervé exactement les
oix de ſon Païs pendant ſoixante-
ize Lunes, a droit de prétendre
certains Privileges ſelon ſa naiſ-
nce & ſon état, avec une certaine
mme d'argent, tirée d'un fonds
ſtiné à cet uſage: il gagne même
Titre de *Snilpall* ou de *Loïal*,
quel eſt ajoûté à ſon nom; mais
Titre ne paſſe pas à ſa poſterité.
s Peuples regardent comme un
faut prodigieux de politique par-
nous, que toutes nos Loix ſoient
naçantes, & que l'infraction ſoit
vie de rigoureux châtimens, tan-
que l'obſervation n'eſt ſuivie
ucune récompenſe: c'eſt pour
te raiſon qu'ils repréſentent la
ſtice avec ſix yeux, deux devant,
tant derriere, & un de chaque
é (pour repreſenter la circon-

pection (tenant un sac plein d'or à sa main droite, & une épée dans le fourreau à sa main gauche, pour faire voir qu'elle est plus disposée à récompenser qu'à punir.

Dans le choix qu'on fait des Sujets pour remplir les Emplois, on a plus d'égard à la probité qu'au grand genie. Comme le Gouvernement est nécessaire au Genre-humain, on croit que la Providence n'eut jamais dessein de faire de l'administration des affaires publiques une science difficile & mysterieuse, qui ne pût être possedée que par un petit nombre d'esprits rares & sublimes, tels qu'il en naît au plus 2, ou 3, dans un siecle : mais on juge que la Verité, la Justice, la Temperance, & les autres Vertus sont à la portée de tout le monde; & que la pratique de ces vertus, accompagnée d'un peu d'experience & de bonne intention, rendent quelque personne que ce soit, propre au service

vice de ſon Païs, pour peu qu'elle ait de bon ſens & de diſcernement. On eſt persuadé que tant s'en faut que le défaut des Vertus morales ſoit ſuppléé par les talens ſuperieurs de l'eſprit, que les Emplois ne pourroient être confiez à de plus dangereuſes mains qu'à celles des grands Eſprits, qui n'ont aucune vertu: & que les erreurs nées de l'ignorance, dans un Miniſtre honnête homme, n'auroient jamais de ſi funeſtes ſuites à l'égard du bien public, que les pratiques tenebreuſes d'un Miniſtre, dont les inclinations ſeroient corrompuës, dont les vûës ſeroient criminelles, & qui trouveroit dans les reſſources de ſon eſprit, de quoi faire le mal impunément.

Qui ne croit pas la Providence Divine parmi les *Lilliputiens*, eſt déclaré incapable de poſſeder aucun Emploi public. Comme les Rois ſe prétendent à juſte titre les Dépu-

tez de la Providence, les *Lilliputiens* jugent qu'il n'y a rien de plus abſurde, & de plus inconſequent, que la conduite d'un Prince qui ſe ſert de Gens ſans Religion, qui nient cette autorité ſuprême, dont il ſe dit le dépoſitaire, & dont en éfet il emprunte la ſienne.

En rapportant ces Loix & les ſuivantes, je ne parle que des Loix originales & primitives des *Lilliputiens*. Je ſçai que par des Loix modernes, ces Peuples ſont tombez dans un grand excez de corruption, témoin cet uſage honteux d'obtenir les grandes charges en danſant ſur la corde; & les marques de diſtinction en ſautant par-deſſus un bâton. Le Lecteur doit obſerver que cet indigne uſage fut introduit par le pere de l'Empereur regnant.

L'ingratitude eſt parmi ces Peuples un crime énorme, comme nous apprenons dans l'hiſtoire, qu'il l'a été autrefois aux yeux de quel-

ques Nations vertueuſes. Celui, diſent les *Lilliputiens*, qui rend de mauvais offices à ſon Bienfaicteur même, doit être néceſſairement l'ennemi de tous les autres hommes.

Les *Lilliputiens* jugent que le Pere & la Mere ne doivent point être chargez de l'éducation de leurs propres enfans ; & il y a dans chaque Ville des Seminaires publics, où tous les Peres & les Meres (excepté les Payſans & les Ouvriers) ſont obligez d'envoyer leurs Enfans de l'un & de l'autre ſexe, pour être élevez & formez. Quand ils ſont parvenus à l'âge de vingt Lunes, on les ſuppoſe dociles & capables d'apprendre. Les Ecoles ſont de differente eſpece, ſuivant la difference du rang & du ſexe. Des Maîtres habiles forment les enfans pour un état de vie conforme à leur naiſſance, à leurs propres talens, & à leurs inclinations.

Les Seminaires pour les mâles

d'une naissance illustre, sont pourvus de Maîtres serieux & sçavans. L'habillement & la nourriture des enfans, sont simples. On leur inspire des principes d'honneur, de justice, de courage, de modestie, de clemence, de Religion & d'amour pour la Patrie. Ils sont habillez par des hommes jusqu'à l'âge de quatre ans; & après cet âge, ils sont obligez de s'habiller eux-mêmes; de quelque grande qualité qu'ils soient. Il ne leur est permis de prendre leurs divertissemens, qu'en la presence d'un Maître; par là ils évitent ces funestes impressions de folie & de vice, qui commencent de si bonne heure à corrompre les mœurs & les inclinations de la Jeunesse. On permet à leurs Pere & Mere de les voir deux fois par an: la visite ne peut durer qu'une heure, avec la liberté de baiser leur fils en entrant & en sortant; mais un Maître qui est toûjours

préſent en ces occaſions, ne leur permet pas de parler ſecrettement à leur fils; de le flatter, de le careſſer, ni de lui donner des bijoux, ou des dragées, & des confitures.

Dans les Seminaires pour les femelles, les jeunes filles de qualité ſont élevées preſque comme les garçons : ſeulement elles ſont habillées par des domeſtiques de leur ſexe; mais toûjours en preſence d'une Maîtreſſe, juſqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de cinq ans, qu'elles s'habillent elles-mêmes. Lorſque l'on découvre que les nourrices ou les femmes de Chambre entretiennent ces petites filles d'hiſtoires extravagantes, de contes inſipides, ou capables de leur faire peur (ce qui eſt en Angleterre fort ordinaire aux Gouvernantes,) elles ſont foüettées publiquement trois fois par toute la Ville, empriſonnées pendant un an, & exilées pendant leur vie dans l'endroit le plus dé-

ſert du Païs. Ainſi les jeunes filles parmi ces Peuples, ſont auſſi honteuſes que les hommes, d'être lâches & ſottes; elles mépriſent tous ornemens exterieurs, & n'ont égard qu'à la bienſéance, & à la propreté. Leurs exercices ne ſont pas tout-à-fait ſi violens que ceux des garçons, & on les fait un peu moins étudier; car on leur apprend auſſi les ſciences & les belles Lettres. C'eſt une maniere parmi eux, qu'une femme devant être pour ſon mari une compagnie toûjours agréable, elle doit s'orner l'eſprit qui ne vieillit point.

Les *Lilliputiens* ſont perſuadez autrement que nous ne le ſommes en Europe, que rien ne demande plus de ſoin & d'application que l'éducation des enfans. Il eſt aiſé, diſent-ils, d'en faire, comme il eſt aiſé de ſemer & de planter. Mais de conſerver certaines plantes, de les faire croître heureuſement, de

les défendre contre les rigueurs de l'Hiver, contre les ardeurs & les orages de l'Eté, contre les attaques des insectes, de leur faire enfin porter des fruits en abondance ; c'est l'effet de l'attention & des peines d'un Jardinier habile.

Ils prennent garde que le Maître ait plûtôt un esprit bien fait qu'un esprit sublime ; plûtôt des mœurs que de la science. Ils ne peuvent souffrir ces Maîtres qui étourdissent sans cesse les oreilles de leurs Disciples, de combinaisons grammaticales, de discussions frivoles, de remarques pueriles ; & qui pour leur apprendre l'ancienne Langue de leur Païs, (qui n'a que peu de rapport à celle qu'on y parle aujourd'hui,) accablent leur esprit de regles & d'exceptions, & laissent là l'usage & l'exercice, pour farcir leur memoire de principes superflus & de préceptes épineux. Ils veulent que le Maître se familiarise avec

dignité, rien n'étant plus contraire à la bonne éducation, que le Pedantiſme & le ſerieux affecté. Il doit, ſelon eux, plûtôt s'abaiſſer que s'élever devant ſon Diſciple, & ils jugent l'un plus difficile que l'autre, parce qu'il faut ſouvent plus d'effort & de vigueur, & toûjours plus d'attention, pour deſcendre ſûrement, que pour monter.

Ils prétendent que les Maîtres doivent bien plus s'appliquer à former l'eſprit des jeunes gens pour la conduite de la vie, qu'à l'enrichir de connoiſſances curieuſes, preſque toûjours inutiles. On leur apprend donc de bonne heure à être ſages & Philoſophes, afin que dans la ſaiſon même des plaiſirs, ils ſçachent les goûter philoſophiquement. N'eſt-il pas ridicule, diſent-ils, de n'en connoître la nature & le vrai uſage que lorſqu'on y eſt devenu inhabile; d'apprendre à vivre, quand la vie eſt preſque paſ-

ſée

ſée, & de commencer à être homme, lorſque l'on n'eſt plus capable d'en faire les fonctions.

On leur propoſe des récompenſes pour l'aveu ingenu & ſincere de leurs fautes, & ceux qui ſçavent mieux raiſonner ſur leurs propres défauts, obtiennent des graces & des honneurs. On veut qu'ils ſoient curieux, & qu'ils faſſent ſouvent des queſtions ſur tout ce qu'ils voyent, & ſur tout ce qu'ils entendent, & on punit très-ſevérement ceux qui, à la vûë d'une choſe extraordinaire & remarquable, témoignent peu d'étonnement & de curioſité.

On leur recommande d'être très-fidelles, très-ſoumis, très-attachez au Prince, mais d'un attachement général & de devoir, & non d'aucun attachement particulier, qui bleſſe ſouvent la conſcience, & toûjours ſa liberté, & qui expoſe à de grands malheurs.

Les Maîtres d'Hiſtoire ſe met-

tent moins en peine d'apprendre à leurs Eleves la datte de tel ou tel évenement, que de leur peindre le caractere, les bonnes & les mauvaises qualitez des Rois, des Généraux d'Armées & des Miniſtres. Ils croyent qu'il leur importe aſſez peu de ſçavoir, qu'en telle année & en tel mois, telle bataille a été donnée; mais qu'il leur importe de conſidérer, combien les hommes dans tous les ſiecles ſont barbares, brutaux, injuſtes, ſanguinaires, toûjours prêts à prodiguer leur propre vie ſans neceſſité, attenter ſur celle des autres ſans raiſon; combien les combats deshonorent l'humanité, & combien les motifs doivent être puiſſans, pour en venir à cette extrêmité funeſte. Ils regardent l'hiſtoire de l'eſprit humain, comme la meilleure de toutes, & ils apprennent moins aux jeunes gens à retenir les faits qu'à en juger.

Ils veulent que l'amour des Scien-

ces soit borné, & que chacun choisisse le genre d'étude qui convient le plus à son inclination & à son talent. Ils font aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop, que d'un homme qui mange trop, persuadez que l'esprit a ses indigestions comme le corps. Il n'y a que l'Empereur seul qui ait une vaste & nombreuse Bibliotheque. A l'égard de quelques particuliers ignorans qui en ont de grandes, on les regarde comme des ânes chargez de Livres.

La Philosophie chez ces Peuples est très-gaye, & ne consiste pas en *ergotismes*, comme dans nos Ecôles. Ils ne sçavent ce que c'est que *Baroco* & *Baralipton*; que *Categories*, que termes de la premiére & de la seconde intention, & autres sottises épineuses de la Dialectique, qui n'apprehnent pas plus à raisonner, qu'à danser. Leur Philosophie consiste à établir des principes infaillibles, qui conduisent l'esprit à pré-

ferer l'état mediocre d'un honnête homme, aux richeſſes & au faſte d'un Financier ; & les victoires remportées ſur ſes paſſions, à celles d'un Conquerant. Elle leur apprend à vivre durement & à fuïr tout ce qui accoûtume les ſens à la volupté, tout ce qui rend l'ame trop dépendante du corps, & affoiblit ſa liberté. Au reſte, on leur repréſente toûjours la vertu, comme une choſe aiſée & agréable.

On les exhorte à bien choiſir leur état de vie, & on tâche de leur faire prendre celui qui leur convient le mieux, ayant moins d'égard aux facultez de leurs parens, qu'aux facultez de leur ame; en ſorte que le fils d'un Laboureur eſt quelquefois Miniſtre d'Etat, & le fils d'un Seigneur eſt Marchand.

Ces Peuples n'eſtiment la Phyſique & la Mathematique, qu'autant que ces Sciences ſont avantageuſes à la vie, & au progrès des

Arts utiles. En général, ils ſe mettent peu en peine de connoître toutes les parties de l'Univers, & aiment moins à raiſonner ſur l'ordre & le mouvement des corps Phyſiques, qu'à joüir de la Nature, ſans l'examiner. A l'égard de la Metaphyſique, ils la regardent comme une ſource de viſions & de chimeres.

Ils haïſſent l'affectation dans le langage, & le ſtile précieux, ſoit en proſe, ſoit en vers, & ils jugent qu'il eſt auſſi impertinent de ſe diſtinguer par ſa maniere de parler, que par celle de s'habiller. Un Auteur qui quitte le ſtile pur, clair & ſerieux, pour employer un jargon bizarre & guindé, & des métaphores recherchées & inoüies, eſt couru & hué dans les ruës, comme un maſque de Carnaval.

On cultive parmi eux le corps & l'ame tout à la fois, parce qu'il s'agit de dreſſer un homme, & que

l'on ne doit pas former l'un ſans l'autre. C'eſt, ſelon eux une couple de chevaux attelez enſemble, qu'il faut conduire à pas égaux. Tandis que vous ne formez (diſent-ils) que l'eſprit d'un enfant, ſon exterieur devient groſſier & impoli: tandis que vous ne lui formez que le corps, la ſtupidité & l'ignorance s'emparent de ſon eſprit.

Il eſt défendu aux Maîtres de châtier leurs enfans par la douleur: ils le font par le retranchement de quelque douceur ſenſible, par la honte, & ſur-tout par la privation de deux ou trois leçons; ce qui les mortifie extrêmement, parce qu'on les abandonne à eux-mêmes, & qu'on fait ſemblant de ne les pas juger dignes d'inſtruction. La douleur, ſelon eux, ne ſert qu'à les rendre timides, défaut très-préjudiciable, & dont on ne guérit jamais.

CHAPITRE VII.

L'Auteur ayant reçû avis qu'on lui vouloit faire ſon procès, pour crime de leze-Majeſté, s'enfuit dans le Royaume de Blefuſcu.

AVant que je parle de ma ſortie de l'Empire de *Lilliput*, il ſera peut-être à propos d'inſtruire le Lecteur d'une intrigue ſecrette qui ſe forma contre moi.

J'étois peu fait au manége de la Cour, & la baſſeſſe de mon état m'avoit refuſé les diſpoſitions néceſſaires pour devenir un habile Courtiſan ; quoique pluſieurs d'auſſi baſſe extraction que moi ayent ſouvent réüſſi à la Cour, & y ſoient parvenus aux plus grands emplois : mais auſſi n'avoient-ils pas peut-être la même délicateſſe que moi ſur la

probité & sur l'honneur. Quoiqu'il en soit, pendant que je me disposois à partir pour me rendre auprès de l'Empereur de *Blefuscu*, une personne de grande considération à la Cour, & à qui j'avois rendu des services importans, me vint trouver secrettement pendant la nuit, & entra chez moi avec sa chaise sans se faire annoncer. Les Porteurs furent congediez : je mis la chaise avec son Excellence dans la poche de mon juste-au-corps, & donnant ordre à un Domestique de tenir la porte de ma maison fermée, je mis la chaise sur la table, & je m'assis auprès. Après les premiers complimens, remarquant que l'air de ce Seigneur étoit triste & inquiet, & lui en ayant demandé la raison, il me pria de le vouloir bien écouter sur un sujet qui interessoit mon honneur & ma vie.

Je vous apprends, me dit-il, qu'on a convoqué depuis peu plu-

ſieurs Committez ſecrets à vôtre ſujet, & que depuis deux jours Sa Majeſté a pris une fâcheuſe réſolution.

Vous n'ignorez pas que *Skyriesh Bolgolam* (*Galbet* ou grand Amiral) a preſque toûjours été vôtre ennemi mortel depuis vôtre arrivée ici. Je n'en ſçai pas l'origine ; mais ſa haine s'eſt fort augmentée depuis vôtre expédition contre la flote de *Blefuſcu*: comme Amiral il eſt jaloux de ce grand ſuccès. Ce Seigneur de concert avec *Flimnap* Grand Tréſorier, *Limtoc* le Général, *Lalcon* le Grand Chambellan, & *Balmuff* Grand Juge, ont dreſſé des articles pour vous faire vôtre procès, en qualité de Criminel de Leze-Majeſté, & comme coupable de pluſieurs autres grands crimes.

Cet exorde me frappa tellement, que j'allois l'interrompre, quand il me pria de ne rien dire & de l'écouter ; & il continua ainſi.

Pour reconnoître les ſervices que vous m'avez rendus, je me ſuis fait inſtruire de tout le procès, & j'ai obtenu une copie des articles; c'eſt une affaire dans laquelle je riſque ma tête pour vôtre ſervice.

Articles de l'accuſation intentée contre Quinbus Fleſtrin, (*l'Homme Montagne.*)

ARTICLE I.

D'Autant que par une Loi portée ſous le Regne de Sa Majeſté Imperiale *Cabin Deffar Plune*, il eſt ordonné que quiconque piſſera dans l'étenduë du Palais Imperial, ſera ſujet aux peines & châtimens du crime de Leze-Majeſté, & que malgré cela ledit *Quinbus Fleſtrin* par un violement ouvert de ladite Loi, ſous le prétexte d'éteindre le feu allumé dans l'appartement de la Chere Imperiale Epouſe de Sa Majeſté, auroit malicieuſement, traitreuſement & diaboliquement, par la décharge de ſa veſſie, éteint ledit feu allumé dans ledit appartement, étant alors

entré dans l'étenduë dudit Palais Imperial.

ARTICLE II.

Que ledit *Quinbus Fleſtrin*, ayant amené la Flotte Royale de *Blefuſcu* dans nôtre Port Imperial, & lui ayant été enſuite enjoint par Sa Majeſté Imperiale, de ſe rendre Maître de tous les autres Vaiſſeaux dudit Royaume de *Blefuſcu*, & de le reduire à la forme d'une Province, qui pût être gouvernée par un Viceroi de nôtre Païs; & de faire perir & mourir non-ſeulement tous les *Gros-Boutiens* exilez, mais auſſi tout le Peuple de cet Empire, qui ne voudroit inceſſamment quitter l'héréſie *Gros-Boutienne*, ledit *Fleſtrin*, comme un traître rebelle à ſa très-heureuſe Imperiale Majeſté, auroit preſenté une requête pour être diſpenſé dudit ſervice, ſous le pretexte frivole d'une répugnance

de ſe mêler de contraindre les conſciences, & d'opprimer la liberté d'un Peuple innocent.

ARTICLE III.

Que certains Ambaſſadeurs étant venus depuis peu de la Cour de *Bleſuſcu*, pour demander la paix à Sa Majeſté, ledit *Fleſtrin*, comme un ſujet déloyal, auroit ſecouru, aidé, ſoulagé & régalé leſdits Ambaſſadeurs, quoi qu'il les connût pour être Miniſtres d'un Prince qui venoit d'être récemment l'Ennemi déclaré de Sa Majeſté Imperiale, & dans une guerre ouverte contre Sadite Majeſté.

ARTICLE IV.

Que ledit *Quinbus Fleſtrin*, contre le devoir d'un fidelle Sujet, ſe diſpoſeroit actuellement à faire un voyage à la Cour de *Bleſuſcu*, pour

lequel il n'a reçû qu'une permiſſion verbale de Sa Majeſté Imperiale ; & ſous pretexte de ladite permiſſion, ſe propoſeroit témérairement & perfidement de faire ledit voyage, & de ſecourir, ſoulager & aider le Roi de *Blefuſcu*.

Il y a encore d'autres Articles, ajoûta-t-il, mais ce ſont les plus importans dont je viens de vous lire un abregé.

Dans les differentes déliberations ſur cette accuſation, il faut avoüer que Sa Majeſté a fait voir ſa moderation, ſa douceur & ſon équité, repréſentant pluſieurs fois vos ſervices, & tâchant de diminuer vos crimes. Le Tréſorier & l'Amiral ont opiné qu'on devoit vous faire mourir d'une mort cruelle & ignominieuſe, en mettant le feu à vôtre Hôtel pendant la nuit ; & le Général devoit vous attendre avec vingt mille hommes armez de flêches empoiſonnées, pour

vous frapper au visage & aux mains. Des ordres secrets devoient être donnez à quelques-uns de vos domestiques, pour répandre un suc venimeux sur vos chemises, lequel vous auroit fait bien-tôt déchirer vôtre propre chair, & mourir dans des tourmens excessifs. Le Général s'est rendu au même avis : en sorte que pendant quelque tems la pluralité des voix a été contre vous ; mais Sa Majesté resoluë de vous sauver la vie, a gagné le suffrage du Chambellan.

Sur ces entrefaites *Reldresal*, premier Secretaire d'Etat pour les affaires secrettes, a reçû ordre de l'Empereur de donner son avis ; ce qu'il a fait conformément à celui de Sa Majesté, & certainement il a bien justifié l'estime que vous avez pour lui. Il a reconnu que vos crimes étoient grands, mais qu'ils méritoient néanmoins quelque indulgence. Il a dit que l'amitié qui

étoit entre vous & lui, étoit si connuë, que peut-être on pourroit le croire prévenu en vôtre faveur; que cependant pour obéïr au commandement de Sa Majesté, il vouloit dire son avis avec franchise & liberté: que si Sa Majesté, en consideration de vos services, & suivant la douceur de son esprit, vouloit bien vous sauver la vie, & se contenter de vous faire crever les deux yeux, il jugeoit avec soumission que par cet expedient la Justice pourroit être en quelque sorte satisfaite; & que tout le monde applaudiroit à la clemence de l'Empereur, aussi-bien qu'à la procédure équitable & génereuse de ceux qui avoient l'honneur d'être ses Conseillers. Que la perte de vos yeux ne feroit point d'obstacle à vôtre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à S. M. Que l'aveuglement sert à augmenter le courage, en

nous

cachant les perils ; que l'eſprit en devient plus recuëilli, & plus diſpoſé à la découverte de la verité. Que la crainte que vous aviez pour vos yeux, étoit la plus grande difficulté que vous aviez euë à ſurmonter, en vous rendant maître de la Flotte ennemie, & que ce ſeroit aſſez que vous viſſiez par les yeux des autres, puiſque les plus puiſſans Princes ne voyent pas autrement.

Cette propoſition fut reçûë avec un déplaiſir extrême par toute l'aſſemblée : l'Admiral *Bolgolam* tout en feu ſe leva, & tranſporté de fureur, dit qu'il étoit étonné que le Secretaire oſât opiner pour la conſervation de la vie d'un traître ; que les ſervices que vous aviez rendus étoient, ſelon les veritables maximes d'Etat, des crimes énormes ; que vous, qui êtiez capable d'éteindre tout-à-coup une incendie en arroſant d'urine le Palais de Sa

Majesté (ce qu'il ne pouvoit rappeller sans horreur,) pourriez quelqu'autrefois, par le même moyen, inonder le Palais & toute la Ville, ayant une pompe énorme disposée à cet effet ; & que la même force qui vous avoit mis en état d'entraîner toute la Flotte de l'ennemi, pourroit servir à la reconduire, sur le premier mécontentement, à l'endroit d'où vous l'aviez tirée. Qu'il avoit des raisons très-fortes de penser que vous êtiez *Gros-Boutien* au fond de vôtre cœur ; & parce que la trahison commence au cœur avant qu'elle paroisse dans les actions : comme *Gros-Boutien*, il vous déclara formellement traître & rebelle, & insista qu'on devoit sans délai vous faire mourir.

Le Tréforier fut du même avis. Il fit voir à quelles extrêmitez les Finances de Sa Majesté étoient réduites par la dépense de vôtre entretien, ce qui deviendroit bien-tôt

insoûtenable. Que l'expedient proposé par le Secretaire de vous crever les yeux, loin d'être un remede contre ce mal, l'augmenteroit selon toutes les apparences ; comme il paroît par l'usage ordinaire d'aveugler certaines volailles, qui après cela mangent encore plus, & s'engraissent plus promptement. Que Sa Majesté sacrée, & le Conseil, qui étoient vos Juges, étoient dans leurs propres consciences persuadez de vôtre crime: ce qui étoit une preuve plus que suffisante pour vous condamner à mort, sans avoir recours à des preuves formelles, requises par la Lettre rigide de la Loi.

Mais Sa Majesté Imperiale étant absolument déterminée à ne vous point faire mourir, dit gracieusement que, puisque le Conseil jugeoit la perte de vos yeux un châtiment trop leger, on pourroit en ajoûter un autre. Et vôtre ami le

Secretaire priant avec soûmission d'être écouté encore, pour répondre à ce que le Tréſorier avoit objecté touchant la grande dépenſe que Sa Majeſté faiſoit pour vôtre entretien, dit que ſon Excellence, qui avoit la ſeule diſpoſition des Finances de l'Empereur, pourroit remedier facilement à ce mal, en diminuant vôtre table peu-à-peu: & que par ce moyen faute d'une quantité ſuffiſante de nourriture, vous deviendriez foible & languiſſant, & perdriez l'appetit, & bientôt après la vie.

Ainſi par la grande amitié du Secretaire, toute l'affaire a été terminée à l'amiable; les ordres précis ont été donnez pour tenir ſecret le deſſein de vous faire peu à peu mourir de faim. L'Arrêt, pour vous crever les yeux, a été enregiſtré dans le Greffe du Conſeil, perſonne ne s'y oppoſant, ſi ce n'eſt l'Amiral *Bolgolam*. Dans trois jours, le

Secretaire aura ordre de ſe rendre chez vous, & de lire les articles de vôtre accuſation en vôtre préſence ; & puis de vous faire ſçavoir la grande clemence & grace de Sa Majeſté & du Conſeil, en ne vous condamnant qu'à la perte de vos yeux ; à laquelle Sa Majeſté ne doute pas que vous ne vous ſoûmettiez avec la reconnoiſſance & l'humilité qui conviennent. Vingt des Chirurgiens de Sa Majeſté ſe rendront à ſa ſuite, & exécuteront l'operation par la décharge adroite de pluſieurs flêches très-aiguës dans les prunelles de vos yeux, lorſque vous ſerez couché à terre. C'eſt à vous à prendre les meſures convenables que vôtre prudence vous ſuggerera. Pour moi, afin de prévenir les ſoupçons, il faut que je m'en retourne auſſi ſecrettement que je ſuis venu.

Son Excellence me quitta, & je reſtai ſeul livré aux inquiétudes,

C'étoit un uſage introduit par ce Prince, & par ſon Miniſtere (très-different à ce qu'on m'aſſure de l'uſage des premiers tems) qu'aprés que la Cour avoit ordonné un ſupplice, pour ſatisfaire le reſſentiment du Souverain, ou la malice d'un Favori, l'Empereur devoit faire une harangue à tout ſon Conſeil, parlant de ſa douceur & de ſa clémence, comme des qualitez reconnuës de tout le monde. La harangue de l'Empereur à mon ſujet fut bien-tôt publiée par tout l'Empire, & rien n'inſpira tant de terreur au Peuple que ces éloges de la clémence de Sa Majeſté, parce qu'on avoit remarqué que plus ces éloges étoient amplifiez, plus le ſupplice étoit ordinairement cruel & injuſte. Et à mon égard, il faut avoüer que n'étant pas deſtiné par ma naiſſance ou par mon éducation à être homme de Cour, j'entendois ſi peu les affaires, que je ne pouvois déci-

der si l'Arrêt porté contre moi étoit doux ou rigoureux, juste ou injuste. Je ne songeai point à demander la permission de me défendre, j'aimai autant être condamné sans être entendu. Car ayant autrefois vû plusieurs procès semblables, je les avois toûjours vû terminez selon les instructions données aux Juges, & au gré des accusateurs accreditez & puissans.

J'eus quelqu'envie de faire de la résistance; car étant en liberté, toutes les forces de cet Empire ne seroient pas venu à bout de moi, & j'aurois pû facilement à coups de pierres battre & renverser la Capitale: mais je rejettai aussi-tôt ce projet avec horreur, me ressouvenant du serment que j'avois prêté à Sa M. des graces que j'avois reçûës d'elle, & de la haute dignité de *Nardac* qu'elle m'avoit conferée. D'ailleurs, je n'avois pas assez pris l'esprit de Cour, pour me per-

ſuader que les rigueurs de Sa Majeſté m'aquitoient de toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une réſolution, qui, ſelon les apparences, ſera cenſurée de quelques perſonnes avec juſtice ; car je confeſſe que ce fut une grande témérité à moi, & un très-mauvais procedé de ma part, d'avoir voulu conſerver mes yeux, ma liberté & ma vie, malgré les ordres de la Cour. Si j'avois mieux connu le caractere des Princes & des Miniſtres d'Etat, que j'ai depuis obſervé dans pluſieurs autres Cours, & leur methode de traiter des accuſez moins criminels que moi, je me ſerois ſoûmis ſans difficulté à une peine ſi douce. Mais emporté par le feu de la jeuneſſe, & ayant eu ci-devant la permiſſion de Sa Majeſté Imperiale de me rendre auprès du Roi de *Blefuſcu*, je me hâtai, avant l'expiration des trois jours, d'envoyer une Lettre à mon ami

ami le Secretaire, par laquelle je lui faiſois ſçavoir la réſolution que j'avois priſe, de partir ce jour-là même pour *Blefuſcu*, ſuivant la permiſſion que j'avois obtenuë: & ſans attendre la réponſe, je m'avançai vers la côte de l'Iſle où étoit la Flotte. Je me ſaiſis d'un gros Vaiſſeau de guerre, j'attachai un cable à la proüe, & levant les ancres, je me deshabillai, mis mon habit (avec ma couverture que j'avois apportée ſous mon bras) ſur le Vaiſſeau, & le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au Port-Royal de *Blefuſcu*, où le Peuple m'avoit attendu long-tems. On m'y fournit deux guides pour me conduire à la Capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains, juſqu'à ce que je fuſſe arrivé à cent toiſes de la Porte de la Ville, & je les priai de donner avis de mon arrivée à un des Secretaires d'Etat, & de lui

faire ſçavoir que j'attendois les ordres de Sa Majeſté. Je reçûs réponſe au bout d'une heure que S.M. avec toute la Maiſon Royale, venoit pour me recevoir. Je m'avançai 50. toiſes; le Roi & ſa ſuite deſcendirent de leurs chevaux; & la Reine avec les Dames ſortirent de leurs carroſſes, & je n'apperçûs pas qu'ils euſſent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiſer les mains du Roi & de la Reine. Je dis à Sa Majeſté que j'étois venu ſuivant ma promeſſe, & avec la permiſſion de l'Empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un ſi puiſſant Prince, & pour lui offrir tous les ſervices qui dépendoient de moi, & qui ne ſeroient pas contraires à ce que je devois à mon Souverain: mais ſans parler de ma diſgrace.

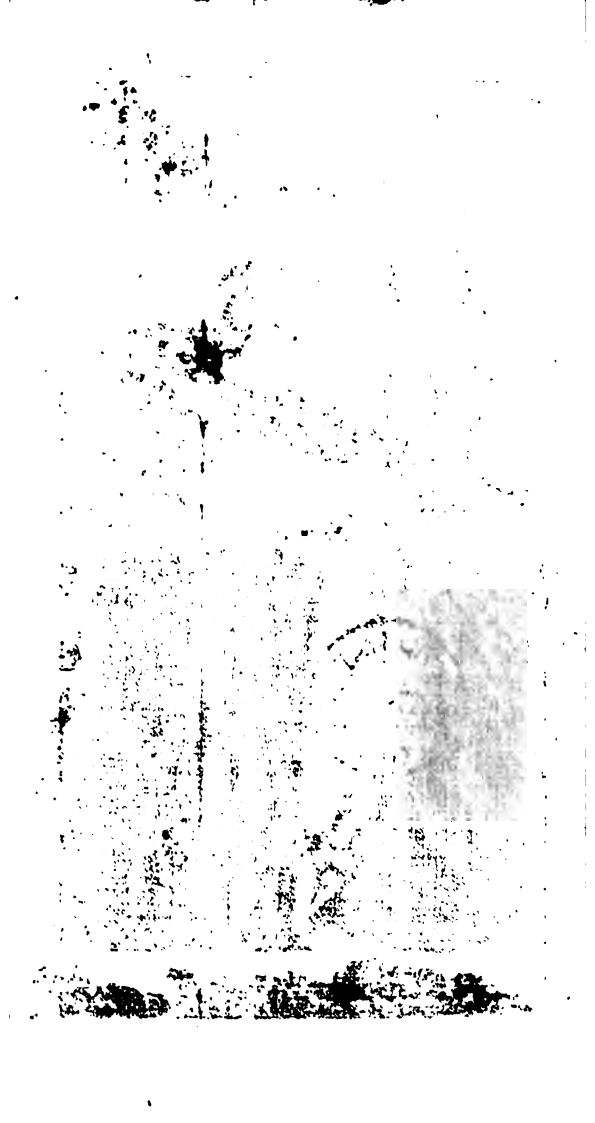
Je n'ennuyerai point le Lecteur du détail de ma réception à la Cour, qui fut conforme à la generoſité d'un ſi grand Prince, ni des

incommoditez que j'eſſuyai, faute d'une maiſon & d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur par un accident heureux, trouve le moyen de quitter Blefuſcu, *& après quelques difficultez retourne dans ſa Patrie.*

TRois jours après mon arrivée, me promenant par curioſité vers la Côte de l'Iſle qui regarde le Nord-Eſt, je découvris à une demie lieuë de diſtance dans la Mer, quelque choſe qui me ſembla être un bâteau renverſé. Je tirai mes ſouliers & mes bas, & allant dans l'eau cent ou cent cinquante toiſes, je vis que l'objet s'approchoit par la force de la marée, & je connus alors que c'étoit une chaloupe, qui à ce que je crûs, pouvoit avoir été détachée d'un Vaiſſeau par quelque tempête: ſur quoi



je revins incessamment à la Ville, & priai Sa Majesté de me prêter vingt des plus grands Vaisseaux qui lui restoient depuis la perte de sa Flotte, & trois mille Matelots, sous les ordres du Vice-Amiral. Cette Flotte mit à la voile, faisant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la Côte, où j'avois premierement découvert la Chaloupe. Je trouvai que la marée l'avoit poussée encore plus près du rivage. Quand les Vaisseaux m'eurent joint, je me depoüillai de mes habits, me mis dans l'eau, & m'avançai jusqu'à cinquante toises de la Chalouppe; après quoi je fus obligé de nager, jusqu'à ce que je l'eusse atteinte. Les Matelots me jetterent un cable, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bâteau, & l'autre bout à un Vaisseau de guerre: mais je ne pûs continuer mon ouvrage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derriere la

Chalouppe, & à la pouſſer en avant avec une de mes mains ; en ſorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pûs avoir le menton hors de l'eau, & trouver pied. Je me répoſai deux ou trois minutes, & puis je pouſſai le bâteau encore, juſqu'à ce que la Mer ne fût pas plus haute que mes aiſſelles, & alors la plus grande fatigue étant paſſée, je pris d'autres cables apportez dans un des Vaiſſeaux, & les attachant premierement au bâteau, & puis à neuf des Vaiſſeaux qui m'attendoient, le vent étant aſſez favorable, & les Matelots m'aidant, je fis en ſorte que nous arrivâmes à vingt toiſes du rivage ; & la Mer s'étant retirée, je gagnai la Chalouppe à pied ſec, & avec le ſecours de deux mille hommes, & celui des cordes & des machines, je vins à bout de la relever, & trouvai qu'elle n'avoit été que très-peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma Chaloupe dans le Port Royal de *Blefuſcu*, où il s'amaſſa un grand concours de Peuple, plein d'étonnement à la vûë d'un Vaiſſeau ſi prodigieux. Je dis au Roi que ma bonne fortune m'avoit fait rencontrer ce Vaiſſeau pour me tranſporter à quelque autre endroit, d'où je pourrois retourner dans mon Païs natal; & je priai Sa Majeſté de vouloir bien donner ſes ordres, pour mettre ce Vaiſſeau en état de me ſervir, & de me permettre de ſortir de ſes Etats; ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plût de m'accorder.

J'étois fort ſurpris que l'Empereur de *Lilliput*, depuis mon départ, n'eût fait aucunes recherches à mon ſujet; mais j'appris que Sa Majeſté Imperiale, ignorant que j'avois eu avis de ſes deſſeins, s'imaginoit que je n'étois allé à *Blefuſcu*, que pour accomplir ma promeſſe, ſuivant la

permiſſion qu'il m'en avoit donnée, & que je reviendrois dans peu de jours. Mais à la fin, ma longue abſence le mit en peine ; & ayant tenu Conſeil avec le Tréſorier & le reſte de la cabale, une perſonne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dreſſez contre moi. L'Envoyé avoit des inſtructions pour repreſenter au Souverain de *Blefuſcu*, la grande douceur de ſon Maître, qui s'étoit contenté de me punir par la perte de mes yeux; que je m'étois ſouſtrait à la Juſtice ; & que ſi je ne retournois pas dans deux jours, je ſerois dépoüillé de mon Titre de *Nardac*, & déclaré criminel de haute trahiſon. L'Envoyé ajoûta, que pour conſerver la paix & l'amitié entre les deux Empires, ſon Maître eſperoit que le Roi de *Blefuſcu* donneroit ordre de me faire reconduire à *Lilliput*, pieds & mains liez, pour être puni comme un traître.

Le Roi de *Blefuſcu* ayant pris trois jours pour déliberer ſur cette affaire, rendit une réponſe très-honnête & très-ſage. Il repreſenta qu'à l'égard de me renvoyer lié, l'Empereur n'ignoroit pas que cela étoit impoſſible; que quoique je lui euſſe enlevé ſa Flotte, il m'étoit redevable de pluſieurs bons offices que je lui avois rendus par rapport au Traité de Paix. D'ailleurs qu'ils ſeroient bien-tôt l'un & l'autre délivrez de moi, parce que j'avois trouvé ſur le rivage un Vaiſſeau prodigieux, capable de me porter ſur la Mer, qu'il avoit donné ordre d'accommoder avec mon ſecours, & ſuivant mes inſtructions, en ſorte qu'il eſperoit que dans peu de ſemaines les deux Empires ſeroient debarraſſez d'un fardeau ſi inſupportable.

Avec cette réponſe, l'Envoyé retourna à *Lilliput*, & le Roi de *Blefuſcu* me raconta ce qui s'étoit paſſé, m'offrant en même tems, mais ſe-

cretement & en confidence ſa gracieuſe protection, ſi je voulois reſter à ſon ſervice. Quoique je crûſſe ſa propoſition ſincere, je pris la réſolution de ne me livrer jamais à aucun Prince, ni à aucun Miniſtre, lorſque je me pourrois paſſer d'eux: c'eſt pourquoi après avoir témoigné à Sa Majeſté ma juſte reconnoiſſance de ſes intentions favorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui diſant que puiſque la fortune bonne ou mauvaiſe m'avoit offert un Vaiſſeau, j'étois réſolu de me livrer à l'Ocean, plûtôt que d'être l'occaſion d'une rupture entre deux ſi puiſſans Souverains. Le Roi ne me parut pas offenſé de ce diſcours, & j'appris même qu'il étoit bien aiſe de ma réſolution, auſſi-bien que la plûpart de ſes Miniſtres.

Ces conſiderations m'engagerent à partir un peu plûtôt que je n'avois projetté; & la Cour qui

ſouhaitoit mon départ, y contribua avec empreſſement. Cinq cens Ouvriers furent employez à faire deux Voiles à mon bâteau, ſuivant mes ordres, en doublant treize fois enſemble leur plus groſſe toile, & la matelaſſant. Je pris la peine de faire des cordes & des cables, en joignant enſemble dix, vingt, ou trente des plus forts des leurs. Une groſſe pierre, que j'eus le bonheur de trouver, après une longue recherche, près le rivage de la Mer, me ſervit d'ancre; j'eus le ſuif de trois cens bœufs pour graiſſer ma chaloupe, & pour d'autres uſages. Je pris des peines infinies à couper les plus grands arbres pour en faire des rames & des mâts, en quoi cependant je fus aidé par les Charpentiers des Navires de Sa Majeſté.

Au bout d'environ un mois, quand tout fut prêt, j'allai pour recevoir les ordres de Sa Majeſté, & pour prendre congé d'Elle. Le Roi

accompagné de la Maiſon Royale, ſortit du Palais. Je me couchai ſur le viſage, pour avoir l'honneur de lui baiſer la main, qu'il me donna très-gracieuſement, auſſi-bien que la Reine & les jeunes Princes du Sang. Sa Majeſté me fit preſent de cinquante bourſes de deux cent *Spruggs* chacune, avec ſon portrait en grand, que je mis auſſi-tôt dans un de mes gands pour le mieux conſerver.

Je chargeai ſur ma chaloupe cent bœufs & trois cens moutons, avec du pain & de la boiſſon à proportion, & une certaine quantité de viande cuite, auſſi grande que quatre cens Cuiſiniers m'avoient pû fournir. Je pris avec moi ſix vaches & deux taureaux vivans, & un même nombre de brebis & de belliers, ayant deſſein de les porter dans mon Païs, pour en multiplier l'eſpece : je me fournis auſſi de foin & de bled. J'aurois été bien aiſe d'em-

mener ſix des gens du Païs ; mais le Roi ne le voulut pas permettre ; & outre une très-exacte viſite de mes poches, Sa Majeſté me fit donner ma parole d'honneur, que je n'emporterois aucun de ſes Sujets, quand même ce ſeroit de leur propre conſentement, & à leur requête.

Ayant ainſi préparé toutes choſes, je mis à la voile le vingt-quatriéme jour de Septembre 1701. ſur les ſix heures du matin ; & quand j'eus fait quatre lieuës tirant vers le Nord, le vent étant au Sud-Eſt, ſur les ſix heures du ſoir, je découvris une petite Iſle longue d'environ une demie lieuë vers le Nord-Oüeſt. Je m'avançai & jettai l'ancre vers la Côte de l'Iſle qui étoit à l'abri du vent : elle me parut inhabitée. Je pris des rafraîchiſſemens, & m'allai repoſer. Je dormis environ ſix heures ; car le jour commença à paroître deux heures après que je fus éveillé. Je déjeunai & le vent

étant favorable, je levai l'ancre, & fis la même route que le jour précédent, guidé par mon compas de poche. C'étoit mon dessein de me rendre, s'il étoit possible, à une de ces Isles, que je croyois avec raison situées au Nord-Est de la terre de *Van-Diemen*. Je ne découvris rien ce jour-là; mais le lendemain sur les trois heures après-midi, quand j'eus fait, selon mon calcul, environ vingt-quatre lieuës, je découvris un Navire faisant route vers le *Sud-Est*. Je mis toutes mes voiles, & au bout d'une demie-heure, le Navire m'ayant apperçû, arbora son pavillon, & tira un coup de canon. Il n'est pas facile de représenter la joye que je ressentis de l'espérance que j'eus de revoir encore une fois mon aimable Païs; & les chers gages que j'y avois laissez. Le Navire relâcha ses voiles, & je le joignis à cinq ou six heures du soir, le 16. Septembre. J'étois

transporté de joye de voir le pavillon d'Angleterre. Je mis mes vaches & mes moutons dans les poches de mon juſte-au-corps, & me rendis à bord avec ma petite cargaiſon de vivres. C'étoit un Vaiſſeau Marchand Anglois revenant du Japon par les Mers du Nord & du Sud, commandé par le Capitaine *Jean Bidell* de *Deptford*, fort honnête homme & excellent Marin. Il y avoit encore cinquante hommes ſur le Vaiſſeau, parmi leſquels je rencontrai un de mes anciens camarades, nommé *Pierre VVilliams*, qui parla avantageuſement de moi au Capitaine. Ce galant homme me fit un très-bon accueil, & me pria de lui apprendre d'où je venois & où j'allois; ce que je fis en peu de mots; mais il crut que la fatigue & les perils que j'avois courus m'avoient fait tourner la tête: ſur quoi je tirai mes vaches & mes moutons de ma poche, ce qui le jetta dans

un grand étonnement, en lui faisant voir la verité de ce que je lui venois de raconter. Je lui montrai les pieces d'or que m'avoit données le Roi de *Blefuſcu*, auſſi-bien que le portrait de Sa Majeſté en grand, avec pluſieurs autres raretez de ce Païs. Je lui donnai deux bourſes de deux cens *Spruggs* chacune, & promis à nôtre arrivée en Angleterre, de lui faire preſent d'une vache & d'une brebis pleine.

Je n'entretiendrai point le Lecteur du détail de ma route: nous arrivâmes aux *Dunes* le 13. d'Avril 1702. Je n'eus qu'un ſeul malheur, c'eſt que les rats du Vaiſſeau emporterent une de mes brebis. Je débarquai le reſte de mon bétail en ſanté, & le mis paître dans un parterre de jeu de boule, à *Greenvvich*.

Pendant le peu de tems que je reſtai en Angleterre, je fis un profit conſiderable, en montrant mes petits animaux à pluſieurs gens de qua-

qualité, & même au Peuple : & avant que je commençaſſe mon ſecond voyage, je les vendis ſix cens livres ſterlings. Depuis mon dernier retour, j'en ai inutilement cherché la race que je croyois conſiderablement augmentée, ſur tout les moutons : j'eſperois que cela tourneroit à l'avantage de nos Manufactures de laine, par la fineſſe des toiſons.

Je ne reſtai que deux mois avec ma femme & ma famille: la paſſion inſatiable de voir les Païs étrangers ne me permit pas d'être plus long-tems ſédentaire. Je laiſſai quinze cens livres ſterlings à ma femme, & l'établis dans une bonne maiſon à *Redriff*. Je portai le reſte de ma fortune avec moi, partie en argent, & partie en Marchandiſes, dans la vûë d'augmenter mes fonds. Mon oncle *Jean* m'avoit laiſſé des terres, proche d'*Epping*, de trente livres ſterlings de rente, & j'avois un

long bail des *Taureaux noirs*, en *Fetterlane*, qui me fourniſſoit le même revenu ; ainſi je ne courois pas riſque de laiſſer ma famille à la charité de la Paroiſſe. Mon fils *Jean*, ainſi nommé du nom de ſon oncle, apprenoit le Latin, & alloit au College ; & ma fille Eliſabeth (qui eſt à preſent mariée, & a des enfans,) s'appliquoit au travail de l'aiguille. Je dis adieu à ma femme, à mon fils & à ma fille ; & malgré beaucoup de larmes qu'on verſa de part & d'autre, je montai courageuſement ſur l'*Avanture*, Vaiſſeau Marchand de trois cens tonneaux, commandé par le Capitaine Jean-Nicolas de *Leverpool*.

VOYAGES DE GULLIVER.

SECONDE PARTIE.

VOYAGE A BROBDINGNAG.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur, après avoir eſſuyé une grande tempête, ſe met dans une Chaloupe pour deſcendre à terre, & eſt ſaiſi par un des Habitans du Païs. Comment il en eſt traité. Idée du Païs & du Peuple.

AYant été condamné par la nature & par la fortune à une vie agitée, deux mois après mon retour, comme j'ai dit, j'abandon-

nai encore mon Païs natal, & je m'embarquai dans les Dunes le 20. Juin 1702. sur un Vaisseau nommé l'*Avanture*, dont le Capitaine *Jean Nicolas* de la Province de Cornoüaille, partoit pour Surate. Nous eûmes le vent très-favorable jusqu'à la hauteur du *Cap de Bonne Esperance*, où nous moüillâmes pour faire aiguade. Nôtre Capitaine se trouvant alors incommodé d'une fiévre intermittente, nous ne pûmes quitter le *Cap* qu'à la fin du mois de Mars. Alors nous remîmes à la voile, & nôtre voyage fut heureux jusqu'au Détroit de *Madagascar*. Mais étant arrivez au Nord de cette Isle, les vents, qui dans ces Mers soufflent toûjours également entre le Nord & l'Oüest, depuis le commencement de Décembre jusqu'au commencement de Mai, commencent le 29. Avril à souffler très-violemment du côté de l'Oüest: ce qui dura vingt jours de

ſuite, pendant leſquels nous fûmes pouſſez un peu à l'Orient des Iſles *Moluques*, & environ à trois degrez au Nord de la ligne Equinoxiale, ce que nôtre Capitaine découvrit par ſon eſtimation faite le ſecond jour de Mai que le vent ceſſa : mais étant homme très-experimenté das la navigation de ces Mers ; il nous ordonna de nous préparer pour le lendemain à une terrible tempête ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Un vent du Sud appellé *Monſon* commença à s'élever. Apprehendant que le vent ne devînt trop fort, nous ſerrâmes la voile du beaupré, & mîmes à la cape pour ſerrer la mizene ; mais l'orage augmentant toûjours, nous fîmes attacher les canons & ſerrâmes la mizene. Le Vaiſſeau étoit au large, & ainſi nous crûmes que le meilleur parti à prendre, étoit d'aller vent derriere. Nous rivâmes la mizene, & bordâmes les écoutes ; le timon

étoit devers le vent, & le navire se gouvernoit bien. Nous mîmes hors la grande voile ; mais elle fut déchirée par la violence du tems. Après nous amenâmes la grande vergue pour la dégréer, & coupâmes tous les cordages & le robinet qui la tenoient. La Mer étoit très-haute, les vagues se brisant les unes contre les autres. Nous tirâmes les bras du timon, & aidâmes au Timonier, qui ne pouvoit gouverner seul. Nous ne voulions pas amener le mât du grand hunier, parce que le Vaisseau se gouvernoit mieux allant avec la Mer, & nous étions persuadez qu'il feroit mieux son chemin, le mât grée. Voyant que nous étions assez au large après la tempête, nous mîmes hors la mizene & la grande voile, & gouvernâmes auprès du vent. Après nous mîmes hors l'artimon, le grand & petit hunier. Nôtre route étoit Est-Nord-Est ; le vent étoit

au Sud-Oüeſt. Nous amarrâmes à tribord, & démarrâmes le bras devers le vent, braſſâmes les boulines, & mîmes le navire au plus près du vent, toutes les voiles portans. Pendant cet orage, qui fut ſuivi d'un vent impetueux d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, nous fûmes pouſſez, ſelon mon calcul, environ cinq cens lieuës vers l'Orient; en ſorte que le plus vieux & le plus experimenté des Mariniers, ne ſçût nous dire en quelle partie du monde nous étions. Cependant les vivres ne nous manquoient pas, nôtre Vaiſſeau ne faiſoit point d'eau, & nôtre équipage étoit en bonne ſanté; mais nous étions reduits à une très-grande diſette d'eau. Nous jugeâmes plus à propos de continuer la même route, que de tourner au Nord; ce qui nous auroit peut être portez aux parties de la *Grande Tartarie*, qui ſont le plus au Nord-Oüeſt, & dans la *Mer Glaciale*.

Le seiziéme de Juin 1703. un garçon découvrit terre, du haut du Perroquet : le dix-septiéme nous vîmes clairement une grande Isle ou un Continent, (car nous ne sçûmes pas lequel des deux,) sur le côté droit duquel il y avoit une petite langue de terre qui s'avançoit dans la Mer, & une petite Baye trop basse pour qu'un Vaisseau de plus de cent tonneaux pût y entrer. Nous jettâmes l'ancre à une lieuë de cette petite Baye ; nôtre Capitaine envoya 12. hommes de son Equipage bien armez dans la Chaloupe, avec des vases pour l'eau, si l'on en pouvoit trouver. Je lui demandai la permission d'aller avec eux pour voir le Païs, & faire toutes les découvertes que je pourrois. Quand nous fûmes à terre, nous ne vîmes ni riviere, ni fontaine, ni aucuns vestiges d'habitans ; ce qui obligea nos gens à cotoyer le rivage pour chercher de l'eau fraîche proche

proche de la Mer. Pour moi, je me promenai seul & avançai environ un mille dans les terres, où je ne remarquai qu'un Païs sterile & plein de rochers. Je commençois à me lasser, & ne voyant rien qui pût satisfaire ma curiosité, je m'en retournois doucement vers la petite Baye, lorsque je vis nos hommes sur la Chalouppe, qui sembloient tâcher à force de rames de sauver leurs vies; & je remarquai en même tems qu'ils étoient poursuivis par un homme d'une grandeur prodigieuse. Quoi qu'il fût entré dans la Mer, il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux, & faisoit des enjambées étonnantes: mais nos gens avoient pris le devant d'une demie lieuë; & la Mer étant en cet endroit pleine de rochers, le grand homme ne pût atteindre la Chalouppe. Pour moi, je me mis à fuir aussi vîte que je pus, & je grimpai jusqu'au sommet d'une montagne es-

carpée, qui me donna le moyen de voir une partie du Païs. Je le trouvai parfaitement bien cultivé; mais ce qui me surprit d'abord, fut la grandeur de l'herbe qui me parût avoir plus de vingt pieds de hauteur.

Je pris un grand chemin, qui me parut tel quoi qu'il ne fût pour les habitans qu'un petit sentier qui traversoit un champ d'orge. Là je marchai pendant quelque tems; mais je ne pouvois presque rien voir, le tems de la moisson étant proche, & les bleds étant hauts de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure avant que je pûsse arriver à l'extrémité de ce champ, qui étoit enclos d'une haye haute au moins de cent vingt pieds; pour les arbres ils étoient si grands, qu'il me fut impossible d'en supputer la hauteur.

Je tâchois de trouver quelque ouverture dans la haye, quand je

découvris un des Habitans, dans le champ prochain, de la même taille que celui que j'avois vû dans la Mer poursuivant nôtre Chaloupe. Il me parût aussi haut qu'un clocher ordinaire, & il faisoit environ cinq toises à chaque enjambé, autant que je pûs conjecturer. Je fus frappé d'une frayeur extrême, & je courus me cacher dans le blé, d'où je le vis arrêté à une ouverture de la haye, jettant les yeux çà & là, & appellant d'une voix plus grosse & plus retentissante, que si elle fût sortie d'une porte-voix: le son étoit si fort & si élevé dans l'air, que d'abord je crûs entendre le tonnerre. Aussi-tôt sept hommes de sa taille s'avancerent vers lui, chacun une faucille à la main, chaque faucille étant de la grandeur de six faux. Ces gens n'étoient pas si bien habillez que le premier, dont ils sembloient être les Domestiques. Selon les ordres qu'il leur donna, ils

allérent pour couper le blé dans le champ où j'étois couché. Je m'éloignai d'eux autant que je pûs ; mais je ne me remuois qu'avec une difficulté extrême, car les tuyaux du blé n'étoient pas quelquefois distans plus d'un pied l'un de l'autre, en sorte que je ne pouvois guéres marcher dans cette espece de forêt. Je m'avançai cependant vers un endroit du champ, où la pluye & le vent avoient couché le bled: il me fut alors tout-à-fait impossible d'aller plus loin, car les tuyaux étoient si entrelassez, qu'il n'y avoit pas moyen de ramper à travers ; & les barbes des épis tombez étoient si fortes & si pointuës, qu'elles me perçoient au travers de mon habit, & m'entroient dans la chair : cependant j'entendois les moissonneurs qui n'étoient qu'à cinquante toises de moi. Etant tout-à-fait épuisé & réduit au desespoir, je me couchai entre deux sillons, & je

ſouhaitai d'y finir mes jours, me repreſentant ma veuve deſolée, avec mes enfans orphelins, & déplorant ma folie qui m'avoit fait entreprendre ce ſecond voyage, contre l'avis de tous mes amis, & de tous mes parens.

Dans cette terrible agitation, je ne pouvois m'empêcher de ſonger au Païs de *Lilliput*, dont les Habitans m'avoient regardé comme le plus grand prodige qui avoit jamais paru dans le monde; où j'étois capable d'entraîner une Flotte entiere d'une ſeule main, & de faire d'autres actions merveilleuſes, dont la memoire ſera éternellement conſervée dans les Chroniques de cet Empire, pendant que la poſterité les croira avec peine, quoi qu'atteſtées par une Nation entiere. Je fis réflexion quelle mortification ce ſeroit pour moi, de paroître auſſi miſerable aux yeux de la Nation parmi laquelle je me trouvois alors

qu'un *Lilliputien* le ſeroit parmi nous. Mais je regardois cela comme le moindre de mes malheurs : car on remarque que les creatures humaines ſont ordinairement plus ſauvages & plus cruelles, à raiſon de leur taille ; & en faiſant cette réflexion, que pouvois-je attendre, ſinon d'être bien-tôt un morceau dans la bouche du premier de ces barbares énormes qui me ſaiſiroit ? En verité, les Philoſophes ont raiſon, quand ils nous diſent qu'il n'y a rien de grand ou de petit que par comparaiſon. Peut-être que les *Lilliputiens* trouveront quelque Nation plus petite à leur égard, qu'ils ne me le parûrent : & qui ſçait ſi cette race prodigieuſe de mortels, ne ſeroit pas une Nation *Lilliputienne*, par rapport à celle de quelque Païs que nous n'avons pas encore découvert ? Mais effrayé & confus comme j'étois, je ne fis pas alors toutes ces réflexions Philoſophiques.

Un des Moiſſonneurs s'approchant à cinq toiſes du ſillon où j'étois couché, me fit craindre qu'en faiſant encore un pas, je ne fûſſe écraſé ſous ſon pied, ou coupé en deux par ſa faucille: c'eſt pourquoi le voyant prêt de lever le pied & d'avancer, je me mis à jetter des cris pitoyables & auſſi forts, que la frayeur dont j'étois ſaiſis me le pût permettre: Auſſi-tôt le Geant s'arrêta, & regardant autour & au deſſous de lui avec attention, enfin il m'apperçût. Il me conſidera quelque tems avec la circonſpection d'un homme qui tâche d'attraper un petit animal dangereux, d'une maniere qu'il n'en ſoit ni égratigné ni mordu, comme j'avois fait moi-même quelquefois à l'égard d'une Belette en Angleterre. Enfin, il eut la hardieſſe de me prendre, & de me lever à une toiſe & demie de ſes yeux, afin d'obſerver ma figure plus exactel

ment. Je devinai son intention, & je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenoit en l'air à plus de cent quarante piés de terre, quoi qu'il me serrât très-cruellement, par la crainte qu'il avoit que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire, fut de lever mes yeux vers le Soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un Suppliant, & de dire quelques mots d'un accent très-humble & très-triste, conformément à l'état où je me trouvois alors; car je craignois à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux, que nous voulons faire perir. Mais il parût content de ma voix & de mes gestes; & il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre articuler des mots, quoiqu'il ne les comprît pas.

Cependant je ne pouvois m'empêcher de gémir & de verſer des larmes; & en tournant la tête, je lui faiſois entendre autant que je pouvois, combien il me faiſoit de mal par ſon pouce & par ſon doigt. Il me parût qu'il comprenoit la douleur que je reſſentois; car levant un pan de ſon Juſte-au-corps, il me mit doucement dedans; & auſſi tôt il courut vers ſon Maître, qui étoit un riche Laboureur, & le même que j'avois vû d'abord dans le champ.

Le Laboureur prit un petit brin de paille, environ de la groſſeur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, & avec ce brin leva les pans de mon juſte-au-corps qu'il me parût prendre pour une eſpece de couverture que la nature m'avoit donnée. Il ſouffla mes cheveux pour mieux voir mon viſage. Il appella ſes valets, & leur demanda (autant que j'en pûs juger (s'ils avoient jamais vû dans les champs

aucun animal qui me reſſemblât. Enſuite il me plaça doucement à terre ſur les quatre pattes ; mais je me levai auſſi-tôt, & marchai gravement, allant & venant, pour faire voir que je n'avois pas envie de m'enfuir. Ils s'aſſirent tous en rond autour de moi, pour mieux obſerver mes mouvemens : j'ôtai mon chapeau, & je fis une reverence très-ſoûmiſe au Païſan, je me jettai à ſes genoux, je levai les mains & la tête, & je prononçai pluſieurs mots auſſi fortement que je pûs. Je tirai une bourſe pleine d'or de ma poche, & la lui preſentai très-humblement. Il la reçût dans la paume de ſa main & la porta bien près de ſon œil pour voir ce que c'étoit, & enſuite la tourna pluſieurs fois avec la pointe d'un épingle, qu'il tira de ſa manche, mais il n'y comprit rien. Sur cela, je lui fis ſigne qu'il mît ſa main à terre ; & prenant la bourſe, je l'ouvris & répandis tou-

tes les pieces d'or dans ſa main. Il y avoit ſix pieces Eſpagnoles de quatre piſtoles chacune, ſans compter vingt ou trente pieces plus petites. Je le vis moüiller ſon petit doigt ſur ſa langue, & lever une de mes pieces les plus groſſes, & enſuite une autre; mais il me ſembla tout-à-fait ignorer ce que c'étoit. Il me fit ſigne de les remettre dans ma bourſe, & la bourſe dans ma poche.

Le Laboureur fut alors perſuadé qu'il falloit que je fuſſe une petite creature raiſonnable. Il me parla très ſouvent, mais le ſon de ſa voix m'étourdiſſoit les oreilles, comme celui d'un moulin à eau; cependant ſes mots étoient bien articulez. Je répondis auſſi fortement que je pûs en pluſieurs Langues; & ſouvent il appliqua ſon oreille à une toiſe de moi, mais inutilement. Enſuite il renvoya ſes gens à leur travail, & tirant un mouchoir de ſa poche, il

le plia en deux & l'étendit ſur ſa main gauche qu'il avoit miſe à terre, me faiſant ſigne d'entrer dedans ; ce que je pûs faire aiſément ; car elle n'avoit pas plus d'un pié d'épaiſſeur. Je crûs devoir obéir ; & de peur de tomber je me couchai tout de mon long ſur le mouchoir dont il m'enveloppa, & de cette façon il m'emporta chez lui. Là il appella ſa femme & me montra à elle ; mais elle jetta des cris effroyables & recula, comme font les femmes en *Angleterre* à la vûë d'un crapaut ou d'une araignée. Cependant, lors qu'au bout de quelque tems elle eut vû toutes mes manieres, & comment j'obſervois les ſignes que faiſoit ſon mari, elle commença à m'aimer très-tendrement.

Il étoit environ l'heure de midi, & alors un Domeſtique ſervit le dîner. Ce n'étoit (ſuivant l'état ſimple d'un Laboureur) que de la vian-

de groſſiere dans un plat d'environ vingt-quatre piés de Diametre. Le Laboureur, ſa femme, trois enfans, & une vieille grand'-mere compoſoient la Compagnie. Lorſqu'ils furent aſſis, le Fermier me plaça à quelque diſtance de lui ſur la table qui étoit à peu près haute de trente piés, je me tins auſſi loin que je pûs du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, enſuite elle émia du pain ſur une aſſiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une reverence très-humble, & tirant mon couteau & ma fourchette, je me mis à manger; ce qui leur donna un très-grand plaiſir. La Maîtreſſe envoya ſa ſervante chercher une petite taſſe qui ſervoit à boire des liqueurs, & qui contenoit environ douze pintes, & la remplit de boiſſon. Je levai le vaſe avec une grande difficulté; & d'une maniere très-reſpectueuſe, je bûs à la ſanté de Madame, exprimant

les mots auſſi fortement que je pouvois en Anglois: ce qui fit faire à la Compagnie de ſi grands éclats de rire, que peu s'en fallût que je n'en devinſſe ſourd. Cette boiſſon avoit à peu près le goût du petit cidre, & n'étoit pas déſagréable. Le Maître me fit ſigne de venir à côté de ſon aſſiette de bois; mais en marchant trop vîte ſur la table, une petite croute de pain me fit broncher & tomber ſur le viſage, ſans pourtant me bleſſer. Je me levai auſſitôt, & remarquant que ces bonnes gens en étoient fort touchez, je pris mon chapeau, & le faiſant tourner ſur ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je n'avois point reçû de mal. Mais en avançant vers mon Maître, (c'eſt le nom que je lui donnerai déſormais) le dernier de ſes fils, qui étoit aſſis le plus proche de lui, & qui étoit très-malin & âgé d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint ſi haut dans

l'air, que je me tremouſſai de tout mon corps. Son pere m'arracha d'entre ſes mains, & en même-tems lui donna ſur l'oreille gauche un ſi grand ſoufflet qu'il en auroit preſque renverſé une troupe de Cavalerie Européene, & en même-tems lui ordonna de ſe lever de table. Mais ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque reſſentiment contre moi, & me ſouvenant que tous les enfans chez nous ſont naturellement méchans, à l'égard des oiſeaux, des lapins, des petits chats, & des petits chiens; je me mis à genoux, & montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon Maître autant que je pûs, & le priai de pardonner à ſon fils. Le Pere y conſentit, & le garçon reprit ſa chaiſe; alors je m'avançai juſqu'à lui, & lui baiſai la main.

Au milieu du dîner, le chat favori de ma Maîtreſſe ſauta ſur elle. J'entendis derriere moi un bruit

reſſemblant à celui de douze faiſeurs de bas au métier, & tournant ma tête je trouvai que c'étoit un chat qui miauloit. Il me parût trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant ſa tête & une de ſes pattes, pendant que ſa Maîtreſſe lui donnoit à manger, & lui faiſoit des careſſes. L'air feroce de cet animal me déconcerta tout-à-fait, quoique je me tinſſe au bout le plus éloigné de la table, à la diſtance de cinquante piés, & quoique ma Maîtreſſe tint le chat, de peur qu'il ne s'élançât ſur moi. Mais il n'y eût point d'accident, & le chat m'épargna.

Mon Maître me plaça à une toiſe & demie du chat, & comme j'ai toûjours éprouvé que lorſque l'on fuit devant un animal feroce, ou que l'on paroît en avoir peur, c'eſt alors qu'on en eſt infailliblement pourſuivi, je réſolus de faire bonne contenance devant le chat, & de ne point

point paroître craindre ſes griffes. Je marchai hardiment devant lui, & je m'avançai juſqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer, comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'apprehenſion des chiens. Trois ou quatre entrerent dans la Salle, entre leſquels il y avoit un mâtin d'une groſſeur égale à celle de quatre Elephans; & un levrier un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner la Nourrice entra portant entre ſes bras un enfant de l'âge d'un an, qui auſſi-tôt qu'il m'apperçût, pouſſa des cris ſi forts, qu'on auroit pû, je crois, les entendre facilement du *Pont de Londres* juſqu'à *Chelſea*. L'enfant me regardant comme une poupée, ou une babiole, crioit afin de m'avoir, pour lui ſervir de joüet. La mere m'éleva & me donna à l'enfant qui ſe ſaiſit bien-tôt de moi, & mit ma tête dans ſa bouche, où je commençai à hur-

ler ſi horriblement, que l'enfant effrayé me laiſſa tomber. Je me ſerois infailliblement caſſé la tête, ſi la mere n'avoit pas tenu ſon tablier ſous moi. La Nourrice, pour appaiſer ſon poupon, ſe ſervit d'un hochet, qui étoit un gros pilier creux, rempli de groſſes pierres & attaché par un cable au milieu du corps de l'enfant; mais cela ne pût l'appaiſer, & elle ſe trouva réduite à ſe ſervir du dernier remede, qui fut de lui donner à tetter. Il faut avoüer que jamais objet ne me dégoûta, comme la vûë des tettons de cette Nourrice, & je ne ſçai à quoi je puis les comparer.

Cela me fait penſer aux tettons de nos Dames Angloiſes, qui ſont ſi charmans, & qui ne nous paroiſſent tels, que parce qu'ils ſont proportionnez à nôtre vûë & à nôtre taille: cependant le microſcope qui les groſſit, & nous en fait paroître pluſieurs parties qui échappent à

nos yeux, les enlaidit extrêmement. Tels me parurent les tetons énormes de cette Nourrice. C'eſt ainſi qu'étant à *Lilliput*, une femme me diſoit que je lui paroiſſois très-laid; qu'elle découvroit de grands trous dans ma peau, que les poils de ma barbe étoient dix fois plus forts que les ſoïes d'un ſanglier, & que mon teint compoſé de differentes couleurs, étoit tout-à-fait déſagréable, quoi que je ſois blond, & que je paſſe pour avoir le teint aſſez beau.

Après le dîner, mon Maître alla retrouver ſes Ouvriers; & à ce que je pûs comprendre par ſa voix & par ſes geſtes, il chargea ſa femme de prendre un grand ſoin de moi. J'étois bien las & j'avois une grande envie de dormir, ce que ma Maîtreſſe appercevant, elle me mit dans ſon lit, & me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile d'un Vaiſſeau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, & ſongeai que j'étois chez moi avec ma femme & mes enfans, ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai & me trouvai tout ſeul dans une chambre vaſte de deux ou trois cens pieds de hauteur, & couché dans un lit large de dix toiſes. Ma Maîtreſſe étoit ſortie pour les affaires de la maiſon, & m'avoit enfermé au verroüil. Le lit étoit élevé de quatre toiſes; cependant quelques neceſſitez naturelles me preſſoient de deſcendre, & je n'oſois appeller: quand je l'euſſe eſſayé, ç'eût été inutilement, avec une voix comme la mienne, & y ayant une ſi grande diſtance de la chambre où j'étois, à la cuiſine où la famille ſe tenoit. Sur ces entrefaites, deux rats grimperent le long des rideaux, & ſe mirent à courir ſur le lit. L'un approcha de mon viſage; ſur quoi je me levai tout effrayé & mis le ſabre à la main pour me défendre. Ces

animaux horribles eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtez ; mais je fendis le ventre à l'un & l'autre s'enfuit. Après cet Exploit, je me couchai pour me reposer, & reprendre mes esprits. Ces animaux étoient de la grosseur d'un mâtin, mais infiniment plus agiles & plus feroces ; en sorte que si j'eusse ôté mon ceinturon, & mis bas mon sabre, avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement devoré par deux rats.

Bien-tôt après ma Maîtresse entra dans la Chambre, & me voyant tout couvert de sang, elle accourut, & me prit dans sa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort en soûriant & en faisant d'autres signes, pour lui faire entendre que je n'étois pas bleſſé ; ce qui lui donna de la joye. Je tâchai de lui faire entendre que je souhaittois fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit ; mais ma modestie ne me permit pas

de m'expliquer autrement ; qu'e
montrant du doigt la porte, & e
faiſant pluſieurs révérences. L
bonne femme m'entendit , mai
avec quelque difficulté , & me ré
prenant dans ſa main , alla dans l
jardin où elle me mit à terre. J
m'éloignai environ à cent toiſe
& lui faiſant ſigne de ne me pa
regarder , je me cachai entre deu
feüilles d'ozeille , & y fit ce qu
vous pouvez deviner.

CHAPITRE II.

Portrait de la Fille du Laboureur. L'Auteur eſt conduit à une Ville où il y avoit un Marché, & enſuite à la Capitale. Détail de ſon Voyage.

MA Maîtreſſe avoit une fille de l'âge de neuf ans, enfant qui avoit beaucoup d'eſprit pour ſon âge. Sa mere de concert avec elle, s'aviſa d'accommoder pour moi le berceau de ſa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de Cabinet, & le tiroir poſé ſur une tablette ſuſpenduë, de peur des rats; ce fut-là mon lit, pendant tout le tems que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille étoit ſi adroite, qu'après que je me fus deshabillé

une ou deux fois en ſa preſence, elle ſçût m'habiller & me deshabiller quand il lui plaiſoit, quoi que je ne lui donnaſſe cette peine que pour lui obéir. Elle me fit ſix chemiſes, & d'autres ſortes de linges de la toile la plus fine qu'on pût trouver (qui à la verité étoit plus groſſiere que des toiles de Navire) & les blanchit toûjours elle-même. Ma Blanchiſſeuſe étoit encore ma Maîtreſſe d'Ecole, qui m'apprenoit la Langue. Quand je montrois quelque choſe du doigt, elle m'en diſoit le nom auſſi-tôt; en ſorte qu'en peu de tems je fus en état de demander preſque tout ce que je ſouhaitois; elle avoit en verité un très-bon naturel. Elle me donna le nom de *Grildrig*, mot qui ſignifie ce que les Latins appellent *Nanunculus*, les Italiens *Homunceletino*, & les Anglois *Mannikin*. C'eſt à elle que je fus redevable de ma conſervation: nous étions toûjours enſemble;

semble; je l'appellois *Glumdalclitch*, ou la petite nourrice; & je serois coupable d'une très noire ingratitude, si j'oubliois jamais ses soins & son affection pour moi: je souhaitte de tout mon cœur être un jour en état de les reconnoître, au lieu d'être peut-être l'innocente, mais malheureuse cause de sa disgrace, comme j'ai trop de lieu de l'apprehender.

Il se répandit alors dans tout le Païs que mon Maître avoit trouvé un petit animal dans les champs, environ de la grosseur d'un *Splacknock* (animal de ce Païs long d'environ six pieds) & de la même figure qu'une créature humaine; qu'il imitoit l'homme dans toutes ses actions, & sembloit parler une petite espece de langue qui lui étoit propre; qu'il avoit déja appris plusieurs de leurs mots, qu'il marchoit droit sur les deux pieds, étoit doux & traitable, venoit quand il étoit

appellé, faiſoit tout ce qu'on lui ordonnoit de faire, avoit les membres délicats, & un teint plus blanc & plus fin que celui de la fille d'un Seigneur, à l'âge de trois ans. Un Laboureur voiſin & intime ami de mon Maître lui rendit viſite exprès pour examiner la verité du bruit qui s'étoit répandu. On me fit venir auſſi-tôt; on me mit ſur une table, où je marchai comme on me l'ordonna. Je tirai mon ſabre, & le remis dans ſon fourreau. Je fis la reverence à l'ami de mon Maître, je lui demandai dans ſa propre Langue comment il ſe portoit, & lui dis qu'il étoit le bien venu, le tout ſuivant les inſtructions de ma petite Maîtreſſe. Cet homme à qui le grand âge avoit fort affoibli la vûë, mit ſes lunettes pour me regarder mieux, ſur quoi je ne pûs m'empêcher d'éclater de rire. Les gens de la famille, qui découvrirent la cauſe de ma gayeté, ſe prirent auſſi

à rire, de quoi le vieux penard fut assez bête pour se fâcher. Il avoit l'air d'un avare, & il le fit bien paroître par le conseil détestable qu'il donna à mon Maître de me faire voir pour de l'argent, à quelque jour de Marché, dans la Ville prochaine, qui étoit éloignée de nôtre maison environ de vingt-deux milles. Je devinai qu'il y avoit quelque-dessein sur le tapis, lorsque je remarquai mon Maître & son ami, parlant ensemble tout bas à l'oreille pendant un assez long-tems, & quelquefois me regardant, & me montrant au doigt.

Le lendemain au matin *Glumdalclitch*, ma petite Maîtresse, me confirma dans ma pensée en me racontant toute l'affaire qu'elle avoit apprise de sa mere. La pauvre fille me mit dans son sein, & versa beaucoup de larmes. Elle appréhendoit qu'il ne m'arrivât du mal, que je ne fusse froissé, estropié, & peut-

être écrasé par des hommes grossiers & brutaux qui me manieroient rudement. Comme elle avoit remarqué que j'étois modeste de mon naturel, & très-délicat dans tout ce qui regardoit mon honneur, elle gémissoit de me voir exposé pour de l'argent à la curiosité du plus bas peuple. Elle disoit que son Papa & sa Maman lui avoient promis que *Grildrig* seroit tout à elle; mais qu'elle voyoit bien qu'on la vouloit tromper, comme on avoit fait l'année derniere, quand on feignit de lui donner un Agneau, qui quand il fut gras, fut vendu à un Boucher. Quant à moi, je puis dire en verité que j'eus moins de chagrin que ma petite Maîtresse. J'avois conçû de grandes esperances, qui ne m'abandonnerent jamais, que je recouvrerois un jour ma liberté: & à l'égard de l'ignominie d'être porté çà & là, comme un Monstre, je songeois qu'une telle

disgrace ne me pourroit jamais être reprochée, & ne flêtriroit point mon honneur, lorsque je serois de retour en Angleterre; parce que le Roi même de la Grande-Bretagne, s'il se trouvoit en pareille situation, auroit un même sort.

Mon Maître, suivant l'avis de son ami, me mit dans une caisse, & le jour de marché suivant, me mena à la Ville prochaine, avec sa petite fille. La caisse étoit fermée de tous côtez, & étoit seulement percée de quelques trous, pour laisser entrer l'air. La fille avoit pris le soin de mettre sous moi le matelas du lit de sa poupée: cependant je fus horriblement agité & rudement secoüé dans ce voyage, quoiqu'il ne durât pas plus d'une demie-heure. Le Cheval faisoit à chaque pas environ 40. pieds, & trottoit si haut, que l'agitation étoit égale à celle d'un Vaisseau dans une tempête furieuse; le chemin étoit un peu plus

long que de *Londres* à *S. Albans*. Mon Maître descendit de cheval à une Auberge, où il avoit coûtume d'aller ; & après avoir pris conseil avec l'Hôte, & avoir fait quelques préparatifs nécessaires, il loüa le *Glultrud*, ou le Crieur public, pour donner avis à toute la Ville, d'un petit animal étranger, qu'on feroit voir à l'enseigne de *l'Aigle verte*, qui étoit moins gros qu'un *Splackpock*, & ressemblant dans toutes les parties de son corps à une créature humaine ; qui pouvoit prononcer plusieurs mots, & faire une infinité de tours d'adresse.

Je fus posé sur une table dans la salle la plus grande de l'Auberge, qui étoit presque large de trois cens pieds en carré. Ma petite Maîtresse se tenoit debout sur un tabouret bien près de la table, pour prendre soin de moi, & m'instruire de ce qu'il falloit faire. Mon Maître, pour éviter la foule & le désordre,

ne voulut pas permettre que plus de trente perſonnes entraſſent à la fois pour me voir. Je marchai çà & là ſur la table, ſuivant les ordres de la fille: elle me fit pluſieurs queſtions qu'elle ſçut être à ma portée, & proportionnées à la connoiſſance que j'avois de la Langue; & je répondis le mieux & le plus haut que je pûs. Je me retournai pluſieurs fois vers toute la Compagnie, & fis mille reverences. Je pris un dé plein de vin que *Glamdalclitch* m'avoit donné pour un gobelet, & je bûs à leur ſanté. Je tirai mon ſabre & fis le moulinet, à la façon des Maîtres d'armes d'Angleterre. La fille me donna un bout de paille, dont je fis l'exercice comme d'une pique, ayant appris cela dans ma jeuneſſe. Je fus montré ce jour-là douze fois, & fûs obligé de repeter toûjours les mêmes choſes, juſqu'à ce que je fûſſe preſque mort de laſſitude, d'ennui & de chagrin.

Ceux qui m'avoient vû, firent de tous côtez des rapports si merveilleux, que le Peuple vouloit ensuite enfoncer les portes pour entrer. Mon Maître, ayant en vûë ses propres interêts, ne voulut permettre à personne de me toucher, excepté à ma petite Maîtresse : & pour me mettre plus à couvert de tout accident, on avoit rangé des bancs autour de la table, à une telle distance, que je ne fûsse à portée d'aucun Spectateur. Cependant un petit Ecolier malin, me jetta une noisette à la tête, & il s'en fallut peu qu'il ne m'attrapât. Elle fut jettée avec tant de force que, s'il n'eût pas manqué son coup, elle m'auroit infailliblement fait sauter la cervelle ; car elle étoit presqu'aussi grosse qu'un melon : mais j'eus la satisfaction de voir le petit Ecolier honteusement chassé de la Salle.

Mon Maître fit afficher, qu'il me

feroit voir encore le jour de marché ſuivant ; cependant il me fit faire une voiture plus commode, vû que j'avois été ſi fatigué de mon premier voyage, & du ſpectacle que j'avois donné pendant huit heures de ſuite, que je ne pouvois plus me tenir debout, & que j'avois preſque perdu la voix. Pour m'achever, lorſque je fûs de retour, tous les Gentilshommes du voiſinage ayant entendu parler de moi, ſe rendirent à la maiſon de mon Maître. Il y en avoit un jour plus de trente avec leurs femmes & leurs enfans : car ce Païs, auſſi-bien que l'*Angleterre*, eſt peuplé de Gentilshommes fainéans & deſœuvrez.

Mon Maître conſiderant le profit que je pouvois lui rapporter, réſolut de me faire voir dans les Villes du Royaume les plus conſiderables. S'étant donc fourni de toutes les choſes néceſſaires à un long voyage, après avoir réglé ſes affai-

res domeſtiques, & dit adieu à ſa femme, le dix-ſeptiéme Aouſt 1703. environ deux mois après mon arrivée, nous partîmes pour nous rendre à la Capitale, ſituée vers le milieu de cet Empire, & environ à quinze cens lieuës de nôtre demeure. Mon Maître fit monter ſa fille en trouſſe derriere lui : elle me porta dans une boëte attachée autour de ſon corps, doublée du drap le plus fin qu'elle avoit pû trouver.

Le deſſein de mon Maître fut de me faire voir ſur la route, dans toutes les Villes, Bourgs, & Villages un peu fameux; & de parcourir même les Châteaux de la Nobleſſe, qui l'éloigneroient peu de ſon chemin. Nous faiſions de petites journées ſeulement de quatre-vingt ou cent lieuës; car *Glumdalclitch*, exprès pour m'épargner de la fatigue, ſe plaignit qu'elle étoit bien incommodée du trot du cheval.

Souvent elle me tiroit de la caiſſe pour me donner de l'air, & me faire voir le Païs. Nous paſſâmes cinq ou ſix Rivieres plus larges & plus profondes que le *Nil* & le *Gange*; & il n'y avoit guéres de ruiſſeau qui ne fût plus grand que la *Tamiſe* au Pont de *Londres*. Nous fûmes trois ſemaines dans nôtre voyage, & je fus montré dans dix-huit grandes Villes, ſans compter pluſieurs Villages & pluſieurs Châteaux de la campagne.

Le vingt-ſixiéme jour d'Octobre nous arrivâmes à la Capitale appellée dans leur Langue *Lorbrulgrud*, ou l'*Orgueïl de l'Univers*. Mon Maître loüa un appartement dans la Ruë principale de la Ville, peu éloignée du Palais Royal; & diſtribua, ſelon la coûtume, des affiches contenant une deſcription merveilleuſe de ma perſonne & de mes talens. Il loüa une très-grande ſalle de trois ou quatre cens pieds de lar-

ge, où il plaça une table de soixante pieds de diametre, sur laquelle je devois joüer mon rôle ; il la fit entourer de palissades pour m'empêcher de tomber en bas. C'est sur cette table qu'on me montra dix fois par jour, au grand étonnement & à la satisfaction de tout le peuple. Je sçavois alors passablement parler la langue, & j'entendois parfaitement tout ce qu'on disoit de moi: d'ailleurs j'avois appris leur alphabet, & je pouvois, quoi qu'avec peine, lire & expliquer les livres; car *Glumdalclitch* m'avoit donné des leçons chez son pere, & aux heures de loisir pendant nôtre voyage. Elle portoit un petit livre dans sa poche un peu plus gros qu'un volume d'*Atlas*, livre à l'usage des jeunes filles, & qui étoit une espece de Catéchisme en abregé: elle s'en servoit pour m'enseigner les lettres de l'Alphabet, & elle m'en interpretoit les mots.

CHAPITRE III.

L'Auteur mandé pour ſe rendre à la Cour : la Reine l'achette, & le preſente au Roi. Il diſpute avec les Sçavans de Sa Majeſté. On lui prépare un appartement. Il devient Favori de la Reine. Il ſoûtient l'honneur de ſon Païs. Ses querelles avec le Nain de la Reine.

LEs peines & les fatigues qu'il me falloit eſſuyer chaque jour, apportérent un changement conſiderable à ma ſanté. Car plus mon Maître gagnoit, plus il devenoit inſatiable. J'avois perdu entierement l'appetit, & j'étois preſque devenu un ſquelette. Mon Maître s'en apperçût, & jugeant que je mourrois bien-tôt, réſolut de me faire valoir autant qu'il pourroit. Pen-

dant qu'il raiſonnoit de cette façon, un *Slardral* ou Ecuyer du Roi, vint ordonner à mon Maître de m'amener inceſſamment à la Cour, pour le divertiſſement de la Reine, & de toutes ſes Dames. Quelques-unes de ces Dames m'avoient déja vû, & avoient rapporté des choſes merveilleuſes de ma figure mignonne, de mon maintien gracieux & de mon eſprit délicat. Sa Majeſté & ſa ſuite furent extrêmement divertis de mes manieres. Je me mis à genoux & demandai d'avoir l'honneur de baiſer ſon pied Royal. Mais cette Princeſſe gracieuſe me preſenta ſon petit doigt, que j'embraſſai entre mes deux bras, & dont j'appliquai le bout avec reſpect à mes lévres. Elle me fit des queſtions générales touchant mon Païs & mes voyages, auſquelles je répondis auſſi diſtinctement & en auſſi peu de mots que je pûs. Elle me demanda ſi je ſerois bien-

aiſe de vivre à la Cour ; je fis la révérence juſqu'au bas de la table ſur laquelle j'étois monté, & répondis humblement que j'étois l'eſclave de mon Maître, mais que s'il ne dépendoit que de moi, je ſerois charmé de conſacrer ma vie au ſervice de Sa Majeſté. Elle demanda enſuite à mon Maître, s'il vouloit me vendre. Lui qui s'imaginoit que je n'avois pas un mois à vivre, fut ravi de la propoſition & fixa le prix de ma vente à mille pieces d'or, qu'on lui compta ſur le champ. Je dis alors à la Reine que puiſque j'étois devenu un humble eſclave de Sa Majeſté, je lui demandois la grace, que *Glumdalclitch* qui avoit toûjours eû pour moi tant d'attention, d'amitié & de ſoin, fût admiſe à l'honneur de ſon Service ; & continuât d'être ma gouvernante. Sa Majeſté y conſentit & y fit conſentir auſſi le Laboureur, qui étoit bien-aiſe de voir ſa fille à la Cour,

Pour la pauvre fille elle ne pouvoit cacher sa joye. Mon Maître se retira, & me dit en partant qu'il me laissoit dans un bon endroit : à quoi je ne repliquai que par une révérence cavaliere.

La Reine remarqua la froideur avec laquelle j'avois reçû le compliment & l'adieu du Laboureur, & m'en demanda la cause : je pris la liberté de répondre à Sa Majesté, que je n'avois point d'autre obligation à mon dernier Maître, que celle de n'avoir pas écrasé un pauvre animal innocent, trouvé par hazard dans son champ ; que ce bien-fait avoit été assez bien paié par le profit qu'il avoit fait en me montrant pour de l'argent, & par le prix qu'il venoit de recevoir en me vendant ; que ma santé étoit très-alterée par mon esclavage & par l'obligation continuelle d'entretenir & d'amuser le menu peuple à toutes les heures du jour ; & que

ſi mon Maître n'avoit pas crû ma vie en danger. Sa Majeſté ne m'auroit pas eu à ſi bon marché : mais que comme je n'avois pas lieu de craindre d'être déſormais ſi malheureux, ſous la protection d'une Princeſſe ſi grande & ſi bonne, l'ornement de la nature, l'admiration du monde, les délices de ſes Sujets, & le Phœnix de la création, j'eſperois que l'apprehenſion, qu'avoit euë mon dernier Maître, ſeroit vaine, puiſque je trouvois déja mes eſprits ranimez par l'influence de ſa preſence très-auguſte.

Tel fut le ſommaire de mon diſcours, prononcé avec pluſieurs barbariſmes, & en héſitant ſouvent.

La Reine qui excuſa avec bonté les défauts de ma harangue, fut ſurpriſe de trouver tant d'eſprit & de bon ſens dans un petit animal : elle me prit dans ſes mains, & ſur le champ me porta au Roi, qui étoit alors retiré dans ſon cabinet. Sa

Majesté, Prince très sérieux & d'un visage austere, ne remarquant pas bien ma figure à la premiere vûë, demanda froidement à la Reine, depuis quand elle étoit devenuë si amoureuse d'un *Splacknock*, (car il m'avoit pris pour cet insecte.) Mais la Reine qui avoit infiniment de l'esprit, me mit doucement debout sur l'écritoire du Roi, & m'ordonna de dire moi-même à Sa Majesté ce que j'étois. Je le fis en très-peu de mots: & *Glumdalclitch* qui étoit restée à la porte du Cabinet, ne pouvant pas souffrir que je fusse long tems hors de sa presence, entra & dit à Sa Majesté, comment j'avois été trouvé dans un champ.

Le Roi, aussi sçavant qu'aucune personne de ses Etats, avoit été élevé dans l'étude de la Philosophie, & sur tout des Mathematiques; cependant quand il vit de près ma figure & ma démarche,

avant que j'eusse commencé à parler, il s'imagina que je pourrois être une machine artificielle, comme celle d'un tournebroche, ou tout au plus d'une horloge inventée & exécutée par un habile Artiste. Mais quand il eut entendu ma voix, & qu'il eut trouvé du raisonnement dans les petits sons que je rendois, il ne pût cacher son étonnement & son admiration.

Il envoya chercher trois fameux Sçavans, qui alors étoient de quartier à la Cour, & dans leur semaine de service (selon la coûtume admirable de ce Païs.) Ces Messieurs, après avoir examiné ma figure avec beaucoup d'exactitude, raisonnérent differemment sur mon sujet. Ils convenoient tous que je ne pouvois pas être produit suivant les Loix ordinaires de la Nature, parce que j'étois dépourvû de la faculté naturelle de conserver ma vie, soit par l'agilité, soit par la fa-

cilité de grimper sur un arbre, soit par le pouvoir de creuser la terre, & d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins. Mes dents, qu'ils considererent long-tems, les firent conjecturer que j'étois un animal carnacier.

Un de ces Philosophes avança que j'étois un embryon, un pur avorton. Mais cet avis fut rejetté par les deux autres, qui observerent que mes membres étoient parfaits & achevez dans leur espece, & que j'avois vêcu plusieurs années; ce qui parût évident par ma barbe, dont les poils se découvroient avec un Microscope. On ne voulut pas avoüer que j'étois un Nain, parce que ma petitesse étoit hors de comparaison: car le Nain favori de la Reine, le plus petit qu'on eût jamais vû dans ce Royaume, avoit près de trente pieds de haut. Après un grand débat, on conclut unanimement que je n'étois qu'un *Rel-*

plum scalcath, qui étant interpreté litteralement, veut dire *lusus naturæ*; déciſion très-conforme à la Philoſophie moderne de l'Europe, dont les Profeſſeurs dédaignant le vieux ſubterfuge des cauſes occultes, à la faveur duquel les Sectateurs d'Ariſtote tâchent de maſquer leur ignorance, ont inventé cette ſolution merveilleuſe de toutes les difficultez de la Phiſique. Admirable progrès de la ſcience humaine!

Après cette concluſion déciſive, je pris la liberté de dire quelques mots: je m'adreſſai au Roi, & proteſtai à Sa Majeſté que je venois d'un Païs, où mon eſpece étoit répanduë en pluſieurs millions d'individus des deux ſexes, où les animaux, les arbres, & les maiſons étoient proportionnez à ma petiteſſe, & où par conſequent je pouvois être auſſi-bien en état de me défendre & de trouver ma nourriture, mes beſoins & mes commodi-

tez, qu'aucun des Sujets de Sa Majesté. Cette réponse fit sourire dédaigneusement les Philosophes, qui repliquèrent que le Laboureur m'avoit bien instruit, & que je sçavois ma leçon. Le Roi qui avoit un esprit bien plus éclairé, congediant ses Sçavans, envoya chercher le Laboureur, qui par bonheur n'étoit pas encore sorti de la Ville. L'ayant donc d'abord examiné en particulier, & puis l'ayant confronté avec moi & avec la jeune fille, Sa Majesté commença à croire que ce que je lui avois dit pouvoit être vrai. Il pria la Reine de donner ordre qu'on prît un soin particulier de moi, & fut d'avis qu'il me falloit laisser sous la conduite de *Glumdalclitch*, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La Reine donna ordre à son Ebéniste de faire une boëte, qui me pût servir de chambre à coucher,

suivant le modéle que *Glumdaclitch* & moi lui donnerions. Cet homme qui étoit un Ouvrier très-adroit, me fit en trois semaines une chambre de bois, de seize pieds en quarré, & de douze de haut, avec des fenêtres, une porte & deux cabinets.

Un Ouvrier excellent, qui étoit célebre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaises d'une matiére semblable à l'Ivoire, & deux tables, avec une armoire pour mettre mes hardes : ensuite la Reine fit chercher chez les Marchands les étoffes de soye les plus fines, pour me faire des habits.

Cette Princesse goûtoit si fort mon entretien, qu'elle ne pouvoit dîner sans moi ; j'avois une table placée sur celle où Sa Majesté mangeoit, avec une chaise sur laquelle je me pouvois asseoir. *Glumdaclitch* étoit debout sur un tabouret près de la table, pour pouvoir prendre soin de moi.

Un jour le Prince, en dînant, prit plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les Mœurs, la Religion, les Loix, le Gouvernement, & la Litterature de l'Europe, & je lui en rendis compte, le mieux que je pûs. Son esprit étoit si pénétrant, & son jugement si solide, qu'il fit des réflexions & des observations très-sages sur tout ce que je lui dis. Lui ayant parlé des deux partis qui divisent l'Angleterre, il me demanda si j'étois un *Wight* ou un *Tory*. Puis se tournant vers son premier Ministre, qui se tenoit derriere lui, ayant à la main un bâton blanc presque aussi haut que le grand mât du *Souverain Royal*; Helas, dit-il, que la grandeur humaine est peu de chose, puisque de vils insectes ont aussi de l'ambition, avec des rangs & des distinctions parmi eux! Ils ont de petits lambeaux dont ils se parent, des trous, des cages, des boëtes, qu'ils appellent

lent des Palais & des Hôtels ; des Equipages, des Livrées, des Titres, des Charges, des occupations, des paſſions, comme nous. Chez eux on aime, on hait, on trompe, on trahit, comme ici. C'eſt ainſi que Sa Majeſté philoſophoit, à l'occaſion de ce que je lui avois dit de l'Angleterre ; & moi j'étois confus & indigné, de voir ma Patrie, la Maîtreſſe des Arts, la Souveraine des Mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'Univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avoit rien qui m'offençât & me chagrinât plus que le Nain de la Reine, qui étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vûë dans ce Païs, devint d'une inſolence extrême, à la vûë d'un homme beaucoup plus petit que lui. Il me regardoit d'un air fier & dédaigneux, & railloit ſans ceſſe de ma petite figure. Je ne m'en vangeai, qu'en l'appellant *Frere*. Un jour pendant

le dîner, le malicieux Nain, tandis que je ne penſois à rien, me prit par le milieu du corps, m'enleva & me laiſſa tomber dans un plat de lait, & auſſi-tôt s'enfuit. J'en eus par-deſſus les oreilles, & ſi je n'avois été un nageur excellent, j'aurois été infailliblement noyé. *Glumdalclitch* dans ce moment étoit par hazard à l'autre extrêmité de la chambre. La Reine fut ſi conſternée de cet accident, qu'elle manqua de preſence d'eſprit pour m'aſſiſter: mais ma petite Gouvernante courut à mon ſecours, & me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit; cependant je ne reçûs d'autre mal, que la perte d'un habit qui fut tout-à-fait gâté. Le Nain fut bien foüetté, & je pris quelque plaiſir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au Lecteur une legére deſcription de

ce Païs, autant que je l'ai pû connoître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étenduë du Royaume eſt environ de trois mille lieuës de long, & de deux mille cinq cens lieuës de large; d'où je conclus que nos Geographes de l'*Europe* ſe trompent, lorſqu'ils croyent qu'il n'y a que la Mer entre le *Japon* & la *Californie*. Je me ſuis toûjours imaginé qu'il devoit y avoir de ce côté-là un grand continent, pour ſervir de contre-poids au grand continent de *Tartarie*; on doit donc corriger les Cartes, & joindre cette vaſte étenduë de Païs aux parties Nord-Oüeſt de l'Amerique, ſur quoi je ſuis prêt d'aider les Geographes de mes lumieres. Ce Royaume eſt une preſqu'Iſle terminée vers le Nord par une chaîne de montagnes, qui ont environ trente milles de hauteur, & dont l'on ne peut approcher, à cauſe des Volgans qui y ſont en grand nombre ſur la cime.

Les plus Sçavans ne sçavent quelle espece de mortels habitent au delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitans. Il n'y a aucun port dans tout le Royaume, & les endroits de la Côte, où les rivieres vont se perdre dans la Mer, sont si pleins de rochers hauts & escarpez, & la Mer y est ordinairement si agitée, qu'il n'y a presque personne qui ose y aborder; en sorte que ces peuples sont exclus de tout commerce avec le reste du monde. Les grandes rivieres sont pleines de poissons excellens; aussi c'est très-rarement qu'on pêche dans l'Ocean, parce que les poissons de Mer, sont de la même grosseur que ceux de l'*Europe*, & par rapport à eux ne meritent pas la peine d'être pêchez; d'où il est évident que la nature, dans la production des plantes & des animaux d'une grosseur si énorme, se borne tout-à-fait à ce continent, & sur ce point je m'en

rapporte aux Philoſophes. On prend néanmoins quelquefois, ſur la Côte, des baleines, dont le petit peuple ſe nourrit. J'ai vû une de ces baleines qui étoit ſi groſſe, qu'un homme du Païs avoit de la peine à la porter ſur ſes épaules. Quelquefois par curioſité on en apporte dans des paniers à *Lorbrulgrud*: j'en ai vû une dans un plat ſur la table du Roi.

Le païs eſt très-peuplé, car il contient cinquante-une Villes, près de cent Bourgs entourez de murailles, & un bien plus grand nombre de Villages, & de Hameaux. Pour ſatisfaire le Lecteur curieux, il ſuffira peut-être de donner la deſcription de *Lorbrulgrud*. Cette Ville eſt ſituée ſur une riviere qui la traverſe, & la diviſe en deux parties preſqu'égales. Elle contient plus de quatre-vingt mille maiſons & environ ſix cens mille habitans. Elle a en longueur trois *Glonglungs* (qui

ſont environ cinquante-quatre milles d'Angleterre) & deux & demi en largeur , ſelon la meſure que j'en pris ſur la carte Royale, dreſſée par les ordres du Roi, qui fut étenduë ſur la terre exprès pour moi, & étoit longue de cent pieds.

Le Palais du Roi eſt un bâtiment aſſez peu régulier. C'eſt plûtôt un amas d'édifices qui a environ ſept milles de circuit; les chambres principales ſont hautes de deux cens quarante pieds, & larges à proportion.

On donna un carroſſe à *Glumdalclitch* & à moi, pour voir la Ville, ſes Places & ſes Hôtels. Je ſupputai que nôtre carroſſe étoit environ en quarré comme la ſalle de *Weſtminſter*, mais pas tout-à-fait ſi haut. Un jour nous fîmes arrêter le carroſſe à pluſieurs boutiques, où les mendians profitant de l'occaſion, ſe rendirent en foule aux portieres, & me fournirent les ſpectacles les plus

affreux qu'un œil Anglois ait jamais vûs. Comme ils étoient difformes, eſtropiez, ſales, mal-propres, couverts de playes, de tumeurs & de vermine, & que tout cela me paroiſſoit d'une groſſeur énorme, je prie le Lecteur de juger de l'impreſſion que ces objets firent ſur moi, & de m'en épargner la deſcription.

Les Filles de la Reine prioient ſouvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs appartemens, & de m'y porter avec elle, pour avoir le plaiſir de me voir de près & de me toucher. Souvent elles me dépoüilloient de mes habits, & me mettoient nud de la tête juſqu'aux pieds, pour mieux conſiderer la délicateſſe de mes membres. En cet état elles me flâtoient, me mettoient quelquefois dans leur ſein, & me faiſoient mille petites careſſes. Mais aucunes d'elles n'avoit la peau ſi douce que *Glumdalclitch*.

Je ſuis perſuadé qu'elles n'a-

voient pas de mauvaiſes intentions; elles me traitoient ſans cérémonie, comme une creature ſans conſéquence. Elles ſe deshabilloient ſans façon, & ôtoient même leur chemiſe en ma preſence, ſans prendre les précautions qu'exigent la bienſéance & la pudeur. J'étois pendant ce tems-là placé ſur leurs toilettes, vis-à-vis d'elles, & étois obligé malgré moi de les voir toutes nuës. Je dis malgré moi, car en vérité cette vûë ne me cauſoit aucune tentation, & pas le moindre plaiſir. Leur peau me ſembloit rude, peu unie, & de differentes couleurs, avec des taches çà & là auſſi larges qu'une aſſiette; leurs longs cheveux pendans ſembloient des paquets de ficelles; je ne dis rien touchant d'autres endroits énormes de leurs corps; d'où il faut conclurre que la beauté des femmes, qui nous cauſe tant d'émotion, n'eſt qu'une choſe imaginaire, puiſque les femmes de

l'Europe reſſembleroient à ces femmes dont je viens de parler, ſi nos yeux étoient des microſcopes. Je ſupplie le beau ſexe de mon Païs de ne me point ſçavoir mauvais gré de cette obſervation. Il importe peu aux belles d'être laides, pour des yeux perçans qui ne les verront jamais. Les Philoſophes ſçavent bien ce qui en eſt; mais lors qu'ils voyent une beauté, ils voyent comme tout le monde, & ne ſont plus Philoſophes.

La Reine qui m'entretenoit ſouvent de mes voyages ſur Mer, cherchoit toutes les occaſions poſſibles de me divertir, quand j'étois mélancolique. Elle me demanda un jour ſi j'avois l'adreſſe de manier une voile & une rame, & ſi un peu d'exercice en ce genre ne ſeroit pas convenable à ma ſanté. Je répondis, que j'entendois tous les deux aſſez bien. Car quoi que mon particulier Emploi eût été celui de Chi-

rurgien, c'eſt-à-dire, Medecin de Vaiſſeau; je m'étois trouvé ſouvent obligé de travailler comme un Matelot; mais j'ignorois comment cela ſe pratiquoit dans ce Païs, où la plus petite barque étoit égale à un Vaiſſeau de guerre du premier rang parmi nous; d'ailleurs un Navire proportionné à ma grandeur & à mes forces, n'auroit pû flotter long-tems ſur leurs rivieres, & je n'aurois pû le gouverner. Sa Majeſté me dit, que ſi je voulois, ſon Menuiſier me feroit une petite barque, & qu'elle me trouveroit un endroit où je pourrois naviguer. Le Menuiſier ſuivant mes inſtructions, dans l'eſpace de dix jours, me conſtruiſit un petit Navire avec tous ſes cordages, capable de tenir commodément huit *Européens*. Quand il fut achevé, la Reine donna ordre au Menuiſier de faire une auge de bois longue de trois cens pieds, large de cinquante, & profonde de huit, la-

quelle étant bien gaudronnée pour empêcher l'eau de s'échapper, fut posée sur le plancher, le long de la muraille, dans une salle exterieure du Palais. Elle avoit un robinet bien près du fond, pour laisser sortir l'eau de tems en tems, & deux domestiques la pouvoient remplir dans une demie heure de tems. C'est là que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi-bien que pour celûi de la Reine & de ses Dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse & mon agilité. Quelquefois je haussois ma voile, & puis c'étoit mon affaire de gouverner, pendant que les Dames me donnoient un coup de vent avec leurs évantails; & quand elles se trouvoient fatiguées, quelques-uns des Pages poussoient & faisoient avancer le Navire avec leur souffle, tandis que je signalois mon adresse à stribord & à bas-bord, selon qu'il me plaisoit. Quand j'avois fini,

Glumdalclitch reportoit mon navire dans ſon cabinet, & le ſuſpendoit à un clou, pour ſécher.

Dans cet exercice, il m'arriva une fois un accident qui penſa me coûter la vie; car un des Pages ayant mis mon Navire dans l'auge, une femme de la ſuite de *Glumdalclitch*, me leva très-officieuſement pour me mettre dans le Navire; mais il arriva que je gliſſai d'entre ſes doigts, & j'aurois infailliblement tombé de la hauteur de quarante pieds ſur le plancher, ſi par le plus heureux accident du monde, je n'euſſe pas été arrêté par une groſſe épingle qui étoit fichée dans le tablier de cette femme: la tête de l'épingle paſſa entre ma chemiſe & la ceinture de ma culote, & ainſi je fus ſuſpendu en l'air par mon derriére, juſqu'à ce que *Glumdalclitch* accourût à mon ſecours.

Une autrefois, un des domeſtiques, dont la fonction étoit de rem-

plir mon auge d'eau fraîche de trois jours en trois jours, fut si négligent qu'il laissa échapper de son sceau une grenoüille très-grosse, sans l'appercevoir. La grenoüille se tint cachée, jusqu'à ce que je fusse dans mon Navire ; alors voyant un endroit pour se reposer, elle y grimpa & le fit tellement pancher, que je me trouvai obligé de faire le contre-poids de l'autre côté, pour empêcher le Navire de s'enfoncer; mais je l'obligeai à coups de rames de sauter dehors.

Voici le plus grand peril que je courus dans ce Royaume. *Glumdalclitch* m'avoit enfermé au verroüil dans son cabinet, étant sortie pour des affaires, ou pour faire une visite. Le tems étoit très-chaud, & la fenêtre du cabinet étoit ouverte, aussi-bien que les fenêtres & la porte de ma boëte : pendant que j'étois assis tranquillement & mélancoliquement près de ma table, j'entendis

quelque chose entrer dans le cabinet par la fenêtre & sauter çà & là. Quoique j'en fusse un peu alarmé, j'eus le courage de regarder dehors, mais sans abandonner ma chaise; alors je vis un animal capricieux bondissant & sautant de tous côtez, qui enfin s'approcha de ma boëte, & la regarda avec une apparence de plaisir & de curiosité, mettant sa tête à la porte & à chaque fenêtre. Je me retirai au coin le plus éloigné de ma boëte, mais cet animal, qui étoit un singe, regardant dedans de tous côtez, me donna une telle frayeur, que je n'eus pas la presence d'esprit de me cacher sous mon lit, comme je pouvois faire très-facilement. Après bien des grimaces & des gambades, il me découvrit, & fourrant une de ses pattes par l'ouverture de la porte, comme fait un chat qui joüe avec une souris, quoique je changeâsse souvent de lieu pour me mettre à cou-

vert de lui, il m'attrappa par les pans de mon juſte-au-corps, (qui étant fait du drap de ce Païs, étoit épais & très fort) & me tira dehors. Il me prit dans ſa patte droite, & me tint comme une nourrice tient un enfant qu'elle va allaiter, & de la même façon que j'ai vû la même eſpece d'animal faire avec un jeune chat en Europe. Quand je me debattois, il me preſſoit ſi fort, que je crûs que le parti le plus ſage étoit de me ſoumettre, & d'en paſſer par tout ce qui lui plairoit. J'ai quelque raiſon de croire qu'il me prit pour un jeune ſinge, parce qu'avec ſon autre patte il flâtoit doucement mon viſage.

Il fut tout-à coup interrompu par un bruit à la porte du cabinet, comme ſi quelqu'un eût tâché de l'ouvrir: ſoudain il ſauta à la fenêtre par laquelle il étoit entré, & de là ſur les goutieres, marchant ſur trois pattes, & me tenant dans la qua-

triéme, juſqu'à ce qu'il eût grimpé à un toit attenant au nôtre. J'entendis dans l'inſtant jetter des cris pitoyables à *Glumdalclitch*. La pauvre fille étoit au deſeſpoir, & ce quartier du Palais ſe trouva tout en tumulte : les domeſtiques coururent chercher des échelles ; le ſinge fut vû par pluſieurs perſonnes, aſſis ſur le faîte d'un bâtiment, me tenant comme une poupée dans une de ſes pattes de devant, & me donnant à manger avec l'autre, fourrant dans ma bouche quelques viandes qu'il avoit attrapées, & me tapant quand je ne voulois pas manger : ce qui faiſoit beaucoup rire la canaille, qui me regardoit d'en bas, en quoi ils n'avoient pas tort ; car, excepté pour moi, la choſe étoit aſſez plaiſante. Quelques-uns jetterent des pierres, dans l'eſperance de faire deſcendre le ſinge ; mais on défendit de continuer, de peur de me caſſer la tête.

Les

Les échelles furent appliquées, & plusieurs hommes monterent. Aussi-tôt le singe effrayé décampa, & me laissa tomber sur une goutiere. Alors un des laquais de ma petite Maîtresse, honnête garçon, grimpa, & me mettant dans la poche de sa culotte, me fit descendre en sûreté.

J'étois presque suffoqué des ordures que le singe avoit fourrées dans mon gosier: mais ma chere petite Maîtresse me fit vomir; ce qui me soulagea. J'étois si foible, & si froissé des embrassades de cet animal, que je fus obligé de me tenir au lit pendant quinze jours. Le Roi & toute la Cour envoyerent chaque jour, pour demander des nouvelles de ma santé, & la Reine me fit plusieurs visites pendant ma maladie. Le singe fut mis à mort, & un ordre fut porté, faisant défense d'entretenir désormais aucun animal de cette espece auprès du

Palais. La premiere fois que je me rendis auprès du Roi, après le rétabliſſement de ma ſanté, pour le remercier de ſes bontez, il me fit l'honneur de railler beaucoup ſur cette avanture: il me demanda quels étoient mes ſentimens & mes réfléxions, pendant que j'étois entre les pattes du ſinge; de quel goût étoient les viandes qu'il me donnoit, & ſi l'air frais que j'avois reſpiré ſur le toit, n'avoit pas aiguiſé mon appetit. Il ſouhaitta donc de ſçavoir ce que j'aurois fait en une telle occaſion dans mon Païs. Je dis à S. M. qu'en *Europe* nous n'avions point de ſinges, excepté ceux qu'on apportoit des Païs étrangers, & qui étoient ſi petits, qu'ils n'étoient point à craindre; & qu'à l'égard de cet animal énorme à qui je venois d'avoir affaire (il étoit en verité auſſi gros qu'un élephant) ſi la peur m'avoit permis de penſer aux moyens d'uſer de mon ſabre (à ces

mots, je pris un air fier, & mis la main sur la poignée de mon sabre) quand il a fourré sa patte dans ma chambre, peut-être je lui aurois fait une telle blessure, qu'il auroit été bien-aise de la retirer plus promptement qu'il ne l'avoit avancée. Je prononçai ces mots avec un accent ferme, comme une personne jalouse de son honneur, & qui se sent. Cependant mon discours ne produisit rien qu'un éclat de rire, & tout le respect dû à S. M. de la part de ceux qui l'environnoient, ne pût les retenir. Ce qui me fit réfléchir sur la sottise d'un homme qui tâche de se faire honneur à lui-même, en presence de ceux qui sont hors de tous les degrez d'égalité, ou de comparaison avec lui. Et cependant ce qui m'arriva alors, je l'ai vû souvent arriver en Angleterre, où un petit homme de néant se vante, s'en fait accroire,

tranché du petit Seigneur, & oſe prendre un air important, avec les plus grands du Royaume, parce qu'il a quelque talent.

Je fourniſſois tous les jours à la Cour le ſujet de quelque conte ridicule, *Glumdalclitch*, quoi qu'elle m'aimât extrêmement, étoit aſſez méchante pour inſtruire la Reine, quand je faiſois quelque ſottiſe qu'elle croyoit pouvoir réjoüir Sa Majeſté. Par exemple, étant un jour deſcendu de carroſſe à la promenade où j'étois avec *Glumdalclitch*, porté par elle dans ma boëte de voyage, je me mis à marcher: il y avoit de la bouze de vache dans un ſentier; je voulus pour faire parade de mon agilité, faire l'eſſai de ſauter par deſſus; mais par malheur je ſautai mal, & tombai au beau milieu, en ſorte que j'eus de l'ordure juſqu'aux genoux. Je me tirai avec peine, & un des laquais me

nettoya comme il pût avec ſon mouchoir. La Reine fut bien-tôt inſtruite de cette avanture impertinente, & les laquais la divulguerent par tout.

CHAPITRE IV.

Differentes inventions de l'Auteur pour plaire au Roi & à la Reine. Le Roi s'informe de l'Etat de l'Europe, dont l'Auteur lui donne la relation. Les Observations du Roi, sur cet article.

J'Avois coûtume de me rendre au lever du Roi une ou deux fois la semaine, & je m'y étois trouvé souvent lors qu'on le rasoit : ce qui au commencement me faisoit trembler, le rasoir du barbier étant près de deux fois plus long qu'une faux. Sa Majesté, selon l'usage du Païs, n'étoit rasée que deux fois par semaine. Je demandai une fois au barbier quelques poils de la barbe de Sa Majesté. M'en ayant fait present, je pris un petit morceau de

bois, & y faiſant pluſieurs trous à une diſtance égale avec une aiguille; j'y attachai les poils ſi adroitement, que je m'en fis un peigne; ce qui me fut d'un grand ſecours, le mien étant rompu & devenu preſque inutile; & n'ayant trouvé dans le Païs aucun ouvrier capable de m'en faire un autre.

Je me ſouviens d'un amuſement que je me procurai vers le même-tems. Je priai une des femmes de chambre de la Reine, de recuëillir les cheveux fins, qui tomboient de la tête de Sa Majeſté, quand on la peignoit, & de me les donner. J'en amaſſai une quantité conſiderable, & alors prenant conſeil de l'Ebeniſte, qui avoit reçû ordre de faire tous les petits ouvrages que je lui commanderois, je lui donnai des inſtructions pour me faire deux fauteüils de la grandeur de ceux qui ſe trouvoient dans ma boëte, & de les percer de pluſieurs petits trous avec

une aléne fine. Quand les pieds, les bras, les barres, & les doſſiers des fauteüils furent prêts, je compoſai le fond avec les cheveux de la Reine, que je paſſai dans les trous, & j'en fis des fauteüils ſemblables aux fauteüils de canne, dont nous nous ſervons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire preſent à la Reine, qui les mit dans une armoire, comme une curioſité.

Elle voulut un jour me faire aſſeoir dans un de ces fauteüils; mais je m'en excuſai, proteſtant que je n'étois pas aſſez téméraire & aſſez inſolent, pour appliquer mon derriere ſur de reſpectables cheveux, qui avoient autrefois orné la tête de Sa Majeſté. Comme j'avois du génie pour la Mécanique, je fis enſuite de ces cheveux une petite bourſe très-bien travaillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de Sa Majeſté tiſſu en lettres d'or, que je donnai à *Glumdalclitch*, du conſen-

consentement de la Reine.

Le Roi qui aimoit fort la Musique, avoit très souvent des concerts, auſquels j'assistois, placé dans ma boëte. Mais le bruit étoit si grand, que je ne pouvois guéres distinguer les accords. Je m'assûre que tous les tambours & trompettes d'une Armée Royale, battant & sonnant à la fois tout près des oreilles, n'auroient pû égaler ce bruit. Ma coûtume étoit de faire placer ma boëte loin de l'endroit où étoient les Acteurs du concert, de fermer les portes & les fenêtres de ma boëte, & de tirer les rideaux de mes fenêtres; avec ces précautions je ne trouvois pas leur musique désagreable.

J'avois appris pendant ma jeuneſſe à joüer du claveſſin. *Glumdalclitch* en avoit un dans sa chambre, où un Maître se rendoit deux fois la semaine pour lui montrer. La fantaiſie me prit un jour, de réga-

ler le Roi & la Reine d'un air Anglois ſur cet inſtrument. Mais cela me parût extrêmement difficile. Car le claveſſin étoit long de près de cent pieds, & les touches larges environ d'un pied ; de telle ſorte qu'avec mes deux bras bien étendus, je ne pouvois atteindre plus de cinq touches ; & de plus pour tirer un ſon, il me falloit toucher à grands coups de poing : voici le moyen dont je m'aviſai. J'accommodai deux bâtons environ de la groſſeur d'un tricot ordinaire ; & je couvris le bout de ces bâtons de peau de ſouris, pour ménager les touches & le ſon de l'inſtrument ; je plaçai un banc vis-à-vis, ſur lequel je montai, & ajors je me mis à courir avec toute la vîteſſe & toute l'agilité imaginable ſur cette eſpece d'échaffaut, frappant çà & là le clavier avec mes deux bâtons, de toute ma force, en ſorte que je vins à bout de joüer une gigue Angloiſe, à la

grande ſatisfaction de leurs Majeſtez. Mais il faut avoüer que je ne fis jamais d'exercice plus violent, & plus penible.

Le Roi qui, comme je l'ai dit, étoit un Prince plein d'eſprit, ordonnoit ſouvent de m'apporter dans ma boëte, & de me mettre ſur la table de ſon cabinet. Alors il me commandoit de tirer une de mes chaiſes hors de la boëte, & de m'aſſeoir, en ſorte que je fuſſe au niveau de ſon viſage. De cette maniere j'eus pluſieurs conférences avec lui. Un jour je pris la liberté de dire à Sa Majeſté, que le mépris qu'elle avoit conçû pour l'Europe & pour le reſte du monde, ne me ſembloit pas répondre aux excellentes qualitez d'eſprit, dont elle étoit ornée; que la raiſon étoit indépendante de la grandeur du corps; qu'au contraire nous avions obſervé dans nôtre Païs, que les perſonnes de haute taille n'étoient pas or-

dinairement les plus ingenieuſes; que parmi les animaux, les abeilles & les fourmis avoient la réputation d'avoir le plus d'induſtrie, d'artifice, & de ſagacité, & enfin que quelque peu de cas qu'il fît de ma figure, j'eſperois néanmoins pouvoir rendre de grands ſervices à Sa Majeſté. Le Roi m'écouta avec attention, & commença à me regarder d'un autre œil, & à ne plus meſurer mon eſprit par ma taille.

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du Gouvernement d'*Angleterre*; parce que quelque prévenus que les Princes ſoient ordinairement en faveur de leurs maximes & de leurs uſages, il ſeroit bien-aiſe de ſçavoir, s'il y avoit en mon Païs de quoi imiter. Imaginez-vous, mon cher Lecteur, combien je deſirai alors d'avoir le genie, & la langue de Demoſthene & de Ciceron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre ma

Patrie, & d'en tracer une idée ſublime.

Je commençai par dire à Sa Majeſté, que nos Etats étoient compoſez de deux Iſles, qui formoient trois puiſſans Royaumes, ſous un ſeul Souverain, ſans compter nos Colonies en Amerique. Je m'étendis fort ſur la fertilité de nôtre terrain, & ſur la temperature de nôtre climat. Je découvris enſuite la conſtitution du Parlement Anglois, compoſée en partie d'un Corps illuſtre appellé *la Chambre des Pairs*, perſonnages du Sang le plus noble, anciens poſſeſſeurs & Seigneurs des plus belles terres du Royaume. Je repreſentai l'extrême ſoin qu'on prenoit de leur éducation par rapport aux ſciences & aux armes, pour les rendre capables d'être Conſeillers nez du Roi & du Royaume, d'avoir part dans l'adminiſtration du Gouvernement, d'être membres de la plus haute

Cour de Juſtice, dont il n'y avoit point d'appel, & d'être les défenſeurs zelez de leur Prince & de leur Patrie, par leur valeur, leur conduite & leur fidelité; que ces Seigneurs étoient l'ornement & la ſûreté du Royaume, dignes ſucceſſeurs de leurs Ancêtres, dont les honneurs avoient été la récompenſe d'une vertu inſigne, & qu'on n'avoit jamais vû leur poſterité dégénerer: qu'à ces Seigneurs étoient joints pluſieurs ſaints hommes, qui avoient une place parmi eux ſous le titre d'*Evêques*, dont la charge particuliere étoit de veiller ſur la Religion, & ſur ceux qui la prêchent au peuple. Qu'on cherchoit & qu'on choiſiſſoit dans le Clergé les plus ſaints & les plus ſçavans hommes, pour les revêtir de cette Dignité éminente.

J'ajoûtai, que l'autre partie du Parlement étoit une Aſſemblée reſpectable, nommée *la Chambre des*

Communes, compoſée de nobles, choiſis librement, & députez par le peuple même, ſeulement à cauſe de leurs lumieres, de leurs talens, & de leur amour pour la Patrie, afin de repreſenter la ſageſſe de toute la Nation. Je dis que ces deux corps formoient la plus auguſte Aſſemblée de l'Univers, qui de concert avec le Prince, diſpoſoit de tout, & régloit en quelque ſorte la deſtinée de tous les peuples de l'Europe.

Enſuite je deſcendis aux Cours de Juſtice, où étoient aſſis des vénérables Interpretes de la Loi, qui décidoient ſur les differentes conteſtations des particuliers, qui puniſſoient le crime & protegeoient l'innocence. Je ne manquai pas de parler de la ſage & œconomique adminiſtration de nos Finances, & de m'étendre ſur la valeur & les exploits de nos Guerriers de Mer & de terre. Je ſupputai le nombre du

peuple, en comptant combien il y avoit de millions d'hommes de differente Religion, & de different parti politique parmi nous. Je n'obmis ni nos jeux, ni nos ſpectacles, ni aucune autre particularité, que je crûſſe pouvoir faire honneur à mon Païs: & je finis par un petit récit hiſtorique des dernieres révolutions d'Angleterre, depuis environ cent ans.

Cette converſation dura cinq audiences, dont chacune fut de pluſieurs heures; & le Roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de preſque tout ce que je diſois, & marquant en même-tems les queſtions qu'il avoit deſſein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs diſcours, Sa Majeſté, dans une ſixiéme Audience, examinant ſes extraits, me propoſa pluſieurs doutes, & de fortes objections ſur chaque article. Elle me demanda d'abord

quels étoient les moyens ordinaires de cultiver l'eſprit de nôtre jeune Nobleſſe? Quelles meſures l'on prenoit, quand une Maiſon noble venoit à s'éteindre, ce qui devoit arriver de tems en tems? Quelles qualitez étoient néceſſaires à ceux qui devoient être créez nouveaux Pairs? Si le caprice du Prince, une ſomme d'argent donnée à propos à une Dame de la Cour & à un Favori, ou le deſſein de fortifier un parti oppoſé au bien public, n'étoient jamais les motifs de ces promotions? Quel degré de ſcience les Pairs avoient dans les Loix de leur Païs, & comment ils devenoient capables de décider en dernier reſſort des droits de leurs Compatriotes? Si ils étoient toûjours exemts d'avarice & de préjugez? Si ces SS. Evêques, dont j'avois parlé, parvenoient toûjours à ce haut rang par leur ſcience dans les matieres Théologiques, & par la ſainteté de

leur vie : s'ils n'avoient jamais eu de foibleſſes ; s'ils n'avoient jamais intrigué, lorſqu'ils n'étoient que de ſimples Prêtres ; s'ils n'avoient pas été quelquefois les Aumôniers d'un Pair, par le moyen duquel ils étoient parvenus à l'Evêché, & ſi dans ce cas ils ne ſuivoient pas toûjours aveuglément l'avis du Pair, & ne ſervoient pas ſa paſſion, ou ſon préjugé dans l'Aſſemblée du Parlement ?

Il voulut ſçavoir comment on s'y prenoit pour l'élection de ceux que j'avois appellé *les Communes :* ſi un inconnu avec une bourſe bien remplie d'or, ne pouvoit pas quelquefois gagner le ſuffrage des Electeurs à force d'argent, ſe faire préférer à leur propre Seigneur, ou aux plus conſiderables & aux plus diſtinguez de la Nobleſſe dans le voiſinage. Pourquoi on avoit une ſi violente paſſion d'être élû pour l'Aſſemblée du Parlement, puiſque cet-

te élection étoit l'occaſion d'une très-grande dépenſe, & ne rendoit rien ; qu'il falloit donc que ces élûs fuſſent des hommes d'un deſintereſſement parfait, & d'une vertu éminente & heroïque ; ou bien qu'ils comptaſſent d'être indemniſez & rembourſez avec uſure par le Prince & par ſes Miniſtres, en leur ſacrifiant le bien public. Sa Majeſté me propoſa ſur cet article des difficultez inſurmontables, que la prudence ne me permet pas de répeter.

Sur ce que je lui avois dit, de nos *Cours de Juſtice*, Sa Majeſté voulut être éclaircie touchant pluſieurs articles. J'étois aſſez en état de la ſatisfaire, ayant été autrefois preſque ruiné par un long procès à la Chancellerie, qui fut néanmoins jugé en ma faveur, & que je gagnai même avec les dépens. Il me demanda combien de tems on employoit ordinairement à mettre une

affaire en état d'être jugée. S'il en coûtoit beaucoup pour plaider : ſi les Avocats avoient la liberté de défendre des cauſes évidemment injuſtes ; ſi l'on n'avoit jamais remarqué que l'eſprit de parti & de Religion, eût fait pancher la balance. Si ces Avocats avoient quelque connoiſſance des premiers principes & des loix générales de l'équité ; ou s'ils ne ſe contentoient pas de ſçavoir les Loix arbitraires & les Coûtumes locales du Païs. Si eux & les Juges avoient le droit d'interpreter à leur gré, & de commenter les Loix. Si les Plaidoyez & les Arrêts n'étoient pas quelquefois contraires les uns aux autres dans la même eſpece.

Enſuite il s'attacha à me queſtionner ſur l'adminiſtration des Finances, & me dit qu'il croyoit que je m'étois mépris ſur cet article, parce que je n'avois fait monter les impôts qu'à cinq ou ſix millions

par an ; que cependant la dépense de l'Etat alloit beaucoup plus loin, & excedoit beaucoup la recette.

Il ne pouvoit, disoit-il, concevoir, comment un Royaume osoit dépenser au-delà de son revenu & manger son bien, comme un particulier. Il me demanda quels étoient nos creanciers, & où nous trouverions de quoi les payer : si nous gardions à leur égard les loix de la nature, de la raison & de l'équité. Il étoit étonné du détail que je lui avois fait de nos guerres, & des frais excessifs qu'elles exigeoient. Il falloit certainement, disoit-il, que nous fussions un peuple bien inquiet & bien querelleur, ou que nous eussions de bien mauvais voisins. Qu'avez-vous à démêler, ajoûtoit-il, hors de vos Isles ? Devez-vous y avoir d'autres affaires, que celles de vôtre commerce ? Devez-vous songer à faire des conquêtes, & ne vous suffit-il pas de bien gar-

der vos Ports & vos Côtes? Ce qui l'étonna fort, ce fut d'apprendre que nous entretenions une armée dans le sein de la paix, & au milieu d'un peuple libre. Il dit que si nous étions gouvernez de nôtre propre consentement, il ne pouvoit s'imaginer de qui nous avions peur, & contre qui nous avions à nous battre. Il demanda si la maison d'un particulier ne seroit pas mieux défenduë par lui-même, par ses enfans & par ses domestiques, que par une troupe de fripons & de coquins, tirez par hazard de la lie du peuple, avec un salaire bien petit, & qui pourroient gagner cent fois plus, en nous coupant la gorge.

Il rit beaucoup de ma bizarre Arithmétique (comme il lui plût de l'appeller) lorsque j'avois supputé le nombre de nôtre peuple, en calculant les differentes sectes qui sont parmi nous à l'égard de la Religion & de la Politique.

Il remarqua, qu'entre les amuſemens de nôtre nobleſſe, j'avois fait mention du jeu. Il voulut ſçavoir à quel âge ce divertiſſement étoit ordinairement pratiqué, & quand on le quittoit : combien de tems on y conſacroit, & s'il n'alteroit pas quelquefois la fortune des particuliers, & ne leur faiſoit pas commettre des actions baſſes & indignes. Si des hommes vils & corrompus ne pouvoient pas quelquefois par leur adreſſe dans ce métier aquerir de grandes richeſſes, tenir nos Pairs mêmes dans une eſpece de dépendance, les accoûtumer à voir mauvaiſe compagnie, les détourner entierement de la culture de leur eſprit & du ſoin de leurs affaires domeſtiques, & les forcer par les pertes qu'ils pouvoient faire, d'apprendre peut-être à ſe ſervir de cette même adreſſe infame, qui les avoit ruinez.

Il étoit extrêmement étonné du

recit que je lui avois fait de nôtre hiſtoire du dernier ſiecle ; ce n'étoit, ſelon lui, qu'un enchaînement horrible de conjurations, de rebellions, de meurtres, de maſſacres, de révolutions, d'exils, & des plus énormes éfets que l'avarice, l'eſprit de faction, l'hipocriſie, la perfidie, la cruauté, la rage, la folie, la haine, l'envie, la malice, & l'ambition pouvoient produire.

Sa Majeſté, dans une autre audience, prit la peine de récapituler la ſubſtance de tout ce que j'avois dit, compara les queſtions qu'elle m'avoit faites, avec les réponſes que j'avois données ; puis me prenant dans ſes mains, & me flattant doucement, s'exprima dans ces mots, que je n'oublierai jamais, non plus que la maniere dont il les prononça. Mon petit ami *Grildrig*, vous avez fait un panegirique très extraordinaire de vôtre Pais: vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la pareſſe

reſſe & le vice peuvent être quelquefois les ſeules qualitez d'un homme d'Etat : Que ces loix ſont éclaircies, interpretées, & appliquées le mieux du monde, par des gens dont les interêts & la capacité les portent à les corrompre, à les broüiller & à les éluder. Je remarque parmi vous une conſtitution de Gouvernement, qui dans ſon origine a peut-être été ſupportable, mais que le vice a tout-à-fait défigurée. Il ne me paroît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une ſeule vertu ſoit requiſe pour parvenir à aucun rang, ou à aucune Charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y ſont point annoblis par leur vertu, que les Prêtres n'y ſont point avancez par leur pieté ou leur ſcience, les Soldats par leur conduite ou leur valeur, les Juges par leur integrité, les Senateurs par l'amour de leur Patrie, ni les hommes d'Etat

par leur ſageſſe. Mais pour vous, (continua le Roi) qui avez paſſé la plûpart de vôtre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de vôtre Païs : mais par tout ce que vous m'avez raconté d'abord, & par les réponſes que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plûpart de vos compatriotes ſont la plus pernicieuſe race d'inſectes, que la Nature ait jamais ſouffert ramper ſur la ſurface de la Terre.

CHAPITRE V.

Zele de l'Auteur pour l'honneur de sa Patrie. Il fait une proposition avantageuse au Roi, qui est rejettée. La litterature de ce peuple imparfaite & bornée. Leurs loix, leurs affaires militaires, & leurs partis dans l'Etat.

L'Amour de la vérité m'a empêché de déguiser l'entretien que j'eus alors avec Sa Majesté. Mais ce même amour ne me permit pas de me taire, lorsque je vis mon cher Païs si indignement traité. J'éludois adroitement la plûpart des questions, & je donnois à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvois. Car quand il s'agit de défendre ma Patrie, & de soutenir sa gloire, je me pique de

ne point entendre raiſon. Alors je n'obmets rien pour cacher ſes infirmitez & ſes difformitez, & pour mettre ſa vertu & ſa beauté dans le jour le plus avantageux; c'eſt ce que je m'éforçai de faire dans les differens entretiens que j'eus avec ce judicieux Monarque: par malheur je perdis ma peine.

Mais il faut excuſer un Roi, qui vit entierement ſéparé du reſte du monde, & qui par conſequent ignore les mœurs, & les coûtumes des autres Nations. Ce défaut de connoiſſance ſera toûjours la cauſe de pluſieurs préjugez, & d'une certaine maniere bornée de penſer, dont le Païs de l'Europe eſt exempt. Il ſeroit ridicule que les idées de vertu & de vice d'un Prince étranger & iſolé, fuſſent propoſées pour des régles, & pour des maximes à ſuivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour faire voir les effets

malheureux d'une éducation bornée, je rapporterai ici une choſe qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vûë, de gagner les bonnes graces de Sa Majeſté, je lui donnai avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cens ans, qui étoit une certaine petite poudre noire, qu'une ſeule petite étincelle pouvoit allumer en un inſtant, de telle maniere qu'elle étoit capable de faire ſauter en l'air des montagnes, avec un bruit & un fracas plus grand que celui du tonnerre: qu'une quantité de cette poudre étant miſe dans un tube de bronze ou de fer, ſelon ſa groſſeur, pouſſoit une balle de plomb ou un boulet de fer, avec une ſi grande violence & tant de vîteſſe, que rien n'étoit capable de ſoûtenir ſa force. Que les boulets ainſi pouſſez & chaſſez d'un tube de fonte par l'inflammation de cette petite poudre, rompoient, renverſoient, culbu-

toient les Bataillons & les Eſcadrons, abattoient les plus fortes murailles, faiſoient ſauter les plus groſſes Tours, couloient à fond les plus gros Vaiſſeaux: que cette poudre miſe dans un globe de fer lancé avec une machine, brûloit & écraſoit les maiſons, & jettoit de tous côtez des éclats, qui foudroyoient tout ce qui ſe rencontroit. Que je ſçavois la compoſition de cette poudre merveilleuſe, où il n'entroit que des choſes communes & à bon marché; & que je pourrois apprendre le même ſecret à ſes Sujets, ſi Sa Majeſté le vouloit. Que par le moyen de cette poudre Sa Majeſté briſeroit les murailles de la plus forte Ville de ſon Royaume, ſi elle ſe ſoulevoit jamais, & oſoit lui réſiſter. Que je lui offrois ce petit preſent, comme un leger tribut de ma reconnoiſſance.

Le Roi frappé de la deſcription

que je lui avois faite des effets terribles de ma poudre, paroiſſoit ne pouvoir comprendre comment un inſecte impuiſſant, foible, vil & rampant, avoit imaginé une choſe effroyable, dont il oſoit parler d'une maniere ſi familiere, qu'il ſembloit regarder comme des bagatelles le carnage & la deſolation que produiſoit une invention ſi pernicieuſe. Il falloit, diſoit-il, que ce fût un mauvais Genie, ennemi de Dieu & de ſes Ouvrages, qui en eût été l'Auteur. Il proteſta que quoique rien ne lui fit plus de plaiſir que les nouvelles découvertes, ſoit dans la nature ſoit dans les arts, il aimeroit mieux perdre ſa Couronne que de faire uſage d'un ſi funeſte ſecret, dont il me défendit, ſous peine de la vie, de faire part à aucun de ſes Sujets: effet pitoyable de l'ignorance & des bornes d'un Prince ſans éducation. Ce Monarque orné de toutes les qualitez qui

gagnent la vénération, l'amour & l'eſtime des peuples, d'un eſprit fort & pénétrant, d'une grande ſageſſe, d'une profonde ſcience, doüé de talens admirables pour le Gouvernement, & preſque adoré de ſon peuple, ſe trouve ſottement gêné par un ſcrupule exceſſif & bizarre, dont nous n'avons jamais eû d'idée en Europe, & laiſſe échapper une occaſion qu'on lui met entre les mains, de ſe rendre le Maître abſolu de la vie, de la liberté, & des biens de tous ſes Sujets: Je ne dis pas ceci dans l'intention de rabaiſſer les vertus & les lumieres de ce Prince, auquel je n'ignore pas néanmoins que ce recit fera tort dans l'eſprit d'un Lecteur Anglois, mais je m'aſſûre que ce défaut ne venoit que d'ignorance, ces peuples n'ayant pas encore réduit la Politique en art, comme nos eſprits ſublimes de l'Europe.

Car il me ſouvient que dans un entre-

entretien que j'eus un jour avec le Roi, ſur ce que je lui avois dit par hazard, qu'il y avoit parmi nous un grand nombre de volumes écrits ſur l'Art du Gouvernement. Sa Majeſté en conçût une opinion très-baſſe en nôtre eſprit, & ajoûta qu'il mépriſoit & déteſtoit tout myſtere, tout raffinement, & toute intrigue, dans les procedez d'un Prince ou d'un Miniſtre d'Etat. Il ne pouvoit comprendre ce que je voulois dire par les ſecrets du Cabinet. Pour lui il renfermoit la ſcience de gouverner dans des bornes très-étroites, la réduiſant au ſens commun, à la raiſon, à la Juſtice, à la douceur, à la prompte déciſion des affaires civiles & criminelles, & à d'autres ſemblables pratiques, à la portée de tout le monde, & qui ne méritent pas qu'on en parle. Enfin il m'avança ce paradoxe étrange, que ſi quelqu'un pouvoit faire croître deux épis de

bled, ou deux brins d'herbe sur un morceau de terre, où auparavant il n'y en avoit qu'un, meriteroit beaucoup plus du genre humain, & rendroit un service plus essentiel à son Païs, que toute la race de nos sublimes Politiques.

La Litterature de ce peuple est fort peu de chose, & ne consiste que dans la connoissance de la Morale, de l'Histoire, de la Poësie, & des Mathematiques; mais il faut avoüer qu'ils excellent dans ces quatre genres.

La derniere de ces connoissances n'est appliquée par eux qu'à tout ce qui est utile; en sorte que la meilleure partie de nôtre Mathematique seroit parmi eux fort peu estimée. A l'égard des entitez métaphisiques, des abstractions & des categories, il me fut impossible de les leur faire concevoir.

Dans ce Païs, il n'est pas permis de dresser une Loi en plus de mots

qu'il n'y a de lettres dans leur Alphabet, qui n'eſt compoſé que de vingt-deux lettres : il y a même très-peu de Loix qui s'étendent juſqu'à cette longueur. Elles ſont toutes exprimées dans les termes les plus clairs & les plus ſimples, & ces peuples ne ſont ni aſſez vifs ni aſſez ingenieux pour y trouver pluſieurs ſens : c'eſt d'ailleurs un crime capital d'écrire un Commentaire ſur aucune Loi.

Ils poſſedent de tems immemorial l'art d'imprimer, auſſi-bien que les Chinois. Mais leurs Bibliotheques ne ſont pas grandes : celle du Roi, qui eſt la plus nombreuſe, n'eſt compoſée que de mille volumes, rangez dans une gallerie de douze cens pieds de longueur, où j'eus la liberté de lire tous les livres qu'il me plût. Le livre que j'eus d'abord envie de lire, fut mis ſur une table, ſur laquelle on me plaça ; alors tournant mon viſage vers le

livre, je commençai par le haut de la page : je me promenai deſſus le livre même, à droite & à gauche environ huit ou dix pas, ſelon la longueur des lignes ; & je reculois à meſure que j'avançois dans la lecture des pages. Je commençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feüillet, ce que je pûs difficilement faire avec mes deux mains ; car il étoit auſſi épais & auſſi roide qu'un gros carton.

Leur ſtile eſt clair, mâle & doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne ſçait parmi eux ce que c'eſt que de multiplier les mots inutiles, & de varier les expreſſions. Je parcourus pluſieurs de leurs livres, ſur tout ceux qui concernoient l'Hiſtoire & la Morale. Entr'autres, je lûs avec plaiſir un vieux petit Traité qui étoit dans la chambre de *Glumdalclitch*. Ce livre étoit intitulé *Traité de la foibleſſe du genre humain*, & n'é-

toit eſtimé que des femmes & du petit peuple. Cependant je fus curieux de voir ce qu'un Auteur de ce Païs pouvoit dire ſur un pareil ſujet. Cet Ecrivain faiſoit voir très au long, combien l'homme eſt peu en état de ſe mettre à couvert des injures de l'air ou de la fureur des bêtes ſauvages : Combien il étoit ſurpaſſé par d'autres animaux, ſoit dans la force, ſoit dans la vîteſſe, ſoit dans la prévoyance, ſoit dans l'induſtrie. Il montroit que la nature avoit dégénéré dans ces derniers ſiécles, & qu'elle étoit ſur ſon déclin.

Il enſeignoit que les Loix mêmes de la nature éxigoient abſolument que nous euſſions été au commencement d'une taille plus grande & d'une complexion plus vigoureuſe, pour n'être point ſujets à une ſoudaine deſtruction, par l'accident d'une tuile tombant de deſſus une maiſon, ou d'une pierre jettée de la

main d'un enfant, ni à être noyez dans un ruiſſeau. De ces raiſonnemens l'Auteur tiroit pluſieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvois m'empêcher de faire des réfléxions morales ſur cette Morale même, & ſur le penchant univerſel qu'ont tous les hommes à ſe plaindre de la Nature, & à exagerer ſes défauts. Ces Geants ſe trouvoient petits & foibles. Que ſommes-nous donc, nous autres Européens? Ce même Auteur diſoit que l'homme n'étoit qu'un ver de terre & qu'un atôme, & que ſa petiteſſe devoit ſans ceſſe l'humilier. Hélas! que ſuis-je, me diſois je, moi qui ſuis au deſſous du rien en comparaiſon de ces hommes, qu'on dit être ſi petits & ſi peu de choſe?

Dans ce même livre, on faiſoit voir la vanité du titre d'*Alteſſe* & de *Grandeur*, & combien il étoit ridicule qu'un homme qui avoit au plus

cent cinquante pieds de hauteur, oſât ſe dire *haut* & *grand*. Que penſeroient les Princes & les grands Seigneurs d'*Europe*, diſois-je alors, s'ils liſoient ce livre, eux qui avec cinq pieds & quelques pouces, prétendent ſans façon qu'on leur donne de l'*Alteſſe* & de la *Grandeur* ? Mais pourquoi n'ont-ils pas auſſi exigé les titres de *Groſſeur*, de *Largeur*, d'*Epaiſſeur* ? Au moins auroient-ils pû inventer un terme général pour comprendre toutes ces dimenſions & ſe faire appeller, *Vôtre Etenduë*. On me répondra peut-être que ces mots *Alteſſe* & *Grandeur* ſe rapportent à l'ame, & non au corps. Mais ſi cela eſt, pourquoi ne pas prendre des titres plus marquez & plus déterminez à un ſens ſpirituel ? Pourquoi ne ſe pas faire appeller, *vôtre ſageſſe*, *vôtre pénétration*, *vôtre prévoyance*, *vôtre liberalité*, *vôtre bonté*, *vôtre bon-ſens*, *vôtre bel eſprit* ? Il faut avoüer que comme ces

titres auroient été très-beaux, & très honorables, ils auroient auſſi ſemé beaucoup d'aménité dans les complimens des Inferieurs, rien n'étant plus divertiſſant qu'un diſcours plein de contre-véritez.

La Medecine, la Chirurgie, la Pharmacie ſont très-cultivées en ce Païs-là. J'entrai un jour dans un vaſte édifice, que je penſai prendre pour un Arſenal plein de boulets & de canons. C'étoit la boutique d'un Apoticaire: ces boulets étoient des pillules, & ces canons des ſeringues. En comparaiſon nos plus gros canons ſont en vérité de petites coleuvrines.

A l'égard de leur milice, on dit que l'armée du Roi, eſt compoſée de cent ſoixante-ſeize mille hommes de pied, & de trente-deux mille de Cavalerie; ſi néanmoins on peut donner ce nom à une armée, qui n'eſt compoſée que de Marchands & de Laboureurs, dont les Com-

mandans ne ſont que les Pairs & la Nobleſſe, ſans aucune paye ou récompenſe : ils ſont à la vérité aſſez parfaits dans leurs exercices, & ont une diſcipline très-bonne, ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque chaque Laboureur eſt commandé par ſon propre Seigneur, & chaque Bourgeois par les principaux de ſa propre Ville, élûs à la façon de *Veniſe*.

Je fus curieux de ſçavoir pourquoi ce Prince, dont les Etats ſont inacceſſibles, s'aviſoit de faire apprendre à ſon peuple la pratique de la diſcipline militaire. Mais j'en fus bien-tôt inſtruit, ſoit par les entretiens que j'eus ſur ce ſujet, ſoit par la lecture de leurs hiſtoires. Car pendant pluſieurs ſiécles, ils ont été affligez de la maladie, à laquelle tant d'autres Gouvernemens ſont ſujets ; la Pairie & la Nobleſſe diſputant ſouvent pour le pouvoir ; le Peuple pour la liberté, & le Roi pour la domination arbitraire. Ces

choſes, quoique ſagement temperées par les loix du Royaume, ont quelquefois occaſionné des partis, allumé des paſſions, & cauſé des guerres civiles, dont la derniere fut heureuſement terminée par l'Ayeul du Prince régnant; & la Milice alors établie dans le Royaume, a toûjours ſubſiſté depuis, pour prévenir de nouveaux deſordres.

CHAPITRE VI.

Le Roi & la Reine font un voyage vers la Frontiere, où l'Auteur les ſuit. Détail de la maniere dont il ſort de ce Païs pour retourner en Angleterre.

J'Avois toûjours dans l'eſprit que je recouvrerois un jour ma liberté, quoique je ne pûſſe deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réüſſir. Le Vaiſſeau qui m'avoit porté, & qui avoit échoüé ſur ces Côtes, étoit le premier Vaiſſeau Européen qu'on eut ſçû en avoir approché, & le Roi avoit donné des ordres très-précis, que ſi jamais il arrivoit qu'un autre parût, il fût tiré à terre, & mis avec tout l'équipage & les paſſagers, ſur un

tombereau, & apporté à *Lorburlgrud*.

Il étoit fort porté à me trouver une femme de ma taille, par laquelle je pûſſe multiplier mon eſpece. Mais je crois, que j'aurois mieux aimé mourir, que de faire de malheureux enfans, deſtinez à être mis en cage, ainſi que des Serins de Canarie, & à être enſuite vendus par tout le Royaume aux gens de qualité, comme de petits animaux curieux. J'étois à la vérité traitté avec beaucoup de bonté: j'étois le Favori du Roi & de la Reine, & les délices de toute la Cour d'une façon, mais c'étoit qui ne convenoit pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvois d'ailleurs oublier ces précieux gages que j'avois laiſſez chez moi. Je ſouhaitois fort de me retrouver parmi des peuples, avec leſquels je me pûſſe entretenir d'égal à égal, & d'avoir la liberté de me promener par les ruës & par les

champs, ſans craindre d'être foulé aux pieds, d'être écraſé comme une grenoüille, ou d'être le joüet d'un jeune chien. Mais ma délivrance arriva plûtôt que je ne m'y attendois, & d'une maniere très-extraordinaire, ainſi que je vais le raconter fidellement, avec toutes les circonſtances de cet admirable évenement.

Il y avoit deux ans que j'étois dans ce Païs. Au commencement de la troiſiéme année, *Glumdalclitch* & moi étions à la ſuite du Roi & de la Reine, dans un voyage qu'ils faiſoient vers la côte meridionale du Royaume. J'étois porté à mon ordinaire dans ma boëte de voyage, qui étoit un cabinet très-commode, large de douze pieds. On avoit par mon ordre attaché un brancard avec des cordons de ſoye aux quatre coins du haut de la boëte, afin que je ſentiſſe moins les ſecouſſes du cheval ſur lequel un

domeſtique me portoit devant lui. J'avois ordonné au Menuiſier de faire au toit de ma boëte une ouverture d'un pied en quarré, pour laiſſer entrer l'air, en ſorte que quand je voudrois, on pût l'ouvrir & la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivez au terme de nôtre voyage, le Roi jugea à propos de paſſer quelques jours à une Maiſon de Plaiſance, qu'il avoit proche de *Flanſlaſnic*, Ville ſituée à dix-huit mille Anglois du bord de la mer. *Glumdalclitch* & moi étions bien fatiguez: j'étois moi un peu enrhumé, mais la pauvre fille ſe portoit ſi mal qu'elle étoit obligée de ſe tenir toûjours dans ſa chambre. J'eus envie de voir l'Ocean. Je fis ſemblant d'être plus malade que je ne l'étois, & je demandai la liberté de prendre l'air de la Mer; avec un Page qui me plaiſoit beaucoup, & à qui j'avois été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle

répugnance *Glumdalclitch* y consentit, ni l'ordre sévere qu'elle donna au Page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme si elle eût eû quelques présages de ce qui me devoit arriver. Le Page me porta donc dans ma boëte, & me mena environ à une demie lieuë du Palais vers les rochers, sur le rivage de la Mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, & levant le chassis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la Mer d'un œil triste. Je dis ensuite au Page que j'avois envie de dormir un peu dans mon brancard, & que cela me soulageroit. Le Page ferma bien la fenêtre, de peur que je n'eusse froid: je m'endormis bien-tôt. Tout ce que je puis conjecturer, est que pendant que je dormois, ce Page croyant qu'il n'y avoit rien à apprehender, grimpa sur les rochers, pour chercher des œufs d'oiseaux: Je l'avois vû auparavant de ma

fenêtre en chercher & en ramaſſer. Quoi qu'il en ſoit, je me trouvai ſoudainement éveillé par une ſecouſſe violente donnée à ma boëte que je ſentis tirée en haut, & enſuite portée en avant avec une vîteſſe prodigieuſe. La premiere ſecouſſe m'avoit preſque jetté hors de mon brancard, mais enſuite le mouvement fut aſſez doux. Je criois de toute ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, & je ne vis que des nuages. J'entendois un bruit horrible au deſſus de ma tête, reſſemblant à celui d'un battement d'aîles. Alors je commençai à connoître le dangereux état où je me trouvois, & à ſoupçonner qu'une Aigle avoit pris le cordon de ma boëte dans ſon bec, dans le deſſein de la laiſſer tomber ſur quelque rocher, comme une tortuë dans ſon écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer. Car la ſagacité & l'odorat de cet oiſeau le mettent

tent en état de découvrir ſa proye à une grande diſtance, quoi que cachée encore mieux que je pouvois être deſſous des planches, qui n'étoient épaiſſes que de deux pouces.

Au bout de quelque tems, je remarquai que le bruit & le batement d'aîles s'augmentoit beaucoup, & que ma boëte étoit agitée çà & là, comme une enſeigne de boutique par un grand vent. J'entendis pluſieurs coups violens qu'on donnoit à l'aigle, & puis tout à-coup je me ſentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute ; mais avec une vîteſſe incroyable. Ma chûte fut terminée par une ſecouſſe terrible qui retentit plus haut à mes oreilles, que nôtre cataracte de *Niagara*, après quoi je fus dans les ténébres pendant une autre minute, & alors ma boëte commença à s'élever de maniere, que je pûs voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étois tombé dans la Mer, & que ma boëte flottoit. Je crûs, & je le crois encore, que l'aigle qui emportoit ma boëte, avoit été poursuivie de deux ou trois autres aigles, & contrainte de me laisser tomber, pendant qu'elle se défendoit contre les autres, qui lui disputoient sa proïe. Les plaques de fer attachées au bas de la boëte conserverent l'équilibre, & l'empêcherent d'être brisée & fracassée en tombant.

O que je souhaittai alors d'être secouru par ma chere *Glumdalclitch*, dont cet accident subit m'avoit tant éloigné : je puis dire en vérité, qu'au milieu de mes malheurs, je plaignois & regrettois ma chere petite Maîtresse, que je pensois au chagrin qu'elle auroit de ma perte, & au déplaisir de la Reine. Je suis sûr qu'il y a très-peu de Voyageurs, qui se soient trouvez dans une situation aussi triste que celle où je

me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boëte briſée, ou au moins renverſée par le premier coup de vent, & ſubmergée par les vagues. Un carreau de vitre caſſé, c'étoit fait de moi. Il n'y avoit rien qui eut pû juſqu'alors conſerver ma fenêtre, que des fils de fer aſſez forts, dont elle étoit munie par dehors contre les accidens, qui peuvent arriver en voyageant. Je vis l'eau entrer dans ma boëte par quelques petites fentes, que je tâchai de boucher le mieux que je pûs. Helas! je n'avois pas la force de lever le toit de ma boëte, ce que j'aurois fait ſi j'avois pû, & me ſerois tenu aſſis deſſus, plûtôt que de reſter enfermé dans une eſpece de fond-de-cale.

Dans cette déplorable ſituation j'entendis, ou je crûs entendre quelque ſorte de bruit à côté de ma boëte, & bien-tôt après je commençai à m'imaginer qu'elle étoit tirée,

& en quelque façon remorquée ; car de tems en tems je sentois une sorte d'éfort, qui faisoit monter les ondes jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je conçûs alors quelques foibles esperances de secours, quoique je ne pûsse me figurer d'où il me pourroit venir. Je montai sur mes chaises & approchai ma tête d'une petite fente, qui étoit au toit de ma boëte, & alors je me mis à crier de toutes mes forces, & à demander du secours, dans toutes les langues que je sçavois. Ensuite j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avois, & le haussant par l'ouverture, je le branlai plusieurs fois dans l'air, afin que si quelque barque ou Vaisseau étoit proche, les Matelots pûssent conjecturer qu'il y avoit un malheureux Mortel renfermé dans cette boëte.

Je ne m'apperçûs point que tout cela eût rien produit ; mais je con-

nus évidemment que ma boëte étoit tirée en avant : au bout d'une heure je ſentis qu'elle heurtoit quelque choſe de très dur. Je craignis d'abord que ce ne fût un rocher, & j'en fus très-allarmé. J'entendis alors diſtinctement du bruit ſur le toit de ma boëte, comme celui d'un cable. Enſuite je me trouvai hauſſé peu à peu, au moins trois pieds plus haut que je n'étois auparavant: ſurquoi je levai encore mon bâton & mon mouchoir criant au ſecours, juſqu'à m'enroüer. Pour réponſe j'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, qui me donnerent des tranſports de joye, qui ne peuvent être conçûs que par ceux qui les ſentent. En même tems j'entendis marcher ſur le toit, & quelqu'un appellant par l'ouverture & criant en Anglois, *y a-t'il là quelqu'un ?* Je répondis, Hélas oüi ! je ſuis un pauvre Anglois réduit par la fortune à la plus grande calamité

qu'aucune créature ait jamais soufferte : au nom de Dieu, délivrez-moi de ce cachot. La voix me répondit, rassûrez-vous, vous n'avez rien à craindre, vôtre boëte est attachée au Vaisseau, & le Charpentier va venir pour faire un trou dans le toit, & vous tirer dehors. Je répondis que cela n'étoit pas nécessaire, & demanderoit trop de tems; qu'il suffisoit que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boëte hors de la Mer dans le Vaisseau, & après dans la chambre du Capitaine. Quelques-uns d'entr'eux m'entendant parler ainsi, pensérent que j'étois un pauvre insensé; d'autres en rirent. Je ne pensois pas que j'étois alors parmi des hommes de ma taille & de ma foiblesse. Le Charpentier vint, & dans peu de minutes fit un trou au haut de ma boëte, large de trois pieds, & me presenta une petite échelle, sur laquelle je mon-

tai : j'entrai dans le Vaiſſeau en un état très-foible.

Les Matelots furent tous étonnez, & me firent mille queſtions, auſquelles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginois voir autant de Pigmées, mes yeux étant accoûtumez aux objets monſtrueux que je venois de quitter. Mais le Capitaine Mr Thomas *Wiletcks*, homme de probité & de mérite, originaire de la Province de Salop, remarquant que j'étois prêt de tomber en foibleſſe, me fit entrer dans ſa chambre, me donna un cordial pour me ſoulager, & me fit coucher ſur ſon lit, me conſeillant de prendre un peu de repos, dont j'avois aſſez de beſoin. Avant que je m'endormiſſe, je lui fis entendre que j'avois des meubles précieux dans ma boëte, un brancard ſuperbe, un lit de campagne, deux chaiſes, une table & une armoire ; que ma chambre étoit tapiſſée, ou pour

mieux dire, matelaſſée d'étoffes de ſoye & de coton. Que s'il vouloit ordonner à quelqu'un de ſon équipage d'apporter ma chambre dans ſa chambre, je l'y ouvrirois en ſa preſence, & lui montrerois mes meubles. Le Capitaine m'entendant dire ces abſurditez, jugea que j'étois fou : cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je ſouhaittois, & montant ſur le tillac, il envoya quelques-uns de ſes gens viſiter la caiſſe.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du Païs que j'avois quitté, & du peril que j'avois couru. Cependant quand je m'éveillai, je me trouvai aſſez bien remis. Il étoit huit heures du ſoir, & le Capitaine donna ordre de me ſervir à ſouper inceſſamment, croyant que j'avois jeûné trop long-tems. Il me traitta avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avois des

yeux

yeux égarez. Quand on nous eut laiſſé ſeuls, il me pria de lui faire le recit de mes voyages, & de lui apprendre par quel accident j'avois été abandonné au gré des flots dans cette grande caiſſe. Il me dit, que ſur le midi, comme il regardoit avec ſa lunette, il l'avoit découverte de fort loin, l'avoit priſe pour une petite barque, & qu'il l'avoit voulu joindre, dans la vûë d'acheter du biſcuit, le ſien commençant à manquer; qu'en approchant il avoit connu ſon erreur, & avoit envoyé ſa Chaloupe pour découvrir ce que c'étoit; que ſes gens étoient revenus tout effrayez, jurant qu'ils avoient vû une maiſon flottante. Qu'il avoit ri de leur ſottiſe, & s'étoit lui-même mis dans la Chaloupe, ordonnant à ſes matelots de prendre avec eux un cable très-fort. Que le tems étant calme, après avoir ramé autour de la grande caiſſe & en avoir pluſieurs fois fait

tour, il avoit obſervé ma fenêtre; qu'alors il avoit commandé à ſes gens de ramer, & d'approcher de ce côté-là, & qu'attachant un cable à une des gâches de la fenêtre, il l'avoit fait remorquer; qu'on avoit vû mon bâton & mon mouchoir hors de l'ouverture, & qu'on avoit jugé qu'il falloit que quelques malheureux fuſſent renfermez dedans. Je lui demandai, ſi lui ou ſon équipage n'avoit point vû des oiſeaux prodigieux dans l'air, dans le tems qu'il m'avoit découvert. A quoi il répondit, que parlant ſur ce ſujet avec les Matelots, pendant que je dormois, un d'entr'eux lui avoit dit qu'il avoit obſervé trois Aigles volans vers le Nord. Mais il n'avoit point remarqué qu'elles fuſſent plus groſſes qu'à l'ordinaire; ce qu'il faut imputer je crois à la grande hauteur où elles ſe trouvoient; & auſſi ne pût-il pas deviner pourquoi je faiſois cette queſtion. Enſuite je de-

mandai au Capitaine combien il croyoit que nous fuſſions éloignez de terre : il me répondit, que par le meilleur calcul qu'il eut pû faire, nous en étions éloignez de cent lieuës. Je l'aſſûrai qu'il s'étoit certainement trompé preſque de la moitié, parce que je n'avois pas quitté le Païs, d'où je venois, plus de deux heures avant que je tombaſſe dans la Mer : ſurquoi il recommença à croire que mon cerveau étoit troublé, & me conſeilla de me remettre au lit, dans une chambre, qu'il avoit fait préparer pour moi. Je l'aſſûrai que j'étois bien rafraîchi de ſon bon repas, & de ſa gracieuſe compagnie, & que j'avois l'uſage de mes ſens, & de ma raiſon, auſſi parfaitement que je l'avois jamais eû. Il prit alors ſon ſérieux, & me pria de lui dire franchement, ſi je n'étois pas troublé dans mon ame, & ſi je n'avois point la conſcience bourrelée de quelque

crime, pour lequel j'avois été puni par l'ordre de quelque Prince, & exposé dans cette caisse, comme quelquefois les criminels en certains Païs sont abandonnez à la merci des flots, dans un vaisseau sans voiles, & sans vivres : que quoi qu'il fût bien fâché d'avoir reçû un tel scelerat dans son vaisseau, cependant il me promettoit sur sa parole d'honneur de me mettre à terre en sûreté, au premier Port où nous arriverions. Il ajoûta que ses soupçons s'étoient beaucoup augmentez par quelques discours très-absurdes, que j'avois tenus d'abord aux matelots, & ensuite à lui-même, à l'égard de ma boëte & de ma chambre, aussi-bien que par mes yeux égarez, & ma bizarre contenance.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire le recit de mon Histoire : je le fis très-fidellement depuis la derniere fois, que j'avois

quitté l'*Angleterre*, juſqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la verité s'ouvre toûjours un paſſage dans les Eſprits raiſonnables, cet honnête & digne Gentilhomme, qui avoit un très-bon ſens, & n'étoit pas tout-à-fait dépourvû de Lettres, fut ſatisfait de ma candeur & de ma ſincerité. Mais d'ailleurs pour confirmer tout ce que j'avois dit, je le priai de donner ordre de m'apporter mon armoire, dont j'avois la clef; je l'ouvris en ſa preſence, & lui fis voir toutes les choſes curieuſes, travaillées dans le païs, d'où j'avois été tiré d'une maniere ſi étrange. Il y avoit entr'autres choſes, le peigne que j'avois formé des poils de la barbe du Roi, & un autre de la même matiere, dont le dos étoit d'une rognure de l'ongle du pouce de Sa Majeſté. Il y avoit un paquet d'aiguilles & d'épingles longues d'un pied & demi. Une bague d'or,

dont un jour la Reine me fit preſent d'une maniere très-obligeante, l'ôtant de ſon petit doigt & me la mettant au cou comme un colier. Je priai le Capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnoiſſance de ſes honnêtetez, ce qu'il refuſa abſolument. Enfin je le priai de conſiderer la culote que je portois alors, qui étoit faite de peau de ſouris.

Le Capitaine fut très-ſatisfait de tout ce que je lui racontai, & me dit qu'il eſperoit qu'après nôtre retour en *Angleterre*, je voudrois bien en écrire la relation & la donner au public. Je répondis que je croyois que nous avions déja trop de livres de Voyages : que mes avantures paſſeroient pout un vrai Roman, & pour une fiction ridicule ; que ma relation ne contiendroit que des deſcriptions de plantes, & d'animaux extraordinaires, de loix, de mœurs, & d'uſages bizarres ; que

ces deſcriptions étoient trop communes, & qu'on en étoit las, & que n'ayant rien autre choſe à dire touchant mes voyages, ce n'étoit pas la peine de les écrire. Je le remerciai de l'opinion avantageuſe qu'il avoit de moi.

Il me parut étonné d'une choſe, qui fut de m'entendre parler ſi haut, me demandant ſi le Roi & la Reine de ce Païs étoient ſourds. Je lui dis que c'étoit une choſe à laquelle j'étois accoûtumé depuis plus de deux ans, & que j'admirois de mon côté ſa voix & celle de ſes gens, qui me ſembloient toûjours me parler tout bas & à l'oreille; mais que malgré cela je les pouvois entendre aſſez bien. Que quand je parlois dans ce Païs, j'étois comme un homme qui parle dans la ruë à un autre, qui eſt monté au haut d'un clocher, excepté quand j'étois mis ſur une table, ou tenu dans la main de quelque perſonne. Je lui dis que j'avois même

remarqué une autre choſe, c'eſt que d'abord que j'étois entré dans le Vaiſſeau, lorſque les Matelots ſe tenoient debout autour de moi, ils me paroiſſoient infiniment petits. Que pendant mon ſéjour dans ce Païs, je ne pouvois plus me regarder dans un miroir, depuis que mes yeux s'étoient accoûtumez à de grands objets, parce que la comparaiſon que je faiſois me rendoit mépriſable à moi-même. Le Capitaine me dit, que pendant que nous ſoupions il avoit auſſi remarqué que je regardois toutes choſes avec une eſpece d'étonnement, & que je lui ſemblois quelquefois avoir de la peine à m'empêcher d'éclatter de rire; qu'il ne ſçavoit pas fort bien alors comment il le devoit prendre, mais qu'il l'attribua à quelque dérangement dans ma cervelle. Je répondis que j'étois étonné comment j'avois été capable de me contenir, en voyant ſes plats de la groſſeur d'une

d'une piece d'argent de trois sols, une éclanche de mouton, qui étoit à peine une bouchée, un gobelet moins grand qu'une écaille de noix, & je continuai ainsi faisant la description du reste de ses meubles & de ses viandes par comparaison. Car quoique la Reine m'eût donné pour mon usage, tout ce qui m'étoit nécessaire dans une grandeur proportionnée à ma taille; cependant mes idées étoient occupées entierement de ce que je voyois autour de moi, & je faisois comme tous les hommes qui considerent sans cesse les autres, sans se considerer eux-mêmes, & sans jetter les yeux sur leur petitesse. Le Capitaine faisant allusion au vieux Proverbe Anglois, me dit que mes yeux étoient donc plus grands que mon ventre, puisqu'il n'avoit pas remarqué que j'eusse un grand appetit, quoique j'eusse jeûné toute la journée; & continuant de badiner, il ajoûta qu'il auroit

donné avec plaiſir cent livres ſterlings pour avoir le plaiſir de voir ma Caiſſe dans le bec de l'Aigle, & enſuite tomber d'une ſi grande hauteur dans la Mer, ce qui certainement auroit été un objet très-étonnant & digne d'être tranſmis aux ſiécles futurs.

Le Capitaine revenant du *Tonquin*, faiſoit ſa route vers l'*Angleterre*, & avoit été pouſſé vers le Nord-Eſt à quarante-quatre degrez de latitude, & à cent quarante-trois de longitude. Mais un vent de ſaiſon s'élevant deux jours après que je fus à ſon bord, nous fûmes pouſſez au Nord pendant un long-tems, & cotoyans la *Nouvelle Hollande*, nous fîmes route vers l'Oüeſt-Nord-Oüeſt, & depuis au Sud-Sud-Oüeſt, juſqu'à ce que nous euſſions doublé le *Cap de bonne Eſperance*. Nôtre voyage fut très-heureux, mais j'en épargnerai le journal ennuyeux au Lecteur. Le Capitaine

moüilla à un ou deux ports, & y fit entrer ſa chaloupe pour chercher des vivres & faire de l'eau; pour moi, je ne ſortis point du Vaiſſeau, que nous ne fuſſions arrivez aux *Dunes*. Ce fut, je crois, le 3. de Juin 1706. environ neuf mois après ma délivrance. J'offris de laiſſer mes meubles pour la ſûreté du payement de mon paſſage : mais le Capitaine proteſta qu'il ne vouloit rien recevoir. Nous nous dîmes adieu très-affectueuſement, & je lui fis promettre de me venir voir à *Redriff*. Je loüai un cheval & un guide pour un écu, que me prêta le Capitaine.

Pendant le cours de ce voyage, remarquant la petiteſſe des maiſons, des arbres, du bétail & du peuple, je penſai me croire encore à *Lilliput*. J'eus peur de fouler aux pieds les Voyageurs que je rencontrai; & je criai ſouvent pour les faire reculer du chemin, en ſorte que je courus riſque une ou deux fois

d'avoir la tête cassée par mon impertinence.

Quand je me rendis à ma maison, que j'eus de la peine à reconnoître, un des domestiques ouvrant la porte, je me baissai pour entrer de crainte de me blesser la tête: cette porte me sembloit un guichet. Ma femme accourut pour m'embrasser, mais je me courbai plus bas que ses genoux, songeant qu'elle ne pourroit autrement atteindre ma bouche. Ma fille se mit à mes genoux pour me demander ma benediction. Mais je ne pûs la distinguer que lors qu'elle fut levée, ayant été depuis si long-tems accoûtumé à me tenir debout, avec ma tête & mes yeux levez en haut. Je regardai tous mes domestiques, & un ou deux amis qui se trouverent alors dans la maison, comme s'ils avoient été des Pygmées, & moi un Géant. Je dis à ma femme qu'elle avoit été trop frugale; car je trouvois qu'elle

s'étoit

s'étoit réduite elle-même, & sa fille presque à rien. En un mot, je me conduisis d'une maniere si étrange, qu'ils furent tous de l'avis du Capitaine, quand il me vit d'abord, & conclurent que j'avois perdu l'esprit. Je fais mention de ces minucies pour faire connoître le grand pouvoir de l'habitude & du préjugé.

En peu de tems, je m'accoûtumai à ma femme, à ma famille & à mes amis : mais ma femme protesta que je n'irois jamais sur Mer ; toutefois mon mauvais destin en ordonna autrement, comme le Lecteur le pourra sçavoir dans la suite. Cependant c'est ici que je finis la seconde Partie de mes malheureux Voyages.

Fin du Tome premier.

Ed. A. et J. Picard
10.3.1987
[ZAH.]

864039